

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.
Juvenal *Satyr.* XIV.

TOME TROISIEME.



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.



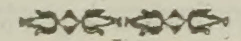
SUITE DU LIVRE II
DE LA SECONDE PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

CHAPITRE VIII.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

L'HOMME SEUL.

L'IMMORTALITÉ de l'ame, je le sais, n'a pas encore été démontrée à la façon des géometres : je m'y arrêterai cependant, parce que c'est le dogme de la nature pour les hommes sensibles, & ce dogme est à mes yeux une des bases de la morale universelle : de toutes les questions de la psychologie, celle-ci semble la seule où la simple théorie conduise à la vertu.



ARTICLE PREMIER.

DE L'ORIGINE DU DOGME DE L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II.

EST-IL vrai que le feu céleste qui m'anime doit s'éteindre un jour dans l'abyme de la tombe, & qu'il n'y a entre moi & le néant que ce point fugitif de l'existence qu'on nomme la vie ?

Le dangereux Epicure l'a dit, aussi bien que l'obscur Pomponace, & les sophistes chez les peuples à demi-éclairés, & le sénat de Rome lorsqu'il n'y avoit plus de Romains.

Cependant le sentiment intérieur déposa sans cesse contre cette doctrine désespérante : le cri de la nature, plus fort que tous les syllogismes, empêcha toujours l'espece humaine de graviter vers l'anéantissement.

Il falloit expliquer ce concours du sens intime & de la réflexion à prolonger les limites de notre existence ; & les apôtres du dogme

qui nous anéantit, n'ont pas manqué de ſubtilités pour réſoudre ce problême.

L'HOMME SEUL.

Nous croyons, diſoit Hobbes, *que ce qui eſt ſera toujours, & que les mêmes effets doivent néceſſairement découler des mêmes cauſes.* Voilà donc la pareſſe qui crée des dogmes, & la penſée devenue active par le principe même d'inertie qui, ſuivant le ſophiſte anglois, la fait tendre au repos.

Non, dit un autre philoſophe plus juſtement célebre que le ſophiſte de Mamelsbury; c'eſt l'amour qui a fait naître le ſentiment de l'immortalité (*); l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée, lui montre dans une cendre triſte & froide, l'époux qu'elle regrette, & dont elle eſpere être aimée encore.

Vous vous trompez, prétend l'auteur du livre *de l'origine du monde*, l'homme ne ſe croit immortel, que parce que la vanité le maîtriſe (**); fier d'occuper un point dans l'eſ-

(*) *De l'Eſprit*, diſc. III, ch. 6.

(**) Voy. ſeconde part. pag. 38.

pace, il ſe croit une branche néceſſaire du grand ſyſtême des êtres; & parce qu'il eſt, il ſe flatte que la nature lui a promis d'être toujours.

Toutes vos opinions ſont erronées, écrivent les penſeurs de l'Angleterre; liſez les annales de l'eſpece humaine, & vous verrez que la politique eſt la baſe de la croyance de l'immortalité : c'eſt pour enchaîner les hommes à la vertu, que Siphoas donna ce dogme à l'Egypte, Xamolxis aux Thraces, & Zoroaſtre à la Bactriane : tous ces législateurs étoient des fourbes; mais il eſt permis de l'être ſans doute, quand on ne trompe les hommes que pour les empêcher de s'entre-détruire.

Prétendus philoſophes, s'écrie de la chaire où il dogmatiſe, l'enthouſiaſte qui a fait le *Syſtême de la nature !* l'immortalité a fait le malheur du globe, & cette croyance fatale eſt encore un des crimes du ſacerdoce : le miniſtre des autels la répandit parmi les peuples, pour devenir le maître des rois; en créant pour les

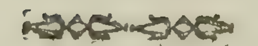
ſectaires une vie future, il leur laiſſa habilement entrevoir qu'il en ouvroit ou fermoit à ſon gré les avenues; & peu à peu la perſpective qu'il offrit d'un monde imaginaire, lui aida à conquérir celui qu'il habitoit. (*)

Apôtres de l'anéantiſſement, comme tous vos ſyſtêmes s'écroulent les uns ſur les autres! c'eſt qu'ils ſont votre ouvrage: votre cœur étoit plus vrai, il ne faiſoit point de ſyſtême, & c'eſt lui ſeul que vous deviez conſulter.

(*) *Syſtême de la nature*, tom. I, chap. XIII. Tout ce chapitre eſt deſtiné à prouver que l'immortalité eſt à-la-fois abſurde & impoſſible; il eſt vrai que l'auteur eſt ſi peu perſuadé de la vérité de ſon ſyſtême, qu'il dit dans le même endroit: « Impoſons un ſilence éternel à » ces ſuperſtitieux mélancholiques, qui ont l'audace de » blâmer un ſentiment dont il réſulte tant d'avantages » pour la ſociété; n'écoutons point ces philoſophes in» différens, qui veulent que nous étouffions ce grand » reſſort de nos cœurs; ne nous laiſſons point ſéduire » par les ſarcaſmes de ces voluptueux qui mépriſent une » immortalité vers laquelle ils n'ont pas la force de s'a» cheminer. *Syſt. de la nat.* tom. I, pag. 298. » Quand on rapproche ce texte des aſſertions audacieuſes du chapitre où il eſt renfermé, on eſt tenté de prendre le livre tout entier pour un jeu de l'imagination, comme le poëme en faveur de la peur, & l'éloge de la fievre.

Partie II.

Vous épuiſez toute votre dialectique à empoiſonner l'origine du dogme ſacré qui vous bleſſe : ce dogme exiſte donc dans les ames que vous n'avez pas perverties ! --- Eh ! que m'importent vos explications, vos critiques & vos vains paradoxes ? Quand je comprends l'oracle, ai-je beſoin d'un prêtre qui me les interprete ?



ARTICLE II.

DES SAGES QUI ONT CRU A L'IMMORTALITÉ.

NOUS ne connoiſſons ce globe que d'hier, du moins à en juger par le peu d'antiquité de ſes monumens hiſtoriques : cependant on peut affirmer qu'il n'y a eu aucun peuple policé qui ait fait, du dogme de l'anéantiſſement, la baſe de ſon évangile : on a toléré quelquefois les ſophiſtes, mais la terre ne les a pas mis au rang de ſes législateurs. L'HOMME SEUL.

Dans cette Aſie qu'on peut regarder comme le berceau de l'eſpece humaine, on a de tems immémorial cru à l'immortalité ; les ſages de la Perſe, de la Chaldée, des environs du Caucaſe, mouroient les yeux tournés vers l'orient, comme pour hâter l'inſtant où ils devoient renaître ; les veuves ſenſibles de l'Inde ſe brûloient ſur le bûcher de leurs époux, pour éterniſer leurs amours & leurs jouiſſances.

PARTIE II.

L'Egypte, qui fut quelque tems heureuse, malgré la fange de ses marais, ses despotes & ses pyramides, avoit trouvé le moyen d'enchaîner ses souverains à la vertu, en les soumettant, au-delà de la tombe, à un jugement qui honoroit ou flétrissoit leur mémoire : là on embaumoit les corps pour prolonger pendant plusieurs siecles l'illusion de leur existence; on surchargeoit la terre d'obélisques, pour vivre dans le souvenir des générations à naître, & l'homme ne sortoit de la vie qu'entouré de l'immortalité. (*)

Ces Thraces, qui pleuroient à la naissance de leurs fils, & se livroient à la joie quand ils les conduisoient au tombeau (**), ne regar-

(*) Suivant Hérodote, les Egyptiens furent les premiers qui dirent que notre ame étoit immortelle : *hi primi extiterunt qui dicerent animam hominis esse immortalem*. Lib. 2. — Mais comme cet historien les croyoit rassemblés en un corps de peuple depuis plus d'onze mille ans, son époque peut tomber au berceau des premieres sociétés; ce qui n'est point du tout favorable au systême de Lucrece & de Pomponace.

(**) *Hérod*. Lib. V, & *Solin*. cap. X.

L'HOMME SEUL.

doient cette vie que comme une nuit qui précede un beau jour ; & ils attendoient la mort avec la même impatience qu'un vaisseau égaré dans les ténebres attend le retour de la lumiere.

Les Celtes, un des plus anciens peuples de la terre, partageoient à cet égard la croyance de tous les états policés ; & celle de leurs colonies qui vint habiter les Gaules, y porta ce dogme si consolant pour l'espece humaine (*). Il est vrai que les druides l'empoisonnerent, en persuadant à la multitude superstitieuse, que c'étoit faire le bonheur de leurs enfans, que de les brûler dans des paniers d'osier sur les autels de leurs dieux anthropophages : mais ne confondons pas le texte sacré du code de la nature, avec les commentaires coupables du sacerdoce.

Ce principe, que ce qui existe ne peut être anéanti, est si enraciné dans le cœur, qu'on l'a rencontré jusques dans les landes sauvages

(*) Cæsar. *Commentar. de bell. gallic.* Lib. 6, & Pomp. Mela, Lib. 3, cap. 1.

du Nouveau-Monde. Le baron de la Hontan, qui avoit vécu dix ans au Canada, assure que ses habitans se flattoient tous de renaître, un jour, plus heureux que les Européens qui venoient les subjuguer; puisqu'autrement le dieu qui les laissoit exterminer parce qu'ils avoient le courage d'être libres, seroit le plus affreux des tyrans: --- raisonnement moins métaphysique que ceux de Leibnitz, mais peut-être aussi concluant que tous ceux de sa *Théodicée*.

Si de la multitude on remonte aux grands hommes faits pour la gouverner, & aux sages nés pour l'instruire, on verra chez eux la même logique & les mêmes espérances.

Warburton a prouvé que tous les législateurs de l'antiquité crurent l'ame immortelle (*); il n'en excepte que Moïse; & encore quoiqu'il eût raison, cette partie de son ouvrage a été vivement attaquée par le docteur

(*) Voy. les quatre vol. de sa *divine légation de Moïse*, qui lui valurent tant de satyres & un si bon évêché.

Louth. L'Angleterre s'eſt partagée un moment entre le critique & Warburton.

On a dit que le dogme de l'immortalité de l'ame n'étoit pas antérieur à Phérécyde, & on s'eſt appuyé, pour le prouver, ſur un texte des Tuſculanes; mais l'immortel Cicéron eſt bien loin de ſoutenir de ſon autorité reſpectable le dogme deſtructeur d'Epicure: il dit que Phérécyde fut le premier qui enſeigna le principe de l'éternité des ames (*); & ce n'eſt qu'avec la dialectique de la mauvaiſe-foi qu'on peut traduire le mot d'éternité par celui d'immortalité.

Diogene Laërce eſt plus poſitif quand il dit que Thalès apprit le premier aux Grecs que l'ame étoit immortelle (**); mais il le dit ſur la foi du poëte Cherilus; & qu'eſt-ce que le témoignage d'un compilateur de contes, fondé ſur l'oui-dire d'un poëte oublié?

(*) *Pherecydes Syrus primùm dixit animas hominum eſſe ſempiternas*, Tuſcul. quæſt. Lib. 1.

(**) *Vit. Thalet.*

Oui, j'ose le dire, tous les hommes qui ont eu des droits à nos hommages, ont rejeté l'idée de l'anéantissement ; idée cruelle qui flétrit l'ame, dégrade le génie, & étouffe le germe des grandes choses.

Je voulois parler de la foule des sages qui ont mérité & prêché l'immortalité : je vais m'arrêter un moment sur le petit nombre de philosophes qui ont rejeté cette doctrine. --- Je serai plus court, & mon but se trouvera également rempli.



ARTICLE III.

DES ANCIENS ENNEMIS DE L'IMMORTALITÉ.

L'HOMME SEUL.

DES êtres passifs qui, dans leur longue vie, n'avoient jamais fait de bien à la terre, des sophistes méprisés malgré leur audace, & des tyrans dévorés de remords, tous individus qui avoient le plus grand intérêt à entrer tout entiers dans la tombe, se sont réunis à placer le néant au bout de leur carriere.

Je pardonnerois aux conquérans & aux fanatiques de croire que tout meurt avec eux: ils ont besoin de s'aveugler sur l'opprobre qu'imprimera à leur cendre la postérité des hommes qu'ils ont assassinés avec le glaive de la guerre ou avec le poignard de la religion; mais malheureusement ce sont les êtres les plus persuadés de l'immortalité: c'est pour éterniser le souvenir du joug qu'il a imposé aux nations, que Sésostris bâtit des pyramides; & le moine

Clément assassine les rois pour être inscrit dans le martyrologe.

Il y a eu peut-être des peuples chez qui l'on n'a point rencontré la notion de l'immortalité de l'ame; mais c'étoient quelques castes misérables de sauvages (*) dont l'autorité est nulle pour les penseurs de bonne-foi : ces especes d'orangs-outangs, occupés uniquement dans leurs forêts à chasser & à vivre, ignoroient plutôt le dogme sacré qui prolonge

(*) Encore ne faut-il pas adopter tous les contes que font sur ce sujet les voyageurs qui sont aveugles, ou les philosophes qui ont voulu l'être : par exemple, on s'appuie de l'autorité de Barbot, pour dire que les habitans du royaume de Benin nient l'immortalité de l'ame; or voici une anecdote tirée de cet auteur : -- Quand le roi de cette partie de l'Afrique vient à mourir, on renferme dans le caveau où est le cadavre, des esclaves vivans; le lendemain on leve la pierre, & un seigneur demande par l'ouverture aux negres s'ils ont rencontré le roi : si ces malheureux donnent encore quelque signe de vie, on referme le caveau, & on répete le lendemain la même cérémonie, jusqu'à ce qu'on n'entende plus rien; alors on conclut que les esclaves ont rencontré sa majesté, & qu'ils l'accompagnent dans son voyage. -- *Voyez* Barbot, *page* 366.

notre exiſtence, qu'ils n'y portoient atteinte.

L'HOMME SEUL.

Quant aux peuples policés, s'il en eſt à qui cette doctrine ait paru quelque tems dangereuſe, il faut l'attribuer aux conſéquences abſurdes qu'en tiroient les ſophiſtes, plutôt qu'à la doctrine même : tel eſt l'eſprit de la loi de proſcription portée en Egypte contre le Platoniſme : les enthouſiaſtes du diſciple de Socrate depuis long-tems abrégeoient leurs jours, pour atteindre plus tôt à la vie fortunée dont on leur offroit la perſpective. Cléombrote d'Ambracie s'étoit précipité du haut d'une tour ; des éleves du philoſophe Hégéſias s'étoient noyés, & l'épidémie des morts volontaires commençoit à infecter l'Aſie & l'Afrique, lorſque Ptolémée Philadelphe défendit, ſous peine du ſupplice, d'enſeigner dans ſes états le dogme de Platon ſur l'ame; mais il eſt évident que cette loi égyptienne eut pour but de prévenir les ſuicides, plutôt que d'anéantir l'idée ſublime de l'immortalité.

ARTICLE IV.

D'UN BLASPHÊME DE MOÏSE ET DE SALOMON, CONTRE LA RELIGION NATURELLE.

PARTIE II.

JE voudrois ne point mettre à la tête des ennemis de l'immortalité, le monarque que l'Orient a appellé le plus ſage des hommes, & l'homme de génie que les Hébreux s'honorent d'avoir pour légiſlateur ; mais la force irréſiſtible de la vérité m'entraîne : il vaut encore mieux renverſer de leur baſe les ſtatues de deux hommes extraordinaires, que de mentir au genre humain, en lui donnant une morale.

L'évêque de Gloceſter, Warburton, a fait quatre volumes, pour prouver que Moïſe, tout inſpiré qu'il étoit de l'Être ſuprême, n'a point cru l'ame immortelle ; cette aſſertion fatale pouvoit ſe démontrer en quatre pages.

Il eſt très-évident qu'il n'y a dans le Pentateuque

tateuque aucune trace du dogme ſacré d'une autre vie : *l'ame de toute chair eſt dans ſon ſang*, dit Moïſe à la tête du Lévitique ; & quand ce ſang, principe de la vie, s'écoule, il faut bien que l'ame s'anéantiſſe.

L'HOMME SEUL.

Si Moïſe avoit eu la plus légere notion d'une ame immortelle, on en verroit des traces dans les loix qui ſont la baſe du Lévitique & du Deutéronome ; c'étoit là qu'un inſtituteur des nations devoit, en admettant des récompenſes & des peines au-delà de notre carriere, établir un frein pour les crimes ſecrets ; cependant il ne l'a pas fait : il a mieux aimé verſer des flots de ſang humain, pour punir des délits ſouvent imaginaires, que de prévenir l'infraction de ſes loix, en plaçant un Dieu rémunérateur & vengeur aux limites de notre exiſtence.

Ce blaſphême contre la religion naturelle paroît d'autant plus extraordinaire, que Moïſe étoit entouré de nations qui croyoient à l'immortalité. La Phénicie, la Chaldée, l'Inde, la

Perſe & la Bactriane, bien plus anciennement civiliſées que la horde à demi ſauvage des Hébreux, admettoient ce dogme ſi conſolant pour l'innocence opprimée, & ſi terrible pour la tyrannie qui opprime : l'Egypte même, monarchie ſi neuve, quand on la compare aux puiſſances qui habitoient les contrées élevées de l'Aſie, en faiſoit la baſe de ſa législation : c'eſt pour déſigner cette immortalité, qu'on ſculptoit ſur les bas-reliefs de ſes temples l'hyéroglyphe célebre du ſerpent qui mord ſa queue, que les citoyens de tous les ordres embaumoient leurs momies, & que les Pharaons bâtiſſoient les pyramides.

Le dogme cruel de l'anéantiſſement paroît s'être propagé chez le peuple Hébreu, ſoit réuni, ſoit diſperſé, juſqu'à ce que la ſecte des Eſſéniens, formée des débris des ſectes Grecques, s'introduiſit à Jéruſalem. Dans l'intervalle Salomon, nommé juſqu'à nos jours le ſage par excellence, confirma le blaſphême de Moïſe, & prépara ainſi les voies à un ſophiſme

de Lucrece, de Protagoras & de Lamettrie.

L'HOMME SEUL.

Pour peu en effet qu'on lise dans le silence du préjugé les écrits qui nous restent de ce monarque philosophe, on voit que sa métaphysique ne va pas jusqu'à distinguer l'*ame* de la *vie :* le même terme lui sert pour désigner ce qui fait penser l'homme & ce qui fait respirer la bête de somme ; il dit dans ses Proverbes : *le juste connoît l'ame de ses jumens* (*) ; & quand il s'agit de l'homme, il s'exprime ainsi dans le livre de la Sagesse : *aucun artiste n'a le pouvoir de faire un dieu qui lui ressemble ; car, mortel lui-même, il ne forme de ses mains criminelles qu'un ouvrage mort : ainsi il vaut mieux que les êtres qu'il adore, parce que du moins il vit quelque tems, quoiqu'il doive mourir après : au lieu que les dieux qu'il fabrique n'ont jamais vécu.* (**)

(*) *Novit justus jumentorum suorum animas.* Voy. *Prov. Salom.* cap. XII, vers 10.

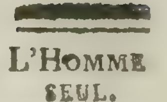
(**) *Nemo enim sibi similem homo poterit deum*

Les théologiens qui lisent dans la Bible, non ce qu'ils y trouvent, mais ce qu'ils veulent y trouver, citent le chapitre second de la Sagesse comme un monument de Salomon à l'immortalité : or ce chapitre, composé de vingt-quatre versets, n'est presqu'en entier que l'exposition du matérialisme le plus effréné ; l'auteur en a consacré vingt à distiller le poison, & seulement quatre à donner l'antidote.

« Les hommes qui intérieurement ne pen-
» sent pas bien, ont dit : la vie s'écoule avec
» l'ennui, & laisse à peine après elle une trace
» fugitive. L'homme, quand il cesse d'être,
» n'a plus de consolation à attendre ; & on ne
» connoît personne qui de la nuit du tombeau
» soit revenu à la lumiere.

» L'ame une fois éteinte, notre corps ne
» sera plus qu'une vaine poussiere. L'esprit qui

fingere ; cum enim sit mortalis, mortuum fingit manibus iniquis ; melior enim est ipse his quos colit, quia ipse quidem vixit, cum esset mortalis : illi autem nunquam. Voy. *Sapient. Salom.* cap. XV, vers. 16 & 17.



L'HOMME SEUL.

» le vivifioit ſe diſſipera comme un air ſubtil, » & notre vie diſparoîtra comme un nuage » léger, ſur lequel le ſoleil exerce ſa puiſſance, » & qui tombe appeſanti par la chaleur.

» Notre nom emporté par le tems, s'ou- » bliera avec lui, & il ne reſtera aucune trace » de ce que nous avons fait dans la mémoire » des hommes.

» L'intervalle rapide de notre vie n'eſt » qu'une ombre qui paſſe : après la mort, il » n'eſt plus de retour : le ſceau fatal eſt poſé, » & il n'eſt donné à perſonne de recouvrer » l'exiſtence.

» Venez donc : uſez avec nous des biens » qui ſont en notre pouvoir; & pendant que » la jeuneſſe maintient nos organes dans leur » force, multiplions nos jouiſſances.

» Enivrons-nous des vins les plus exquis, » reſpirons l'odeur aromatique des parfums, » & ne laiſſons pas couler en vain la ſaiſon » de jouir, qui eſt le printems de la nature.

» Couronnons nos têtes de guirlandes de

PARTIE II.

» roses, avant qu'elles se flétrissent : qu'il n'y » ait aucune de nos plaines amoureuses, où » les plantes affaissées ne portent des traces de » notre intempérance.

» Sur-tout qu'il n'y ait parmi nous aucun » transfuge qui rougisse de nos aimables éga- » remens. Laissons par-tout des vestiges de » nos fêtes amoureuses : jouir est la destinée » de l'homme & son apanage. (*)

(*) Je n'ai eu le courage de traduire que les neuf premiers versets, dont voici le texte original.

Dixerunt enim cogitantes apud se non rectè : exiguum & cum tœdio est tempus vitœ nostrœ ; & non est refrigerium in fine hominis : & non est qui agnitus sit reversus ab inferis.

Quia ex nihilo nati sumus, & post hoc erimus tanquam non fuerimus....

Quâ extinctâ, cinis erit corpus nostrum & spiritus diffundetur tanquam vestigium nubis & sicut nebula dissolvetur, quœ fugata est à radiis solis & à colore illius aggravata.

Et nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus nostrum, & non est reversio finis nostri, quoniam consignata est, & nemo revertitur.

Venite ergò & fruamur bonis quœ sunt, & utamur creaturâ tanquam in juventute celeriter.

L'HOMME SEUL.

Salomon continue d'analyſer dans onze autres verſets, non moins énergiques, la doctrine de ceux qui ne penſent pas bien; & quand il s'agit de la réfuter, voici avec quelle foibleſſe il s'exprime, & ſur-tout avec quelle briéveté.

« Ceux qui ont penſé ainſi ont été dans » l'égarement, ils ont été aveuglés par leur » propre malignité.

» Ils ont ignoré les ſecrets de Dieu, n'eſ- » pérant aucune récompenſe pour la juſtice, » & ne ſuppoſant pas la gloire dont jouiſſent » les ames ſaintes.

» Car Dieu a créé l'homme pour n'être » point exterminé, il l'a fait à ſon image & à » ſa reſſemblance.

Vino pretioſo & unguentes nos impleamus, & non prætereat nos flos temporis.

Coronemus nos roſis antequam marceſcant : nullum pratum ſit quod non pertranſeat luxuria noſtra.

Nemo noſtrum exors ſit luxuriæ noſtræ : ubique relinquamus ſigna lœtitiœ ; quoniam hæc eſt pars noſtra & hæc eſt ſors.

» Mais la mort eſt entrée dans l'univers par » la jalouſie du diable, & ceux qui défendent » le parti de cet eſprit de ténebres deviennent » ſes imitateurs. (*)

Il eſt difficile de croire, avec les théologiens, *que cette gloire dont jouiſſent les ames ſaintes* ſoit la gloire éternelle, promiſe aux élus du Nouveau-Teſtament. Ces *ames* de Salomon ne ſont ſûrement que leur vie mortelle, puiſque ce ſage n'a qu'un ſeul terme pour déſigner l'ame du ſaint & l'ame d'une jument.

Au reſte, ſi l'on doutoit de mon interprétation, il ſuffiroit d'expliquer Salomon par lui-même, & de voir ſi l'énigme propoſée dans la Sageſſe n'a pas ſa clef dans l'Eccléſiaſte.

(*) *Hæc cogitaverunt & erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.*

Et neſcierunt ſacramenta Dei, neque mercedem ſperaverunt juſtitiæ, nec judicaverunt honorem animarum ſanctarum.

Quoniam Deus creavit hominem inexterminabilem, & ad imaginem ſimilitudinis ſuæ fecit illum.

Invidiâ autem diaboli mors introïvit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui ſunt ex parte illius.

L'HOMME SEUL.

» Les yeux du ſage, eſt-il dit dans ce » dernier livre, étincelent ſur ſon viſage: » pour l'inſenſé, il marche dans les téne- » bres; & j'ai reconnu qu'il n'y avoit aucune » différence entre la mort de l'inſenſé & celle » du ſage....

» La mémoire de l'un & de l'autre ne leur » ſurvivra pas; l'avenir les enſevelira égale- » ment dans les ténebres de l'oubli; l'igno- » rant à cet égard eſt l'égal de l'homme qui a » des lumieres....

» Ne vaut-il pas mieux manger & boire, » & faire jouir ſon principe de vie du fruit de » ſes travaux? (*)

Enfin, le Sage par excellence exprime ſa

(*) *Sapientis oculi in capite ejus : ſtultus in tenebris ambulat ; & didici quod unus utriuſque eſſet interitus ... non enim erit memoria.*

Sapientes ſimiliter, ut ſtulti, in perpetuum ; & futura tempora oblivione cuncta pariter operient : moritur doctus ſimiliter ut indoctus...

Nonne melius eſt comedere & bibere, & oſtendere animæ ſuæ bona de laboribus ſuis ? Voy. *Eccleſiaſt.* cap. II, verſ. 14, 16 & 24.

maniere de penser dans un autre texte, sans voile & sans parabole.

» La mort de l'homme est égale à celle de » la bête de somme . . . le premier n'a rien au-» dessus de l'autre...

» Tous les êtres tendent au même lieu, la » poussiere a été leur germe, & ils seront rendus » à la poussiere.

» Qui sait si l'esprit de vie des enfans » d'Adam s'éleve, & si celui des bêtes de » somme se contente de descendre ?

» Il en résulte, suivant moi, qu'il n'y a » rien de mieux que de se réjouir dans ses » œuvres. (*)

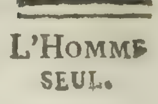
Ne nous appesantissons point sur le crime

(*) *Unus interitus est hominis & jumentorum . . . Nihil habet homo jumento amplius. . .*

Et omnia pergunt ad unum locum, de terra facta sunt, & in terram pariter revertuntur.

Quis novit si spiritus filiorum Adæ ascendat sursùm, & si spiritus jumentorum descendat deorsùm?

Et deprehendi nihil esse melius quàm lætari hominem in opere suo. Voy. *Ecclesiast.* cap. III, vers. 19, 20 21 & 22.



L'HOMME SEUL.

de Salomon, puiſque c'étoit celui de la nation entiere qu'il gouvernoit ; & plaignons ce roi célebre, de ce qu'il n'a eu ni la philoſophie, ni la révélation, qui l'auroient mené toutes deux par des voies contraires au dogme conſolateur de l'immortalité.



ARTICLE V.

DU SUFFRAGE DE QUELQUES PERES DE L'ÉGLISE EN FAVEUR DU DOGME DE L'ANÉANTISSEMENT.

PARTIE II.

JE voudrois bien ſavoir comment dans l'égliſe primitive, de ſaints prélats qui ſoupiroient après la palme du martyre, qui n'avoient d'aſyle contre la tyrannie qu'ils défioient, que le ſein de l'Être ſuprême qui les attendoit au bout de leur carriere; je voudrois bien ſavoir, dis-je, comment ils concilioient cette attente de l'immortalité, avec le dogme affreux de l'anéantiſſement, qu'ils ſembloient prêcher dans leurs ouvrages.

Je ne parlerai point de S. Hilaire, qui, dans ſes Commentaires ſur l'Evangile de S. Matthieu, laiſſe échapper cette phraſe : *les ames, ſoit qu'elles habitent un corps, ſoit qu'elles en ſortent, ont toujours une ſubſtance corporelle.*

L'HOMME SEUL.

Je pafferai auffi fous filence S. Ambroife, qui dans fon ouvrage fur Abraham, dit en propres termes : *nous ne connoiffons rien que de matériel, excepté la vénérable Trinité.*

Ces deux Peres de l'églife ayant combattu dans d'autres ouvrages pour l'immortalité, il y auroit de la dureté à s'appefantir fur une contradiction qui a échappé à leur logique, plutôt qu'à leur vertu.

Il ne m'eft pas auffi aifé de juftifier fur le dogme de l'anéantiffement les Juftin, les Tatien, les Arnobe & les Tertullien.

Il eft certain que vers le tems où Marc-Aurele, fimple théifte, écrivoit pour l'immortalité, les auteurs vénérables que je viens de citer, & qui, foit en qualité de platoniciens, foit en qualité d'apologiftes du chriftianifme, auroient dû combattre pour la même caufe, foutenoient que l'ame naturellement meurt avec le corps qu'elle vivifie.

Tertullien, dans un traité philofopho-théologique fur l'objet qui nous occupe, déclare

PARTIE II.

que *l'ame eſt corporelle* ; que *ſi elle n'étoit pas un corps elle-même, elle ne ſeroit rien* ; & ce qui ſemble renverſer le chriſtianiſme par ſa baſe, il ajoute que *cette matérialité de l'ame ſe manifeſte clairement dans l'Evangile.* (*)

Le rhéteur africain Arnobe n'eſt guere plus orthodoxe dans ſon apologie du chriſtianiſme, quand il prétend que l'ame eſt d'une nature douteuſe & ambiguë, & que la mort peut exercer ſon pouvoir terrible ſur elle, & l'anéantir, à moins que Dieu par ſon pouvoir ſuprême ne l'éleve à l'immortalité. (**)

(*) *Si non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis.....*

Nihil (anima) ſi non corpus...

Quantum ad philoſophos ſatis hæc,

quia quantum ad noſtros ex abondanti, quibus corporalitas animæ in ipſo Evangelio relucebit. Voy. *De animâ*, cap. VII.

(**) *Medietas ergo quædam, & animarum anceps, ambiguaque natura... hoc pacto dignabitur immortalitate donare, quamvis eas mors ſæva poſſe videatur extinguere & ad nihilum redactas irremeabili aboli-*

Un éleve d'un Pere de l'église, le savant Tatien, a prêché la même doctrine.

L'HOMME SEUL.

L'ame de l'homme, dit-il dans sa fameuse harangue contre l'idolatrie grecque, *n'est point un être simple : plusieurs parties entrent dans ses élémens ; c'est cette composition matérielle qui fait appercevoir son existence.*

La conclusion qu'il en tire fait honneur à sa logique, si elle n'en fait pas à son orthodoxie : *apprenez donc, ô Grecs, que l'ame par sa nature n'est point immortelle.* (*)

Il est probable que Tatien avoit puisé cette doctrine anti-philosophique à l'école de S. Justin : écoutons un moment le maître, après avoir entendu le disciple.

Le martyr S. Justin se promenoit un jour,

---

tione delere. Voy. *Disputation. advers. gent.* Lib II, cap. XXXI & XXXVI.

(*) *Hominum anima non est simplex, sed ex multis partibus constat ; componitur enim, ut manifestè apparet, ex corpore ; nam nec ipsa sine corpore posset apparere .... Non immortalis est anima, ô Græci, suaptè natura, sed mortalis.* Voy. *Orat ad Græcos*, cap XXI & XXIV.

à ce qu'il dit, ſur le bord de la mer, rêvant ſur la métaphyſique; il rencontra un vieillard vénérable, qui le prenant pour un ſophiſte, ſe mit à jouer avec lui le rôle de Socrate.

Après quelques rêveries platoniques ſur la maniere dont l'ame des êtres intelligens voit l'Ordonnateur des mondes, l'inconnu a cet entretien avec le Pere de l'égliſe.

LE VIEILLARD.

» Dieu eſt donc auſſi acceſſible à l'ame des » bêtes? ou bien l'homme auroit-il ſon ame » particuliere, tandis qu'il y en auroit une » d'une autre nature pour les ânes & les » chevaux?

S. JUSTIN.

» Point du tout; il n'y a qu'une ſorte d'ame » qui vivifie tous les êtres de l'univers.

LE VIEILLARD.

» Ainſi les ânes & les chevaux ont vu Dieu » ou le verront un jour.

S. JUSTIN.

» La conſéquence n'eſt pas exacte, puiſque

parmi

» parmi les hommes même, le vulgaire n'a » pas cet avantage ; le juſte ſeul, dont la » carriere eſt purifiée par l'exercice de la » vertu, peut contempler l'Être ſuprême.

L'HOMME SEUL.

LE VIEILLARD.

» Il réſulte donc de votre principe que le » juſte n'eſt pas en ſociété avec Dieu parce » qu'il a une ame, mais ſeulement parce qu'il » eſt juſte.

S. JUSTIN.

» Sans doute, & parce qu'il a eu lui de quoi » pénétrer la ſouveraine intelligence.

LE VIEILLARD.

» Fort bien : répondez-moi maintenant, » les brebis & les chevres font-elles tort à la » ſociété ?

S. JUSTIN.

» Elles ne nuiſent à perſonne.

LE VIEILLARD.

» D'après votre théorie, les brebis & les » chevres verront donc l'Ordonnateur des » mondes ! . . . .

» Tenez : avouez avec moi que les philoso-
» phes n'ont que des lumieres vagues ſur toute
» cette métaphyſique : il n'y en a pas un ſeul
» qui puiſſe définir ce que c'eſt que l'ame.

S. Justin.

» Je penſe comme vous.

Le Vieillard.

» C'eſt auſſi à tort qu'on la dit immortelle ;
» car ſi elle l'étoit, il faudroit auſſi qu'elle
» n'eût point eu d'origine.

S. Justin.

» L'opinion qu'elle n'a point eu d'origine,
» & qu'elle n'aura point de fin n'eſt pas nou-
» velle. Les Platoniciens ſemblent l'avoir
» puiſée à l'école de Socrate.

Le Vieillard.

» Mais vous-même, croyez-vous le monde
» éternel ?

S. Justin.

» Des philoſophes le diſent ; mais je ne ſuis
» pas de leur avis.

L'HOMME SEUL.

LE VIEILLARD.

» Vous avez raiſon ; car quelle raiſon » auroit-on pour ne pas donner une origine » à ce qui s'accroît, ſubit toutes ſortes de » changemens & ſe décompoſe ? Si le monde » a eu un commencement, il faut bien que » les ames aient commencé & même qu'elles » s'anéantiſſent. . . .

S. JUSTIN.

» Cette doctrine me paroît exacte.

LE VIEILLARD.

» Les ames ne ſont donc pas immortelles ?

S. JUSTIN.

» Elles ne peuvent l'être, puiſque nous » avons décidé que le monde avoit une » origine. (*)

(*) *Num illud etiam comprehendunt animæ omnium animalium, interrogabat ille, an alia hominis anima, alia equi & aſini ?*

Minime, inquam ; ſed eædem ſunt in omnibus.

Videbunt igitur, inquit, equi & aſini, aut viderunt Deum aliquando ?

Je voudrois bien ſavoir s'il y a une inquiſition dans l'Europe chrétienne, qui ne char-

---

Non ſanè, inquam ; nam ne hominum quidem vulgus, ſed tantùm ſi quis juſtè vixerit ac juſtitia cæteriſque omnibus virtutibus luſtratus fuerit.

Non jam ergo, inquit ille, propter cognationem videt Deum, neque eò quod meus ſit, ſed quia temperans & juſta ?

Sanè, inquam ; & quia habet quo Deum intelligat.

Faciunt cuiquam injuriam capræ & oves ?

Nemini profectò, inquam.

Videbunt ergo, inquit, ſecundùm tuam ratiocinationem, & iſta animantia. . . . .

. . . .

Nihil igitur his de rebus ſciunt iſti philoſophi : nec enim quid ſit anima explicare poſſunt.

Idem mihi videtur.

Neque etiam immortalis dicenda eſt ; nam ſi immortalis, etiam profectò ingenita.

Increatam autem & immortalem exiſtimant nonnulli, qui Platonici dicuntur.

Sed tu an ipſum mundum ingenitum dicis ?

Sunt qui dicant, ſed his ego non aſſentior.

Rectè facis, quam enim habet rationem corpus adeo ſolidum & durum & coagmentatum; quodque immutatur, perit & naſcitur quotidie, non ab aliquâ cauſâ ortum cenſere ? quod ſi mundus genitus eſt, neceſſe eſt animas quoque genitas eſſe, ac poſſe nullas eſſe. Sunt enim factæ hominum & cæterorum animalium cauſâ, ſi omnino ſeparatim ac non unà cum propriis corporibus genitas dices.

geât pas un pareil dialogue d'anathêmes ; ſoit que ce fût l'inquiſition de Rome, qui fit demander pardon à Galilée d'avoir été bon phyſicien, ſoit que ce fût celle de Madrid, qui a fuſtigé de nos jours le philoſophe Olavidès, pour avoir fertiliſé les landes de la Sierra-Morena ; ſoit enfin que ce fût celle du Châtelet de Paris, qui a condamné au bûcher *la Philoſophie de là nature.*

L'HOMME SEUL.

Videtur hoc rectè ſe habere.
Non ergo immortales ſunt ?
Non, ſi quidem ſtatuimus mundum eſſe genitum.



ARTICLE VI.

DE QUELQUES ANCIENS QUI ONT NIÉ L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II. ON réduiroit peut-être à un petit nombre de ſophiſtes ſans principes ou de mauvaiſe foi, les promoteurs du dogme de l'anéantiſſement.

L'athée Protagoras écrivit un traité contre l'immortalité de l'ame, que nous n'avons plus; c'étoit un porte-faix d'Abdere, qui, en arrangeant des fagots, méditoit ſur les premiers principes; devenu chef de ſecte, il tint école d'athéiſme, & ſe fit payer chérement des leçons qu'il donnoit pour anéantir la morale de la nature. Athenes, quoique le centre du toléraniſme, condamna ce ſophiſte à l'exil & ſes livres au feu; ſa doctrine périt avec la flamme qui conſuma ſes ouvrages.

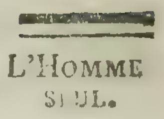
Epicure, ainſi que ſon diſciple Lucrece, n'eut jamais de principe fixe ſur la métaphyſique : cet homme qui avoit banni du monde

philoſophique les nombres de Pythagore, les idées de Platon, & les formes d'Ariſtote, réaliſoit le vuide : il diſoit que l'homme étoit libre, & il fondoit ſa liberté ſur la déclinaiſon des atomes; tantôt il faiſoit mourir l'ame, & tantôt il l'envoyoit végéter dans les intermondes, où il logeoit ſes fantômes de divinités. Ce philoſophe compoſa trois cents volumes ſur les premiers principes; s'il avoit rencontré la vérité, il n'auroit écrit que deux pages.

Voici un texte plus précis contre l'immortalité; il eſt de Pline le naturaliſte : « Ce qui » ſuit le dernier de nos jours eſt de même na- » ture que ce qui précéda le premier inſtant où » nous vîmes la lumiere; & le corps & l'ame » n'ont pas plus de ſentiment après la mort, » qu'ils en avoient avant la naiſſance; mais la » vanité humaine, qui cherche toujours à s'é- » tendre, a imaginé, juſque dans les régions » fantaſtiques de l'avenir, une nouvelle exiſ- » tence : de là ſont nés le principe de l'immor- » talité de l'ame, le dogme de la métempſycoſe

» & la doctrine du culte des ombres... On » s'eſt conduit comme ſi la vie de l'homme étoit » eſſentiellement différente de celle des ani- » maux (*). » Mais ce texte iſolé n'eſt peut-être que l'opinion de quelque ancien ſophiſte, que Pline tranſcrit ſans la garantir; comme il a fait de tant de contes métaphyſiques, chymiques & hiſtoriques, dont fourmille ſon hiſtoire naturelle : au reſte, quand même Pline auroit adopté la doctrine de l'anéantiſſement, de quelle autorité peut être une ſimple opinion dénuée des preuves qui la juſtifient? Contentons-nous de déplorer que ce beau génie qui avoit tant de droits à l'immortalité, ait condamné ſon ame à l'oubli dont il a ſauvé ſes ouvrages.

(*) *Omnibus à ſuprema die eadem quæ antè primam, nec magis à morte ſenſus ullus, aut corporis aut animæ, quàm antè natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat : & in mortis quoque tempora ipſa ſibi vitam mentitur, aliàs immortalitatem animæ, aliàs transfigurationem, aliàs ſenſum inferis dando, & manes colendo .... ceu verò ullo modo ſpirandi ratio hominis à cæteris animalibus diſtet.* Plin. *Hiſt. natur.* lib VII, cap. LVI.



L'HOMME SEUL.

On cite encore Séneque le philoſophe; mais jamais ce ſophiſte n'a eu d'idée à lui; ſon imagination vagabonde ſe promene dans tous les ſyſtêmes, & n'en adopte aucun : il eſt épicurien quand il veut aduler les femmes, & ſtoïcien quand il veut en impoſer aux hommes; tantôt il prétend que nous entrons tout entiers dans le monument, tantôt il dogmatiſe en faveur de l'immortalité (*); ſes livres conduiſent au

(*) Il ſuffit de mettre en regard deux textes contradictoires de Séneque pour apprécier ſes jugemens.

« Quand on traite, dit-il, de l'éternité de nos ames, » il faut regarder comme une preuve du plus grand » poids, le concert unanime des hommes à craindre ou » à eſpérer une autre vie; & dans une pareille matiere » c'eſt le ſentiment général qui me détermine.

Cùm de animarum æternitate diſſerimus, non leve momentum apud nos habet conſenſus hominum aut timentium inferos aut colentium : utor hac publicâ perſuaſione.

Il y a un peu loin de cette doctrine à celle qu'il expoſe à Martia pour la conſoler dans ſes malheurs. Nous venons d'entendre le philoſophe; voici le ſophiſte :

» Souviens-toi, dit-il, que la douleur n'a aucune » priſe ſur les morts; toutes ces peintures redoutables » qu'on nous fait des enfers, ſont le fruit de l'imagi- » nation des poëtes, qui ont voulu ſe jouer de notre

ſcepticiſme; mais lui-même ne s'en doute pas; il ne faut ni louer ſa morale, ni relever ſes erreurs, ni même examiner ſes paradoxes.

Les blaſphêmes de Séneque le tragique ont encore moins de poids que les ſentences erronées de Séneque le philoſophe; il eſt vrai qu'on a chanté ſur le théatre de Rome ce vers de la Troade :

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.

Mais ne déclame-t-on pas quelquefois ſur le nôtre ce vers de Sertorius ?

L'honneur & la vertu ſont des noms ridicules.

» crédulité ; il n'y eut jamais de priſon ténébreuſe
» pour les ombres, ni de Léthé, ni de fleuves vomiſ-
» ſant des flammes, ni de tribunal de Rhadamante ; la
» mort termine tout, & au-delà il n'y a ni plaiſir ni
» peine ; la mort nous rend à cet état paſſif où nous
» étions avant que de naître.

Cogita nullis defunctos malis affici : illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam eſſe : nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos : luſerunt iſta poëtæ, & variis nos agitavere terroribus : mors omnium dolorum & ſolutio eſt & finis, ultrà quam mala noſtra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequàm naſceremur, jaceremus, reponit. Conſ. ad Marc. cap XIX.

L'HOMME SEUL.

Ne renvoie-t-on pas le ſpectateur dans Atrée, avec cette affreuſe moralité ?

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Ces blaſphêmes dramatiques peuvent annoncer le mauvais goût du poëte, mais non les erreurs de ſa croyance.

Des athées de mauvaiſe foi, qui ont dogmatiſé, non pour éclairer l'homme, mais pour faire ſecte, après avoir enrôlé ſous leurs drapeaux des ſophiſtes ſans principes & des poëtes ſans autorité, ont voulu flétrir juſqu'à la mémoire des grands hommes, en leur prêtant leurs erreurs & leurs paradoxes.

De tous les attentats de ce genre, celui qui bleſſe le plus ma ſenſibilité, eſt une calomnie odieuſe contre Marc-Aurele; l'auteur effréné du *Syſtême* a oſé ranger ce ſage parmi les apôtres de l'anéantiſſement, parce qu'il dit *que la mort n'eſt que la diſſolution des élémens dont chaque animal eſt compoſé* (*) : comme s'il ne

(*) *Syſtême de la nature*, tome I, page 289.

s'agissoit pas ici uniquement de l'ame sensitive ! comme si le livre de Marc-Aurele ne fourmilloit pas de passages qui attestent l'immortalité du principe intelligent (*) ! mais peu importe à ce patriarche de l'athéisme, pourvu qu'il éblouisse les femmes, qu'il étonne ses lecteurs, & qu'il déclame.

(*) *Ce qui est venu de la terre retourne à la terre ; mais ce qui avoit une céleste origine retourne dans les cieux.* Voyez Marc-Aurele, lib. VII, pag. 50.

J'ai été composé de matiere & de quelque chose qui agit en moi comme cause ; & comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien, ni l'un ni l'autre ne seront anéantis. Ib. lib. V, pag. 13.

Conserve dans sa pureté le génie qui t'anime, comme si dans l'instant tu devois le rendre. Ib. lib. III, pag. 12.

En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive ? Cette vie est courte : elle est précédée & suivie d'une éternité. Ib. lib. XII, pag. 7.

Je me sers, pour tous ces passages, de l'élégante & fidelle traduction de M. de Joly.



ARTICLE VII.

Des modernes ennemis de l'immortalité.

L'Homme seul.

Depuis les Peres de l'église hétérodoxes que j'ai cités, jusqu'à Montagne, l'intervalle qui s'est écoulé est rempli par des barbares qui ne pensoient pas, ou par des énergumenes qui s'égorgeoient pour les *universaux*, les *antéléchies* & les *quiddités* : il est fort inutile de rechercher ce que pensoient alors les hommes, au travers de ce fatras de questions captieuses, frivoles ou absurdes, qu'on a honorées pendant douze cents ans du nom de métaphysique, & qui n'ont servi qu'à faire douter s'il y avoit réellement une métaphysique.

Montagne, Lamotte Levayer, Bayle & d'autres apôtres du scepticisme, en apprenant à douter de tout, ouvrirent toutes les portes de l'incrédulité ; & la doctrine de ces beaux génies venant à germer dans des esprits foi-

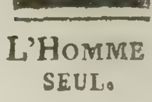
bles, y produiſit l'athéiſme & le dogme de l'anéantiſſement.

On chercha des raiſons pour prouver le ſyſtême de la mortalité ; & n'en trouvant point de ſatisfaiſante, on eut recours à de frivoles autorités : on cita avec complaiſance le mot de Toland à l'agonie : *je vais dormir* ; & celui de Rabelais, qui rendit le dernier ſoupir en diſant : *je vais chercher un grand peut-être.*

Depuis, on a fait, de l'idée que tout périt avec nous, un de ces premiers principes qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas ; les ſophiſtes du haut de leur empirée ont regardé en pitié le philoſophe de la nature qui avoit la ſtupidité de croire à un Dieu rémunérateur & vengeur ; & ils ont combattu contre Platon & Marc-Aurele avec la logique des épigrammes.

Je ne connois que cinq ouvrages, où deſcendant dans l'arene, & combattant à armes égales, les auteurs aient entrepris d'étayer de ſyllogiſmes le paradoxe de la matérialité : c'eſt le livre qui a pour titre, *De l'origine du monde*

& de ſon antiquité, la *Lettre de Thraſibule*, *l'Homme machine*, *le Bon ſens*, & *le Syſtême de la nature :* auſſi c'eſt à les réfuter que je vais employer le reſte de ce chapitre ; je ſerai court, parce que j'ai pour but de diſcuter & non de diſputer ; & je ſerai modéré, parce que je ne me défie pas de la bonté de ma cauſe.


L'HOMME SEUL.



ARTICLE VIII.

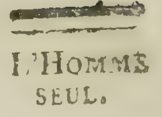
PRINCIPES POUR RÉSOUDRE LE PROBLÊME DE L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II.

BOINDIN disoit dans les cafés, & après lui un sophiste a écrit dans ses *Lettres à Eugénie*, & après ce précepteur d'Eugénie, un prétendu Mirabaud a répété dans son *Systême de la nature*, que l'homme étoit une horloge qui ne sonnoit plus les heures dès qu'on venoit à la briser (*); mais l'être intelligent n'est point une horloge : le tems, qui altere les rouages de sa frêle machine, ne peut rien contre le principe qui le fait penser : le pere de Montagne, Newton & le chancelier d'Aguesseau sentent en vain leurs corps se dissoudre ; leurs ames sublimes existent encore dans toute leur vigueur, quoiqu'elles n'habitent plus que des ruines : le pendule n'oscille plus ; le grand ressort est

(*) Voyez *Lettres à Eugénie*, tome I, page 120, & *Systême de la nature*, tome I, page 262.

brisé ;



brisé ; & l'esprit, toujours actif, marque encore sur le cadran le symbole de l'immortalité.

Notre globe s'altere, dit l'instituteur d'Eugénie, *les mers changent de place, les montagnes s'écroulent, tout ce qui respire meurt à la fin, & l'homme seul prétendroit à une durée éternelle?* (*) Sans doute, si le principe intelligent est un être particulier dans la nature, je ne vois pas pourquoi il subiroit toutes les altérations de la matiere : il doit, comme le sage des stoïciens, rester immobile au milieu des mondes qui s'écroulent.

Mais supposons pour un instant que l'ame n'est que la matiere supérieurement organisée; je voudrois bien savoir ce qu'on entend par l'anéantissement : ce qui est peut-il cesser d'exister ? Notre corps lui-même n'est pas anéanti, il ne fait que changer de modifications; les êtres que nous voyons, prennent sans cesse de nouvelles formes ; tout est dans

(*) *Lettre à Eugénie*, tome I, page 141.

l'univers développement ou métamorphoſe, mais rien n'eſt annihilé; & l'on voudroit que le principe qui penſe en moi ſe détruisît, tandis que la ſubſtance qui végete ſe conſerve? Rien ne meurt dans la nature, & l'ame veut mourir?

L'ame périt-elle à la façon du corps? Mais la mort de tout être ſenſitif n'eſt que la diſſolution de ſes parties: or la penſée eſt une; l'unité intellectuelle ou le MOI individuel ne peuvent ſe partager; mon ame eſt toute entiere, ou nulle: elle ne peut donc ſe diſſoudre, & par conſéquent mourir.

Dieu, dit-on, ne nous doit rien... Sophiſtes cruels! Dieu ne nous doit-il pas le bonheur, puiſqu'il nous le rend néceſſaire? Puiſque l'exiſtence de mon ame ſur la terre eſt pénible, elle ceſſera donc de l'être un jour? puiſque le premier principe eſt bon, mon ame eſt donc immortelle?

L'ame eſt immortelle ſans doute, & j'en ſuis convaincu, puiſque je ſouffre; & le tyran qui m'opprime, en eſt convaincu auſſi, puiſqu'il a des remords.

Ce dogme eſt trop néceſſaire à la paix du genre humain pour n'être qu'une erreur; ſi l'ame étoit mortelle, l'enfer pour nous ſeroit ſur la terre, & le néant au-delà.

Le partiſan de l'anéantiſſement ſemble l'ennemi né de la ſociété, parce que ſa doctrine n'eſt favorable qu'au deſpotiſme des rois & à la perverſité des ſcélérats : auſſi quand Céſar, plaidant pour Catilina, voulut établir le dogme de la mortalité de l'ame, Caton, le grand Caton, ne s'amuſa point à le réfuter; il ſe contenta de dire qu'il étoit un mauvais citoyen; & la poſtérité a confirmé le jugement de ce grand homme, malgré les talens du vainqueur de Pharſale, ſon génie & ſes victoires.

Le ſceptique, pour croire une vie à venir, demande des preuves métaphyſiques : mais pourquoi récuſe-t-il cette foule de preuves morales qui l'accablent ? Il eſt probable que s'il étoit accablé de preuves métaphyſiques, il demanderoit encore, pour croire, des preuves

morales ; il desire trop d'être anéanti, pour desirer d'être éclairé.

Ames sensibles, pour qui ce foible ouvrage est écrit, voulez-vous une démonstration de votre immortalité ? Jetez un regard autour de vous ; voyez seulement la discorde des élémens & les crimes des rois.

L'homme vertueux gémit sur la terre ; mais, en mourant, il devient libre ; il n'y a que son persécuteur qui mérite d'être anéanti.

Voyez l'histoire de Clarisse ; c'est une des plus belles preuves de l'immortalité de l'ame qu'ait produites l'esprit humain : les argumens de Clarke, de Paschal & de Descartes sont bien foibles auprès d'une page de Richardson.

Je vais tenter de donner une autre démonstration dans le genre de celle de Clarisse ; c'est l'histoire pathétique de Jenny Lille ; si en la lisant on est ému, je triomphe, & l'ame est immortelle.





Ce monſtre et moy... nous ſommes immortels.

ARTICLE IX.

Histoire de Jenny Lille.

JACQUES II régnoit en Angleterre, si c'est régner que de s'agiter péniblement pour faire trembler ses sujets, de lutter avec la verge flétrissante du despotisme contre l'épée de la liberté, & de se metttre sans cesse à la tête de ses courtisans pour combattre des hommes. L'Homme seul.

Jacques n'étoit point méchant par systême, mais il avoit l'esprit foible & le cœur pusillanime; & chez un peuple qui a un grand caractere, la stupidité de Claude fait autant de mal que les crimes de Néron.

Un bâtard de Charles II, persécuté avec furie par son successeur, & devenu l'idole de l'Angleterre, voyoit de loin se former l'orage qui menaçoit le trône; ce seigneur étoit le célebre duc de Monmouth, le plus bel homme de la Grande-Bretagne, & revêtu, outre cela, des grandes qualités que la beauté ne fait que

ſuppoſer : s'il avoit eu la moitié de la politique du prince d'Orange, ce dernier n'eût jamais été que le ſtathouder de la Hollande ; mais il ne laiſſa pas mûrir le projet de révolution qu'il méditoit, il crut que ſon nom & la haine qu'on portoit à ſon rival ſuffiſoient pour lui créer une armée ; & il périt, comme le comte d'Eſſex, avec le titre de rebelle, qu'il méritoit peut-être moins que celui d'inſenſé.

Il étoit aiſé au dernier des Stuard de ramener à lui les cœurs de ſes ſujets, en faiſant parade d'une clémence qu'il pouvoit exercer ſans péril ; mais il ſemble que la grandeur d'ame ſoit toujours l'apanage des talens : le vainqueur de Monmouth fut petit & cruel ; il fit couler à torrens le ſang des partiſans de ſon rival, & il ſe vengea comme un empereur de Maroc, lui qui n'étoit que le premier citoyen de Londres.

Il eſt rare qu'un Tibere n'ait des Séjans pour miniſtres de ſes fureurs. Jacques II ordonna à ſon chancelier Jeffreys, & au colonel Kirke,

L'HOMME SEUL.

de faire périr ſur l'échafaud tous les rebelles qui avoient échappé au combat de Sedgemor : ces ſatellites impitoyables exécuterent ces ordres en eſclaves qui brûlent de devenir tyrans à leur tour ; le colonel aſſaſſina donc avec le glaive de la guerre, & le chancelier avec le glaive des loix. (*)

Bridgewater devint le théatre des aſſaſſinats réfléchis du colonel : en entrant dans cette ville, il fit conduire au gibet, ſans la moindre information, dix-neuf de ſes principaux habitans : comme il ſe faiſoit un jeu de ſa cruauté, il faiſoit exécuter ſes victimes, pendant qu'il buvoit à la ſanté du roi ou à celle du chancelier. Il lui tomba un jour dans l'eſprit de faire pendre

(*) Il faut voir dans le Tite-Live de l'Angleterre, l'hiſtoire des fureurs de ce nouveau Séjan. Il y avoit à Londres une anabaptiſte dont la bienfaiſance s'étendoit ſur les wighs comme ſur les toris, & ſur les proteſtans comme ſur les perſonnes de ſa ſecte. Un partiſan de Monmouth obtint un aſyle chez elle ; dans la ſuite il oſa trahir ſa bienfaitrice, & dépoſa contre elle ; ce monſtre obtint grace pour ſa perfidie, & l'anabaptiſte fut brûlée vive pour ſa charité.

Partie II.

le même homme jusqu'à trois fois, pour prolonger les horreurs de son supplice. Les tigres qui servoient de ministres à ses fureurs, étoient ses soldats, & il les appelloit ses moutons.

Auprès de ces scenes de barbarie, l'innocence & l'amour offroient dans Bridgewater un spectacle charmant pour les ames honnêtes & sensibles : c'étoient deux amans dignes de l'estime de toute la terre, que le ciel étoit sur le point de récompenser de vingt ans de malheurs & de vertus.

Jenny Lille n'étoit plus dans cette aurore de la jeunesse, où l'ame étonnée d'elle-même, pressent le plaisir, plutôt qu'elle ne sait le goûter; elle avoit atteint cet âge plein de vigueur, que la nature a fixé pour l'union des sexes, où les facultés se développent, où le caractere s'annonce, & où toutes les passions parlent avec énergie : âge heureux que ne connoîtront jamais ces automates énervés qu'on marie à quinze ans, & qu'on force à devenir hommes avant qu'ils cessent d'être enfans.

L'HOMME SEUL.

Elle n'avoit de ſon printems que les charmes de la beauté, & cette ingénuité qui les fait valoir. Ses vertus appartenoient toutes à l'été de l'âge, & il n'y avoit point d'homme qui ne tînt à l'honneur de les partager.

L'infortune avoit légérement imprimé ſon ſceau ſur les roſes de ſon teint ; elle n'en étoit pas moins belle, mais elle en étoit plus intéreſſante.

Sydnei aimoit Jenny : il ne le diſoit pas ; mais ſon regard parloit pour lui ; & la beauté ingénue ne tient guere contre l'éloquence du regard : au reſte Sydnei étoit digne de Jenny par ſa figure & par ſon ame ; il étoit philoſophe, & il n'avoit que vingt ans ; il faudroit le comparer au Lovelace de Richardſon, ſi Lovelace eût été honnête homme.

Sydnei & Jenny étoient tous les deux maîtres de leur deſtinée ; du moins perſonne dans Bridgewater ne ſavoit qui les avoit fait naître ; on les honoroit comme des intelligences deſcendues du ciel, & qui n'avoient pu être

produites par les voies ordinaires de la nature.

Sydnei, depuis trois ans, oublioit ſes chagrins pour s'occuper de ceux de ſon amante. Il cherchoit à la pénétrer ; mais ſon ame inacceſſible ſe fermoit à ces doux épanchemens que l'amour demande ſous le voile de l'amitié ; ſa perſévérance fut enfin récompenſée : venez, lui dit Jenny, ſous ce berceau de myrthe qui nous dérobe à tous les regards ; mon ame toute entiere s'ouvrira devant vous ; la nuit commence à couvrir ce jardin de ſon crêpe lugubre. — Puiſſe-t-elle enſevelir à jamais dans ſon ſein la mémoire des malheurs dont je vais vous faire le récit !

Sydnei trembloit que le ſecret de ſon amante ne fût fatal à ſon amour ; mais il brûloit de l'entendre : il ſe laiſſa conduire vers le berceau ; ſon cœur palpitoit avec force, & Jenny en redoubla les battemens par ce prélude terrible :

Sydnei, j'ai vécu ; j'ai rempli par mes malheurs, la carriere que la nature m'a tracée ; j'adore les décrets de la Providence ; mais

l'opprobre ou l'effroi ont empoisonné tous les instans de ma vie : fidelle à mon Dieu & aux loix de mon pays, je vais à vingt-six ans commander mon cercueil, & Cromwel est mort dans son lit.

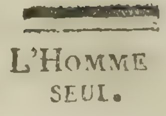
Cromwel ! l'affreux Cromwel ! . . Mais laissons en paix les scélétats, quand ils reposent sous la tombe .... --- Sydnei, écoutez-moi : J'avois un pere; il devoit son rang, sa fortune & ses titres à son roi ; il étoit l'ami de Charles I : l'infortuné ! il ne put mourir de son effroi, ce jour terrible où Londres vit la tête sanglante de ce monarque rouler sur l'échafaud de Witheall, pour le punir d'avoir épargné les fanatiques qui lui ont survécu.

Mon pere, qui n'avoit pu sauver un régicide à sa nation, ne se consola de l'inutilité de ses efforts, qu'en dérobant l'héritier de la couronne aux pieges de ses persécuteurs ; il contribua à l'évasion de ce prince, & quand il fut en sûreté, il attendit en paix que Cromwel le punît d'avoir diminué le nombre de ses remords.

Une ſi belle action ne ſe découvrit que la derniere année du regne de ce tyran; mon pere fut aiſément convaincu d'avoir procuré un aſyle au ſang des Stuard, & il fut conduit au ſupplice, comme coupable de haute trahiſon, par les traîtres qui avoient aſſaſſiné Charles I avec le glaive des loix.

Je n'avois alors qu'un an; cet illuſtre criminel me prit entre ſes bras ſur l'échafaud; & me montrant au peuple: Anglois, s'écria-t-il, ſi mon ſang ne ſuffit pas à l'hydre du fanatiſme, voici l'unique rejeton de ma race: frappez, mêlez notre cendre à celle de vos rois; ma famille va s'éteindre; mais un jour la poſtérité n'en prononcera le nom qu'avec celui de la patrie que vous n'avez ſu défendre. --- Et toi, ma fille, ſi tu ſurvis à ton pere, n'oublie jamais que tu es Angloiſe, & que l'opprobre de devoir la vie à un régicide, ne peut être effacé qu'en m'imitant. ---

Sydnei, à la fin de ce récit, étoit tombe involontairement aux genoux de ſa maîtreſſe;



il la regardoit avec cet enthousiasme religieux qu'on doit à une victime de la patrie; mais son cœur gémissoit en secret, comme s'il ne pouvoit rencontrer une héroïne sans s'exposer à perdre son amante.

Jenny aimoit trop Sydnei pour ne pas entendre son silence; elle le releva avec émotion, laissa échapper une larme sur sa main, & de ce ton qui va jusqu'au cœur, elle continua ainsi : ---

Mon ami, le spectacle de votre sensibilité a été le premier plaisir que mon cœur ait goûté. --- A peine étois-je en âge de réfléchir sur les malheurs de mon pere, que je fus obligée de pleurer sur les erreurs de ma mere. Cette femme, à qui on ne peut reprocher que de n'avoir pas été au-dessus de son sexe, qui fut plus malheureuse que coupable, qui parut peut-être vile à ses propres yeux, mais qui sera toujours respectable aux miens, acheva d'empoisonner en moi le sentiment de l'existence. La proscription lui avoit ravi son rang,

ſes titres & ſa fortune; laſſe de lutter contre l'adverſité, elle changea de nom, & épouſa en ſecret un de ces fougueux parlementaires qui établirent ſur le meurtre de leur roi leur fantôme de république. L'anarchie ariſtocratique périt bientôt avec Cromwel qui l'avoit fait naître; l'Angleterre ouvrit les yeux ſur vingt ans de démence & de fanatiſme, & la haine que le peuple avoit conçue pour les tyrans, ſe convertit en horreur contre les régicides.

Ma mere & ſon époux ſe retirerent en Hollande; ce pays renfermoit le peuple le plus libre de la terre; mais les aſſaſſins de Charles I ne pouvoient trouver d'aſyle dans une contrée où il y avoit encore des hommes. Quatre Anglois ſe chargerent de venger la patrie & les rois: ils entrerent un ſoir dans la maiſon que nous occupions à la Haye, & fondirent, l'épée à la main, ſur leur malheureux compatriote.

Quoique dix ans ſe ſoient écoulés depuis ce déſaſtre, l'image en eſt encore toute entiere

dans mon ame. --- Le coupable, à la vue du danger, ſaute ſur ſon épée; les aſſaſſins l'environnent: ma mere, la chevelure éparſe, le ſein à demi nu, les yeux étincelans, s'élance au milieu des combattans. --- Quel héroïſme de courage, Sydnei, s'il eût été employé pour défendre mon pere!..... Elle s'arrêta un inſtant, comme pour donner à ſa douleur le tems de s'exhaler; & reprenant ſon récit: ma mere, dit-elle, tenta en vain de dérober la victime au fer des aſſaſſins; ſa beauté, l'intrépidité avec laquelle elle oſa défendre ſon époux avec les ſeules armes de la nature, ne firent qu'irriter ces féroces royaliſtes; l'ami de Cromwel fut percé d'onze coups d'épée, & ſa femme bleſſée, en ſe débattant, au-deſſous du ſein, tomba évanouie ſur ſon cadavre.

Pendant que cette ſcene horrible ſe paſſoit, je dormois dans un cabinet ſéparé par un jardin de l'appartement de ma mere: tout-à-coup la porte s'ouvre; j'entends une perſonne gémiſſante ſe traîner péniblement vers mon

Partie II.

lit; je me leve à demi avec les convulſions de la terreur, & je tends une main glacée à l'objet que mon imagination prend pour un fantôme: je me ſens alors ſaiſie avec force par des bras enſanglantés; le ſilence de la nuit, les cris inarticulés d'une mourante, l'idée ſiniſtre des ſpectres, dont mon eſprit eſt occupé, tout redouble mon horreur; j'invoque le ſecours de ma mere; mais à peine ce mot fatal eſt-il prononcé, que la perſonne qui me tient embraſſée, tombe avec grand bruit, & m'entraîne dans ſa chûte: nous perdîmes toutes deux connoiſſance.

Je ne ſais pas combien de tems dura ce ſommeil de mort; mais à peine mes yeux commencerent-ils à s'ouvrir, que je me vis environnée de femmes étrangeres, qui cherchoient à me rappeller à la vie; j'ignorois encore l'horrible ſcene de la veille, & je ne regardois la foibleſſe de mes ſens, la ſueur froide dont j'étois inondée, & ce ſpectre livide & ſanglant qui m'avoit tenu embraſſée, que comme l'effet d'un

L'HOMME SEUL.

d'un ſonge qui avoit altéré les organes de mon imagination. Mon illuſion ne fut pas de longue durée ; dès que j'eus la force de me ſoutenir, je m'approche de mon lit, une lampe à la main ; j'entr'ouvre les rideaux & je vois .... A l'inſtant je jette un cri terrible, ma lampe tombe & s'éteint, & mes genoux ſe dérobent ſous moi..... Sydnei, c'étoit ma mere, c'étoit le ſpectre..... La tendreſſe conſervoit l'uſage de mes ſens, & je vivois pour ſouffrir ; je me précipite ſur ce corps preſque inanimé, & je le tiens étroitement embraſſé : peu à peu les membres glacés de ma mere reprennent une partie de leur reſſort : elle entr'ouvre un œil mourant ; & dès qu'elle me reconnoît, elle me fait le récit de l'horrible tragédie qui l'avoit privée d'un époux, & qui alloit bientôt me priver moi-même de l'unique bien qui me faiſoit encore chérir l'exiſtence. J'allois ranimer un peu ſon eſpérance, & lui inſpirer la ſérénité qui me manquoit à moi-même. Non, ma fille, me dit-elle, contemple ma bleſſure, vois le

ſang que j'ai répandu, je ſens que je n'ai plus que quelques inſtans à vivre.... Je n'ai que trop vécu..... Ah! ſi j'avois ton innocence!.... ſi je n'avois pas épouſé.... Je vois que tu me pardonnes, & je meurs..... --

Sydnei, pendant ce récit, avoit éprouvé toutes les ſenſations de ſon amante; ſes yeux avoient les mêmes mouvemens, ſon viſage prenoit les mêmes teintes, ſa bouche ſembloit partager ſa reſpiration. -- O Jenny! s'écrie-t-il tout-à-coup en ſe précipitant à ſes pieds, tu as épuiſé la coupe de l'adverſité; le ciel & la terre t'abandonnent..... eh bien, tu n'en es que plus digne de moi. ---

Sydnei, je t'ai aſſez eſtimé pour te faire cette horrible confidence; j'ai pour pere un homme mort ſur l'échafaud, ma mere a épouſé un régicide; je ſuis ſans titres, ſans reſſource & ſans fortune; je ne puis déguiſer ma naiſſance ſans paſſer pour la plus vile des Angloiſes; je ne puis l'avouer ſans être plus vile encore; je marche ſans ceſſe entre l'infortune

& l'opprobre .... Plains la triſte Jenny, ne la mépriſe pas; mais fuis-la pour jamais. ---

L'HOMME SEUL.

Moi, te fuir! .... Dieu & moi, voilà les ſeuls êtres dans la nature qui t'aiment encore.... Non, je ne t'abandonnerai pas à ta deſtinée; les aveux que tu m'as faits augmentent, s'il eſt poſſible, ma vénération & ma flamme. Accorde-moi ta main; c'eſt à ton époux à te conſoler de la perte d'un pere, de l'ingratitude de ta patrie, & du mépris de l'univers. ---

Reſpectable Sydnei! .... Mais non, ta vertu te ſeroit funeſte, tu partagerois l'infortune que je porte avec moi depuis ma naiſſance: je ne t'épouſerois pas, je t'entraînerois dans ma tombe. ---

Hé bien, que je ſois heureux un inſtant, & je conſens de mourir ..... Jenny ...... vous vous troublez ... ce regard.... Partagez-vous mon émotion? .... Puis-je embraſſer mon épouſe? .... ---

Oui, je la ſuis, Sydnei ..... Il ne faut pas que j'abandonne la vie ſans avoir connu la féli-

cité . . . . fans avoir juftifié la Providence. ---

Sydnei, ivre d'amour & de joie, embraffoit encore les genoux de Jenny, lorfqu'on entendit frapper avec force à la porte du jardin. Cet amant généreux effuie les larmes de joie qu'il venoit de répandre, fe dégage des bras de fon amante, & une lampe à la main, s'avance avec inquiétude vers la porte, & l'ouvre. --- A l'inftant des foldats fe jettent fur lui, & on l'arrête au nom du roi; le prifonnier jeta un cri d'effroi : Jenny accourut, & auffi-tôt la porte fut refermée.

Jenny éperdue, attendit long-tems dans le jardin l'iffue de cette aventure; elle monta enfuite en chancelant dans fon appartement, fe jeta fur un fauteuil, & s'abandonna à toute l'amertume de fes réflexions.

Sydnei, au point du jour, fut conduit chez le colonel Kirke; le confeil de guerre étoit affemblé dans fon cabinet; on fe hâta d'enchaîner l'accufé, & le colonel vint lui-même l'interroger.

LE COLONEL.

Sydnei, on vous accuſe d'avoir trempé dans la rebellion du duc de Monmouth.

SYDNEI.

Milord, je fus l'ami du frere de mon roi, mais je ne ſuis point un rebelle.

LE COLONEL.

Monmouth fut un traître, & ſes amis le ſont auſſi. --- Comment oſez-vous faire l'aveu d'une amitié ſi coupable?

SYDNEI.

Je ne ſuis point aſſez lâche pour flatter un juge ou pour trahir un ami. --- Le duc de Monmouth m'a ſauvé la vie, je l'ai honoré pendant ſa proſpérité, j'ai gémi ſur ſes erreurs, & je ne ſais point outrager ſa mémoire.

LE COLONEL.

Vous avez du moins été inſtruit de ſa conſpiration?

SYDNEI.

Le duc de Monmouth m'eſtimoit trop pour penſer à faire de moi un rebelle; c'eſt le com-

bat de Sedgemor qui m'a appris ſes projets, ſon crime & ſa défaite.

Le Colonel.

Mais après le combat de Sedgemor vous avez offert un aſyle à ce traître?

Sydnei.

Je vois bien, milord, que je n'ai plus que quelques inſtans à vivre; mais je ne les avilirai pas par le menſonge ou par la lâcheté. --- Oui, j'ai tenté de dérober le duc de Monmouth au ſupplice : s'il avoit été vainqueur, je me ſerois à jamais banni de l'Angleterre ; mais dès qu'il a été malheureux, je n'ai plus vu en lui qu'un ami.

Le Colonel.

Sydnei, j'admire votre franchiſe. --- Que penſez-vous du roi Jacques, & de ſon miniſtre Jeffreys?

Sydnei.

Milord, prononcez ma ſentence.

Le Colonel.

Répondez, au nom du roi.

L'HOMME SEUL.

SYDNEI.

Vous le voulez. --- Je respecte mon prince; je voudrois mourir pour lui, plutôt que sur un échafaud. -- Mais quand on choisit un fanatique pour son ministre, & un soldat pour juger des citoyens .... on n'est pas digne de commander à des Anglois.

LE COLONEL.

Il prononce lui-même son arrêt : qu'on le traîne à l'échafaud.

On conduisit l'intrépide Sydnei dans un cachot, pour y rester jusqu'à l'exécution de la sentence. A peine y fut-il entré, qu'il s'ouvrit la veine avec une aiguille, & écrivit, avec son sang, ce terrible billet adressé à Jenny :

« Chere épouse, votre oracle est accom-
» pli ..... on m'a condamné comme rebelle,
» mais je meurs vertueux & digne de vous. ---
» Fuyez cette terre cruelle, qui dévore ses ha-
» bitans. --- Consolez-vous : votre époux ne

PARTIE II.

» meurt pas tout entier; ſon ame vous attend » au-delà de la tombe.

Le geolier ſeduit par la vue d'un diamant, ſe laiſſa engager à prendre ce billet & le porta lui-même à ſon adreſſe.

Quand j'aurois le ſtyle de Rouſſeau & le génie de Richardſon, je peindrois foiblement les tranſports impétueux de Jenny à la lecture du billet fatal de ſon amant; ces inſtans pathétiques qui déchirent l'ame, ſe ſuppoſent & ne ſe définiſſent pas.

Jenny n'a point recours à la froide reſſource des gémiſſemens ; elle vole chez le colonel Kirke, & lui demande une audience ſecrete. Dès qu'elle l'apperçoit, elle tombe à ſes genoux : milord, s'écrie-t-elle en reprenant haleine preſque à chaque mot, vous avez condamné à la mort le chevalier Sydnei ..... C'eſt le plus vertueux des hommes ..... c'eſt mon époux.... Elle ne put en dire davantage ; mais les larmes dont ſon viſage étoit inondé, le mouvement de ſes levres trem-

blantes, & les palpitations de son sein plaidoient éloquemment en sa faveur. Le féroce guerrier ne soutint pas long-tems le spectacle de tant de charmes & de tant de douleurs : Jenny, dit-il, je suis ici le seul arbitre de la destinée de votre époux ; mais si je le rends à vos larmes, par quel prix ..... Si vous le rendez, grand Dieu ! vous ne serez que juste aux yeux du ciel ; mais vous serez aux miens le plus généreux des hommes.

Chaque mot de Jenny enflammoit encore davantage le tyran ; il la releve, la fait asseoir auprès de lui ; & lui saisissant la main, ah ! dit-il, que Sydnei est coupable à mes yeux ! Il est votre époux ? ....

Jenny rougit & recule son siege ; le colonel rapproche le sien ; & serrant avec ardeur le bras de l'infortunée, quoi, dit-il, tant de charmes seroient au pouvoir d'un traître !

Sydnei un traître ! .... Eh bien, milord, s'il l'est, c'est sa grace que j'implore.

Belle étrangere, vous demandez sa grace.

Que ces regards ardens ſont bien sûrs de l'obtenir ! Mais par quel prix.....

Hé ! que peut une malheureuſe qui n'a hérité de ſes peres que l'opprobre & le déſeſpoir, pour ſatisfaire le miniſtre des rois ? Ah ! ſi j'étois moi-même ſur le trône, je croirois, par un vil ſalaire, dégrader la vertu.

Non, non, Jenny, un inſtant de foibleſſe ne peut dégrader un cœur tel que le vôtre... Hé ! que craignez-vous ? La nuit couvrira de ſon ombre ce ſecret terrible, & demain les embraſſemens d'un époux épureront....

Barbare, je t'entends ; c'eſt de mon opprobre que tu attends le prix de ton odieuſe clémence ; tu ſeras adultere, afin d'être juſte....

Et vous aimez votre époux ?...

Va, laiſſe-moi .... Je conſens d'être malheureuſe ; mais je ne veux pas être vile.... J'ai lu d'un ſeul regard dans les replis de ton ame criminelle ; tant d'iniquité de ta part me démontre l'innocence de mon époux : qu'il meure.... Lui mourir !.... Homme barbare,

je retombe à vos genoux ; au nom de tout ce qui vous eſt cher ſur la terre, rendez à ma douleur votre victime ; n'exigez pas d'une femme éplorée le plus affreux des ſacrifices; permettez que je puiſſe encore lever vers le ciel des regards ſereins ; ne me forcez pas à un attentat que les remords d'une vie entiere ne ſauroient effacer.

Un tigre auroit reſpecté tant de vertu ; le tyran n'en devint que plus ivre d'amour & plus avide de crimes. Non, dit-il, je ne ſais point ſacrifier ma félicité à de frivoles ſcrupules ; ce ſoir je ſerai le plus fortuné des hommes, ou vous n'aurez plus d'époux.... Je conſens cependant à ménager votre juſte délicateſſe ; ce palais eſt expoſé aux regards du public ; --- c'eſt chez vous que je veux tomber à vos pieds, & vaincre vos mépris ; ce ſoir je m'y rendrai en ſilence & ſans ſuite : ſi votre porte eſt ouverte, votre époux a ſa grace ; ſinon, tremblez.

Soldat féroce !... & tu crois que la voix

d'un homme ſuffit pour me faire trembler? Va, j'ai l'ame plus haute que toi, puiſque je n'ai point encore fait l'apprentiſſage du crime: eſſaie de ſauver mon époux, & de me faire ſubir, à ſa place, le ſupplice des traîtres; tu verras, ſi j'ai mon innocence, avec quelle fierté je monterai ſur l'échafaud; l'épouſe de Sydnei craint Dieu & l'opprobre, mais elle ſe croit faite pour braver les tyrans.

Adorable furie, je me crois aſſez grand pour vous pardonner ce ſoir tant d'outrages.... ce ſoir.....

Jenny ſort, la rage dans les yeux, & la mort dans le ſein; elle entre d'abord ſous le berceau qui a été témoin de ſes derniers ſermens; & ſe jetant à genoux: Arbitre ſuprême de mes jours, s'écrie-t-elle, je ne t'impute point mes malheurs; --- tu es ſans doute le Dieu du bien, puiſque c'eſt moi qui l'atteſte..... mais ſi ma vie fut pure, ſi le cœur de Sydnei eſt digne de toi, --- enleve-moi dans ton ſein & ſauve-moi d'affreux blaſphêmes.

Cette priere terrible ne fait qu'aigrir le fiel qui la dévore; elle monte dans son appartement ; & jetant un regard sur son lit, voilà, dit-elle, la place que Sydnei devoit occuper: sa place n'est plus que dans mon cœur.... Sydnei.... Ah ! quand je serois assez malheureuse pour vivre encore, qui pourroit jamais remplir cette place fatale ? Je n'eus qu'un pere, je n'aurai jamais qu'un époux.

Mon époux ! .... il mourra, & j'ai pu le sauver ! & j'ai pu ! .... Quelle horrible alternative! de subir la haine de la terre ou de la mériter.

Mais si ma vertu étoit moins cruelle! si je ne livrois à mon tyran que ce corps que la mort va bientôt engloutir ! si, tandis que des amantes vulgaires sacrifient leur vie à un amant, je sacrifiois mon honneur à un époux! .... je n'y survivrois pas .... N'importe, soyons vile & mourons.

Jenny ne laisse point à son délire le tems de se calmer, elle se précipite vers la porte de

PARTIE II.

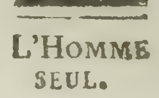
ſa maiſon, l'ouvre avec agitation, remonte & tombe évanouie aux pieds du lit qu'elle alloit profaner.

Quand elle eut repris l'uſage de ſes ſens, elle appréhenda un ſouvenir funeſte; & prenant un vaſe où étoit renfermee une liqueur aſſoupiſſante, dont elle uſoit tous les ſoirs pour ſe procurer quelques heures de ſommeil, elle double la doſe, ne prononce que ces mots, Dieu! Dieu! avale le breuvage & s'endort ſur un fauteuil.

Le colonel, vers le minuit, ſe rend chez Jenny, trouve ſa porte entr'ouverte, jouit du fruit de ſes crimes.... & le monſtre ſe croit heureux.

Vers le point du jour le ſommeil léthargique de Jenny ſe diſſipe; elle voit à ſes côtés le tyran, & ne doute plus de ſon opprobre. --- Barbare, s'écrie-t-elle, je n'accuſe que moi de tant d'infamie; je te pardonne; fuis, & rends-moi mon époux.

Votre époux, dit le colonel? il vous attend



dans la place publique : venez, Jenny...... & voyez. A ces mots, il l'entraîne vers la fenêtre du cabinet, l'entr'ouvre, & lui montre le cadavre de Sydnei, ſuſpendu à un gibet de trente pieds... Ah ! monſtre, s'écrie-t-elle.... Elle dit, & tombe morte à ſes pieds.



ARTICLE X.

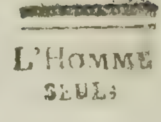
RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE JENNY.

PARTIE II. ABRAHAM, à la place de Sydnei, n'auroit sûrement perdu ni ſon amante, ni la vie.

L'anecdote à laquelle je fais alluſion, remonte au tems héroïque qu'une philoſophie ſévere appelle quelquefois l'âge des fables.

Abraham voyageoit en Egypte avec Sara ſon épouſe, âgée de ſoixante & cinq ans, & très-belle encore, ſuivant Moïſe & le révérend Pere Dom Calmet : le Pharaon qui régnoit alors, devint épris de cette beauté preſque ſeptuagénaire, & voulut l'avoir dans ſon ſerrail. Abraham qui avoit prévu l'effet des charmes de Sara, lui dit avant ſon enlevement : *Je ſais que vous êtes belle ; ſi ces Egyptiens vous voient un moment, ils diront entre eux : voilà la femme de cet étranger ; alors ils me tueront & s'empareront de vous ; déclarez-leur, je vous ſupplie, que vous êtes ma ſœur,*

afin



afin qu'en votre considération il ne m'arrive que du bien, & que mon ame vive par votre grace.

Le détour eut le succès qu'on s'en étoit promis : Sara fut enlevée & conduite au palais du Pharaon, qui témoigna sa reconnoissance en souverain. Abraham reçut de lui des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des chameaux & des ânesses. (*)

(*) Je ne fais ici que traduire littéralement la Genese ; car il ne faut se brouiller ni avec le cordelier Dom Viret, ni avec l'abbé de Fontenay, qui fait avec gloire les petites affiches pour cent un souscripteurs ; ni avec l'abbé Barruel, qui calomnie *incognito* tous les philosophes dans ses *Helviennes*, qu'il intitule modestement du nom de *Provinciales*.

Voici le texte de la Vulgate ; car l'hébreu, la premiere langue du monde, au gré de Dom Calmet & de nos savans capucins, est au-dessus de mon intelligence.

Cum (Abraham) prope esset ut ingrederetur Ægyptum, dixit Saraï uxori suæ : novi quod pulcra sis mulier.

Et quod cùm viderint te Ægyptii, dicturi sunt : uxor ipsius est & interficient me & te reservabunt.

Dic ergo obsecra te quod soror mea sis : ut bene sit mihi propter te & vivat anima mea ob gratiam tui . . .

Sublata est mulier (Sara) in domum Pharaonis,

PARTIE II.

Vingt-cinq ans après, Sara grosse d'Isaac & toujours belle, quoiqu'elle eut quatre-vingt dix ans, inspira une passion violente à un Abimelech, roi de Gerar en Phénicie. Le pere des croyans qui s'étoit si bien trouvé de son mensonge en Egypte, ne devint pas véridique en Phénicie : il fit passer une seconde fois sa femme pour sa sœur, & la reconnoissance du roi de Gerar lui valut encore des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. (*)

La sainte Bible ne nous laisse pas ignorer que Sara fut rendue sans être déshonorée par Abimelech : ainsi dans cette occasion le mensonge sauva l'adultere.

Abraham vero bene usi sunt propter illam: fueruntque ei oves & boves & asini & servi & famulæ & asinæ & cameli. Voy. *Genes.* cap. XII.

(*) Après avoir transcrit le texte du mensonge auprès du Pharaon, il me semble que le révérendissime franciscain Dom Viret, l'illustre folliculaire de Fontenay, & Barruel, le Scarron des Provinciales, doivent me dispenser de transcrire celui du mensonge auprès d'Abimelech; il suffit d'annoncer aux ames pieuses que ces trois hommes d'église dirigent sans doute, qu'on trouvera cette anecdote des annales juives dans le vingtieme chapitre de la Genese.

L'HOMME SEUL.

Il reſte ſeulement un doute à éclaircir: Jenny pouvoit-elle par un menſonge adroit ſauver ſon honneur & la vie de Sydnei? Abraham avoit-il le droit de faire paſſer ſa femme pour ſa ſœur, auprès des Pharaons d'Egypte & des rois de Gerar, pour mettre ſes jours en ſûreté, & ſe faire donner beaucoup de bœufs, d'ânes & de ſervantes?

Auguſtin, le fameux évêque d'Hippone, coupe le nœud-gordien, en diſant au ſujet du ſtratagême du pere des croyans: *il cacha quelque choſe de vrai, mais il ne dit rien de faux* (*). Ce qui fait alluſion à une généalogie de Sara, arrangée par les anciens commentateurs de la Geneſe, pour ſauver un menſonge trop palpable à ſon époux: ſuivant cette généalogie, Sara étoit fille d'Aram, frere d'Abraham, par conſéquent ſa niece: or, dit Sacy, un des plus ſages commentateurs de la Bible, le mot de ſœur ſignifie ſouvent un proche

(*) *Tacuit aliquid veri non dixit aliquid falſi.* Voy. *Auguſt. Contr. Fauſt.* lib XXII, cap. XXIV.

parent; *& Abraham pouvoit dire que Sara étoit sa sœur, c'est-à-dire, fille de son aïeul.* (*)

Il a été heureux pour l'évêque d'Hippone qu'il fut un Pere de l'église, & pour Sacy qu'il fut de l'école de Port-Royal; car Paschal qui aimoit la vérité toute nue, auroit bien pu, pour les punir de l'avoir habillée à la jésuite, en faire les héros d'une nouvelle Provinciale.

La bouche d'or des Peres grecs, le fameux Chrysostome n'est pas sophiste, comme son confrere Augustin : il va droit à la question, & décide que Sara a eu raison d'exposer son honneur pour sauver la vie de son époux. *Qui pourroit assez louer cette héroïne*, dit-il, *de ce qu'elle a voulu, afin de ne pas exposer les jours d'Abraham, s'exposer elle-même à l'adultere & livrer son corps à des barbares?* (**)

Je regrette bien que mon héroïne angloise & son magnanime époux n'aient pas consulté la

(*) Voyez la *Bible de Sacy*, *derniere édition* in-8° de Nismes, tome I, page 354.

(**) Voy. *Homil. duodecim, in Genesim.*

morale théologique des patriarches & des Peres de l'église, au lieu de la morale éternelle de la nature. Le colonel Kirke n'auroit pas eu besoin d'être atroce, & Jenny, sœur de Sydnei, auroit vécu.

Je ne puis quitter ni Jenny ni les Peres de l'église; le grand évêque d'Afrique, que nous venons de voir justifier en sophiste la mémoire d'Abraham, nous a conservé une anecdote syrienne, qui semble à quelques égards l'original de l'histoire mémorable de l'amante de Sydnei. Voyons comment S. Augustin a pu jeter une idée, faite pour germer dans la tête de David Hume & dans la mienne, & quel rapport il peut y avoir entre une homélie sur le sermon de la Montagne & un chapitre de la Philosophie de la nature. (*)

Acyndinus gouvernoit Antioche pour les empereurs, & protégeoit les traitans, qui partout, semblables au feu le plus destructeur, ne

(*) L'anecdote que nous tirons de l'évêque d'Hippone se lit *lib. I, cap. XVI.*

s'accroiſſent qu'au dépens des ſubſtances qu'ils devorent.

Un citoyen inſcrit ſur le regiſtre des traitans pour payer une livre d'or de tribut au tréſor des Céſars, n'ayant pas ſatisfait à la loi fiſcale, fut arraché du ſein de ſa famille & conduit en priſon avec ignominie.

Le Syrien étoit pauvre, & lui ôter la liberté c'étoit lui ôter un crédit qui pouvoit ſuppléer à ſon indigence. Mais dans aucun pays les exacteurs des impoſitions n'ont raiſonné ; ils n'ont pas plus de logique dans la tête que d'humanité dans le cœur. Les commis de l'intendant Acyndinus voyant que leur priſonnier ne faiſoit pas de l'or dans ſon cachot, le menacerent, s'il ne payoit pas ſon tribut à l'expiration d'un nouveau délai, de lui faire perdre la tête ſur un échafaud.

Cette férocité fit beaucoup de bruit dans Antioche ; mais comme les petits tyrans ſubalternes que ſoudoyoit Acyndinus faiſoient paſſer le plus léger murmure pour un crime de léſe-

L'HOMME SEUL.

majesté, on ne donna à l'infortuné qu'une pitié stérile, & il alloit périr, parce qu'il n'avoit pas le toucher de Midas ou le secret du grand œuvre.

Heureusement le Syrien, au moment où il subissoit la tyrannie fiscale, venoit d'épouser une belle femme. Une belle femme étoit une protection aussi puissante au siecle des Césars qu'au siecle des patriarches. Un homme puissant dans Antioche se présente devant l'infortunée, & lui promet de payer la livre d'or dont dépendoit la vie de son époux, si elle veut accorder une nuit, non à son amour, mais à son libertinage. L'aveu du prisonnier dont la tête commençoit à se perdre, l'aspect sur-tout de l'échafaud qu'on dressoit, décide la Syrienne. La nuit fatale est accordée, & ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire de Jenny, le monstre qui viole la beauté mourante se croit heureux.

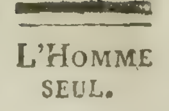
A la pointe du jour, il fallut donner le prix convenu pour cette abominable jouissance;

un esclave de l'homme puissant apporte avec mystere un sac du poids d'une livre : on l'ouvre, & au lieu d'or, on n'y trouve que de la terre.

Le denouement de cette horrible aventure ne fut pas le même à Antioche qu'à Bridgewater : la Syrienne eut assez de force pour ne point mourir ; elle se présenta au tribunal d'Acyndinus, & avec la double éloquence de la douleur & de la beauté, elle lui raconta le malheur de son époux & son propre outrage.

Acyndinus n'avoit point une ame de tygre ; il savoit, par sa sensibilité naturelle, tempérer la dureté de sa place : il releva la Syrienne qui embrassoit ses genoux, & se punit en payant lui-même la livre d'or, de n'avoir pas surveillé l'avidité impitoyable des exacteurs ; quant au vil scélérat qui avoit refusé jusqu'à l'or devenu le prix de son crime, il le condamna à donner à la Syrienne qu'il avoit déshonorée, la terre même d'où il avoit tiré la matiere du sac.

Antioche, quoique perdue de mœurs, applaudit au jugement d'Acyndinus.



S. Auguſtin qui, inſtruit dans les lettres grecques, adoptoit tantôt la morale de Moïſe, tantôt celle de Socrate & de Marc-Aurele, eſt bien embarraſſé à qualifier l'action de l'héroïne d'Antioche; il tergiverſe, il n'oſe avoir un avis qui compromettroit ou ſa philoſophie, ou ſa religion: cependant on ſent qu'il approuve la Syrienne plutôt qu'il ne la condamne. --- Pour nous qui ne voulons nous brouiller ni avec les ſages, ni avec les Peres de l'égliſe, nous laiſſons à l'ame de nos lecteurs à apprécier Jenny, Sara & la citoyenne d'Antioche.



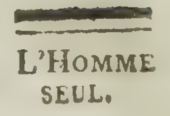
ARTICLE XI.

Résultats de l'histoire de Jenny.

PARTIE II.

Je ne connois point d'argument métaphysique plus fort que la preuve morale que je viens d'exposer. Pour peu qu'on réfléchisse sur ce mouvement d'oscillation dans la société, qui tend à placer d'un côté les biens & le bonheur, & de l'autre la misere & l'opprobre, on verra qu'il y a des milliers d'hommes aussi malheureux que Jenny, & peut-être moins coupables. Quand il n'y en auroit qu'un seul, l'induction contre la Divinité seroit aussi terrible : si ce malheureux est anéanti, ce monde est l'ouvrage du mauvais principe, la providence est une chimere, & Dieu est le plus affreux des tyrans.

Je nais avec le germe des maladies les plus cruelles ; je m'en console par la tendresse d'un pere, & il me déshonore ; je me jette dans les bras de ma patrie, & elle me persécute ; je prie l'Être suprême de m'enlever dans son sein, &


L'HOMME SEUL.

il m'anéantit. --- Quelle eſt la religion où mon exiſtence ne feroit pas alors le crime de la Divinité ? Quel eſt le légiſlateur qui auroit droit de m'interdire le blaſphême de Brutus ?

Ce raiſonnement doit frapper le théologien comme le philoſophe, & l'artiſan comme le géometre, parce que tous ces êtres ſont ſenſibles.

Platon, Clarke & Deſcartes m'ont étonné, mais ne m'ont point convaincu : que m'importent les raiſonnemens ſublimes de ces métaphyſiciens ſur l'immortalité de l'ame? mon eſprit n'accorde ſon aſſentiment qu'à l'évidence, & non à l'autorité ; & l'unique fruit que je tire de la lecture de ces grands hommes, c'eſt de deſirer que leur ame ſoit immortelle comme leur génie.

Il n'en eſt pas de même de la preuve que fournit l'horrible diſſonnance que le mal phyſique & le mal moral introduiſent au milieu de l'harmonie de l'univers. Le pâtre, qui végete, ſens qu'il eſt malheureux, comme le ſage qui raiſonne ; ſi l'ame eſt anéantie, tout le ſyſtême

des êtres leur paroît l'ouvrage de la plus aveugle des intelligences ; mais si elle est immortelle, que leur importe la nature & les hommes ? Dieu leur reste, & le problême est expliqué.

Trois classes de philosophes peuvent attaquer le corollaire que je tire de l'histoire de Jenny. Examinons, dans le silence des préjugés, si le genre humain seroit assez malheureux pour que la cause que je défends ne fût pas celle de la vérité.



ARTICLE XII.

Du système que tout est mal.

L'Homme seul.

On a vu dans tous les tems de pieux fanatiques, au teint blême & à l'eſprit faux, qui ont avancé que tout étoit mal ſur la terre : il n'y a point de paradoxe à dire que cette opinion conduit au dogme de l'anéantiſſement.

Si tout eſt mal, on doit en conclure que le premier moteur a manqué d'intelligence ; or, comment une cauſe aveugle produiroit-elle un effet immortel ?

Si tout eſt mal, comment l'homme a-t-il l'idée du bien ? comment peut-il mériter l'immortalité ?

Si tout eſt mal, quelle confiance nous reſte-t-il dans le premier principe ? deſirer notre félicité, c'eſt deſirer d'être anéanti.

Tout eſt mal, ſtupide miſanthrope ! & le ſoleil t'éclaire, & tu reſpires l'air ſerein de la liberté ! & tu as le pouvoir ſublime de faire des heureux !

Il y a du mal ſans doute ſur la terre, puiſque tes ſophiſmes y introduiſent la crainte & le déſeſpoir ; mais j'écouterai les philoſophes, & je ſerai bien ; la mort me placera dans le ſein de la Divinité, & je ſerai encore mieux.



ARTICLE XIII.

De l'opinion que la quantité du mal est nécessairement égale a celle du bien.

UN philoſophe moderne qui a cru penſer d'après la nature, en ne penſant que d'après lui-même, a dit que le bien & le mal étoient néceſſairement dans une égale proportion (*) : ce créateur de l'équilibre n'a pas vu que ſon hypotheſe n'étoit pas favorable au dogme de l'immortalité. L'Homme seul.

Si la ſomme des biens eſt égale pour tous les hommes à celle des maux, la Providence s'eſt acquittée envers nous, & elle ne nous doit pas l'immortalité.

Mais ce ſyſtême d'équilibre ne ſeroit-il pas fondé ſur des ſophiſmes? Son inventeur s'appuie ſur les principes des métaphyſiciens, & ſur les calculs des géometres; n'auroit-il pas

(*) *De la nature*, par J. B. Robinet, *tom. I, ch. XXIII.*

eu tort d'étudier, pour résoudre un pareil problême, Euclide & Leibnitz, plutôt que le grand livre de la nature?

Lamotte Levayer, à qui la philosophie doit plus qu'elle ne s'imagine, après avoir longtems pesé les biens & les maux de l'existence, disoit qu'il ne voudroit point recommencer à vivre, aux mêmes conditions sous lesquelles il avoit vécu; cependant Lamotte Levayer avoit du crédit à la cour, de la fortune & des amis, & l'envie le croyoit heureux.

D'abord le bien physique n'est nullement en proportion avec le mal physique; & un coup-d'œil jeté sur le globe, suffit pour le démontrer.

Des révolutions extraordinaires ont changé plus d'une fois sa surface; la mer a englouti de vastes continens; un feu sorti des entrailles de la terre, a dévoré des villes puissantes; des déluges fréquens, tels que ceux de Noé, de Deucalion & d'Ogygès, ont bouleversé l'Europe & l'Asie; alors des générations entieres ont disparu, & notre petite planete a été sur le point

point de ſubir le ſort de ces ſoleils qui s'éteignent, de tems en tems, dans les déſerts infinis de l'eſpace.

On a vu des peſtes, telles que celles du quatorzieme ſiecle, faire le tour du globe & enlever les deux tiers de l'eſpece humaine, dans les régions où elle eut le moins d'activité (*); ce fléau, s'il en faut croire nos annales, fut accompagné d'une vapeur de feu qui embraſa près de deux cents lieues d'étendue, & de nuages d'inſectes venimeux qui étoufferent par-tout la végétation dans ſon germe. Vers le même tems le feu de la guerre embraſoit l'Europe; & les malheureux qui échappoient à la peſte, avoient encore la force de s'entre-détruire.

Le Nouveau-Monde, quoique plus récemment ſorti du ſein des eaux, n'a pas eu moins à ſe plaindre que l'ancien du mal phyſique; preſque tous les hommes y ſont atteints du mal vénérien, depuis le détroit de Magellan juſqu'à la terre de Labrador, où il finit pour

(*) Voy. *Iſtorie di Mathæo Vilani*, lib. I.

faire place au ſcorbut, qui n'eſt peut-être que le même fléau diverſement modifié.

Lorſque l'Eſpagne deſcendit en Amérique pour en faire un déſert, elle lui donna la petite vérole, qui enleva la moitié des ſauvages échappés au fer des conquérans & au bûcher des inquiſiteurs; & elle en reçut en échange cette maladie honteuſe & cruelle qui empoiſonne encore aujourd'hui dans les deux mondes les organes de nos plaiſirs, & y tarit la ſource des générations.

Environ 150 ans avant la conquête de l'Amérique, la lepre exerçoit ſes ravages dans l'Europe; & nos hiſtoriens ont calculé qu'il y avoit dans la chrétienté dix-neuf mille hôpitaux deſtinés à traiter, je ne dis pas à guérir, cette horrible maladie. Il eſt heureux que la lepre & le mal vénérien ne ſe ſoient pas rencontrés ſur le globe; car c'en étoit fait de l'eſpece humaine.

J. B. Robinet prétend (*) que la vertu des ſpécifiques eſt proportionnée à la malignité des mala-

(*) *De la nature*, tom. I, ch. XXIV.

dies. Que de réponſes je ferois à ce paradoxe, ſi je voulois faire un livre auſſi gros que le ſien !

L'HOMME SEUL.

Quel eſt le ſpécifique de la goutte, & de l'humeur corroſive qui forme les cancers?

Vous dites qu'il eſt dans la nature, & que la poſtérité ſaura le découvrir : que m'importe? Je meurs dans les tourmens, & mon petit-fils ſera guéri; voilà une grande conſolation pour la génération préſente. S'il n'y a point d'équilibre à préſent, il n'y en aura jamais.

Quand même il y auroit des remedes infaillibles pour chaque maladie, l'équilibre philoſophique n'en ſeroit pas mieux conſervé. La gravelle eſt un mal; l'opération qui la guérit eſt-elle un bien? Un inſtant me donne une pleuréſie, & il faut ſouvent trois mois pour me guérir. Ce rapport ſe trouve encore moins dans l'ordre moral : aucun individu ne porte en ſoi un germe égal de vices & de vertus. Il y a dans la ſociété mille Anitus pour un Socrate; le juſte vit obſcur, & les grands criminels gouvernent l'univers.



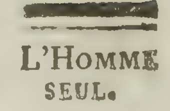
PARTIE II.

Il eſt important de réfuter plus en détail le ſyſtême de J. B. Robinet ; je m'apperçois qu'il a ſéduit juſqu'à des philoſophes , ſoit parce qu'il a fallu un gros volume pour l'expoſer, ſoit peut-être parce que c'eſt un ſyſtême.

Notre ingénieux écrivain appuie ſon opinion ſur ce principe, que les créatures perdent à chaque moment autant d'exiſtence qu'elles en reçoivent (*). Je ne découvre point dans cette idée la préciſion géométrique dont ſon auteur fait gloire : l'inſtant où l'homme acquiert, l'inſtant où il perd & l'inſtant où il jouit, ne ſont ſûrement pas les mêmes ; de plus, l'enfant & le vieillard ne perdent une exiſtence pénible que pour acquérir une exiſtence douloureuſe. Il faudroit donc pour que l'équilibre fût conſervé, que les jeunes gens & les hommes faits fuſſent toujours heureux ; mais ſi quelqu'un avançoit un tel paradoxe, ſeroit-il néceſſaire de le réfuter ?

Un enfant & un vieillard ſont ſûrement mal-

(*) *De la nature*, tom. I, ch. IX, page 53.



L'HOMME SEUL.

heureux : quelle eſt la compenſation pour un cinquieme des hommes qui meurt avant l'âge viril ? Quelle eſt-elle pour ces malheureux qui vivent, & qui ne ſortent jamais de l'enfance ?

On m'oppoſeroit en vain l'exemple des ſauvages. Il n'eſt pas décidé qu'un Miſſouris ſoit plus heureux que nous, parce qu'il n'a pas tous nos beſoins. De plus, les Miſſouris & leurs ſemblables occupent quelques déſerts, & les deux continens ſont peuplés de malheureux.

J. B. Robinet, toujours entraîné par l'eſprit de ſyſtême, prétend que les êtres donnent toujours l'exiſtence aux dépens de leurs organes (*) : cela eſt vrai pour le cerf, qui s'épuiſe dans la ſaiſon du rut, & pour l'homme blaſé qui veut jouir ſans avoir des ſens ; mais le ſage affermit ſon exiſtence en produiſant ſon ſemblable : tel fut le pere de Montagne.

« Faites diſparoître un mal, dit notre philoſophe, & vous ſupprimerez un bien. Que » deviendroient les ſources chaudes, où les

(*) *Ibid.* page 93.

PARTIE II.

» paralytiques recouvrent le ſentiment, ſans » les feux ſouterrains que produiſent les érup- » tions du Véſuve & de l'Etna (*) ? » --- Je ne ſais, mais j'aimerois beaucoup mieux qu'il n'y eût ni volcans ni paralytiques.

« Les plaintes de l'homme ſur la cruauté » des animaux féroces, ne viennent que » d'une ignorance profonde de leur organi- » ſation (**). » --- Eh ! que m'importe que l'eſtomac du tigre ne puiſſe digérer que des chairs crues, qu'il ne ſoit porté à ſe déſaltérer que dans le ſang, & qu'il ne puiſſe ſe conſerver qu'en dévorant les membres mutilés de ſes victimes ? Je demanderai toujours à la nature pourquoi elle a organiſé le tigre.

Le docteur Méad a très-bien prouvé que le poiſon de la vipere étoit néceſſaire à ſon exiſtence (†) ; mais quand la vipere n'exiſteroit pas, y auroit-il dans l'échelle des êtres un vuide, qui feroit ſoupçonner Dieu d'impuiſſance ?

(*) *Ibid.* ch. VIII, page 52.

(**) *Ibid.* page 69.

(†) *Œuvres de Méad*, tome I, page 78.

Le chapitre le plus ſingulier du livre que j'examine, a pour titre, *compenſation des maux que la guerre produit.* L'auteur y dit en propres termes : *La guerre purge nos villes d'une foule de mauvais ſujets qui ne ſont bons qu'à ſe faire tuer* (*). --- Ceci ne peut être lu que par des hommes ; ainſi il eſt déjà réfuté.

L'Homme seul.

Si J. B. Robinet n'a voulu que plaiſanter en juſtifiant le fléau de la guerre, je le compare à Eraſme, qui a fait l'éloge de la folie ; ſi ſon but étoit d'inſtruire, je reſpecte trop ſon ame pour le comparer à l'auteur de l'apologie de la ſaint Barthelemi.

Quand même il ſeroit néceſſaire que la moitié du genre humain égorgeât l'autre pour

(*) *Ibid.* chapitre XVII, page 126. La ſuite de ce chapitre eſt très-conſéquente : « D'habiles calcu» lateurs, dit-on, démontrent que le genre humain ſe » doubleroit au moins dans l'intervalle de quatre ſie» cles, s'il n'étoit livré qu'aux cauſes naturelles de la » mort ; or la terre, dans cette ſuppoſition, ſe trou» veroit bientôt hors d'état de nourrir ceux qui l'ha» bitent ; donc, &c. » *Ibid.* page 127. Ce calcul ſeroit admirable, ſi l'auteur avoit employé l'ironie de Socrate, pour juſtifier les meurtres réfléchis ordonnés par les rois,

ſe conſerver, je croirois toujours qu'il y a ſur la terre plus de mal que de bien. Les hommes aſſaſſinés ſont malheureux, les aſſaſſins le ſont encore davantage.

Il y a dans le livre *de la nature* beaucoup d'autres propoſitions dont l'auteur fait des axiomes; mais loin de ſervir à prouver d'autres aſſertions, ces axiomes auroient eux-mêmes beſoin de preuves.

Eſt-il vrai que le principe de l'intérêt produiſe autant d'harmonie parmi les hommes que de déſordres? (*)

Eſt-il vrai que les biens & les maux s'accumulent enſemble ſur la tête du deſpote? (**)

Eſt-il vrai que les ſiecles d'ignorance ont fait moins d'honneur à l'humanité, & que les âges ſavans lui ont fait plus de tort? (†)

Eſt-il vrai que le mal ſoit auſſi naturel à l'homme que le bien? (§)

(*) *Ibid.* p. 111.
(**) *Ibid.* p. 219.
(†) *Ibid.* p. 122.
(§) *Ibid.* p. 143.

Eſt-il vrai ſur-tout que dans le total, la ſcience des mœurs ſoit un ſyſtême de maximes injuſtes intercalées à des principes d'équité? (*)

Toutes ces maximes ne ſont point démontrées : ſi elles l'étoient, le ſyſtême qu'elles appuient s'écrouleroit encore ; car il s'enſuivroit que nous ſommes encore plus malheureux que nous ne croyons l'être.

Les faſtes du genre humain atteſtent qu'il y eut un tems où l'angle d'inclinaiſon de l'équateur ſur le plan de l'écliptique étoit effacé. Il y avoit ſûrement alors beaucoup de bien phyſique & peu de mal ; mais depuis la grande révolution que l'univers a ſubie, la nature s'eſt dégradée, comme un cedre dont la foudre auroit brûlé les racines, & il y a aujourd'hui plus de mal phyſique que de bien.

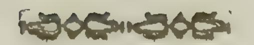
Le ſyſtême de l'équilibre n'eſt pas plus vrai pour les races que pour les individus. La race des blancs eſt en général malheureuſe par le mal qu'elle ſe fait & par celui qu'elle cauſe ;

(*) *Ibid.* p. 166.

Partie II.

les negres accuſent la nature & les blancs de leurs malheurs ; les negres blancs s'en prennent également aux blancs, aux negres & à la nature.

L'arbre du bien & du mal n'a que deux branches ; mais le poids énorme de la derniere écraſe l'univers.



ARTICLE XIV.

DE L'OPTIMISME.

L'HOMME SEUL.

Si jamais il y eut une entreprise qui caractérisât l'audace de l'esprit humain, ce fut lorsque des hommes de génie entreprirent d'anéantir le mal de dessus la terre, firent résulter du désordre des parties l'harmonie de l'ensemble, & voulurent forcer le genre humain à s'applaudir de ses désastres, comme un guerrier généreux, expirant sur le champ de bataille, s'applaudiroit des blessures qui l'ont fait triompher.

Les optimistes ont créé un monde comme Descartes : pendant qu'on admiroit les connoissances profondes des architectes, l'édifice a disparu.

Platon est, je crois, le premier des optimistes. « Il n'y a, dit ce philosophe, que cinq » corps solides réguliers, le tétraède, le cube, » l'exaèdre, le dodécaèdre & l'icosaèdre : ainsi » l'éternel Géometre n'a pu créer que cinq

Partie II.

» mondes ; & des cinq il a choisi le meilleur ;
» qui est celui que j'habite, & où je compte
» bien fonder ma *république.* »

Malheureusement il se trouve que notre planete n'est ni un cube, ni un tétraède, ni même un corps solide régulier, mais un sphéroïde applati vers ses deux extrêmités ; & nos académiciens qui ont mesuré, pour le prouver, les degrés du pole & de l'équateur, sont un peu plus croyables que Platon, qui dans son cabinet arrangeoit des moules pour fabriquer des mondes.

Bolingbroke & Shaftesbury, meilleurs physiciens que Platon, donnerent une autre base à son édifice de l'optimisme ; ils dirent qu'il n'y avoit point de mal réel, & que les prétendus maux des individus étoient le résultat du bien général ; Pope délaya cette idée dans les quatre chants de son Essai sur l'homme ; & Londres, flattée de voir l'optimisme en beaux vers, l'adopta comme une des vérités éternelles de la nature.

Leibnitz poſa le comble au château aérien; il fit un ſyſtême lié des diverſes branches de l'optimiſme, & crut alors avoir trouvé la clef du monde moral, comme Newton, ſon rival, avoit trouvé celle du monde phyſique.

L'HOMME SEUL.

Il faut voir dans l'inintelligible *Théodicée* de cet homme célebre, combien il a été obligé de faire de ſacrifices à la raiſon pour ſoutenir ſa chimere du meilleur des mondes : c'eſt là qu'il dit *qu'un moindre mal eſt une eſpece de bien* (*); c'eſt là qu'on voit *que ſi ce globe avoit été créé ſans mal phyſique & ſans mal moral, il n'en auroit pas été meilleur pour cela* (**). ---

(*) *Théod.* parag. VIII. page 488.

(**) *Théod.* ib. & quand Leibnitz voit ſa logique en défaut, il devient rhéteur; au lieu de raiſonner, il compare par exemple, veut-il prouver que deux maux compoſent un bien, il renvoie à ce corps ſec que produiſent l'eſprit de vin & l'eſprit d'urine, mélangés ſuivant la théorie de Vanhelmont; il fortifie ſon idée en ajoutant que plus d'un général d'armée a fait une faute heureuſe qui a cauſé le gain d'une bataille, & qu'on chante à la meſſe, la veille de pâques, que le crime d'Adam a fait le bonheur du genre humain puiſqu'il a été ſi bien réparé. --- Malheureuſement le procédé chymique de Vanhelmont, l'erreur du général d'armée &

Jamais Platon n'a tant déraiſonné avec ſes mondes cubes & ſes mondes dodécaèdres : ſi d'ailleurs ce ſyſtême dans Leibnitz n'étoit pas accompagné d'un appareil philoſophique de connoiſſances qui en impoſe, il auroit fallu laiſſer à Candide ſeul le ſoin de le réfuter.

Toutes les idées de Platon, de Bolingbroke, de Leibnitz & de Shaftesbury ſe trouvent réunies dans une page éloquente d'*Emile*. Je vais la tranſcrire, avec mes réflexions, perſuadé que ſi on n'eſt pas ſatisfait de mes réponſes, on le ſera du moins de ma bonne-foi.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; » cet auteur, c'eſt toi-même : il n'exiſte point » d'autre mal que celui que tu fais ou que tu » ſouffres, & l'un & l'autre te viennent de » toi : le mal général ne peut être que dans le » déſordre; & je vois dans le ſyſtême du monde » un ordre qui ne ſe dément point : le mal par-

l'antienne de pâques n'expliquent rien en métaphyſique; & nous n'en ſommes pas moins tourmentés par le mal phyſique & le mal moral, dans ce meilleur des mondes.



L'HOMME SEUL.

» ticulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être
» qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a
» pas reçu de la nature, il ſe l'eſt donné. La
» douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant
» peu réfléchi, n'a ni ſouvenir ni prévoyance :
» ôtez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs
» & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, &
» tout eſt bien. » *Emile*, tome III, édition
in-12, page 81.

Je ſuppoſe qu'on lût ce fragment d'*Emile* à un negre du Sénégal récemment fait eſclave ; croyez-vous qu'il laiſſeroit ces ſophiſmes ſans réponſe ?

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'eſt toi-même : il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais & que tu ſouffres, & l'un & l'autre te viennent de toi.

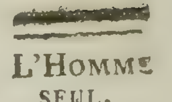
« Laiſſons-là l'homme en général, diroit
» l'Africain, c'eſt un être métaphyſique que
» je ne ſuis pas à portée d'atteindre : tu vois
» en moi un malheureux individu de l'eſpece
» humaine, qui ne connoît l'exiſtence que

» par le ſentiment de la douleur, que la nature » maltraite, que l'homme perſécute, & que la » philoſophie vient tourmenter encore par ſes » dilemmes.

» Je n'ai point fait le mal moral qui exiſte: » ce n'eſt pas moi qui me ſuis donné le deſpote » negre qui me vend à des Européens; ce n'eſt » pas moi qui ai engagé des brigands Euro- » péens à trafiquer de mon ſang & de ma vie » pour donner un prix au ſucre & à la cochenille.

» Comment oſe-t-on dire que j'ai fait le mal » phyſique que je ſouffre? Eſt-ce ma faute ſi je » ſuis né ſur les ſables embraſés de l'Afrique, » plutôt que dans les plaines riantes & fertiles » de l'Indoſtan? Eſt-ce moi qui ai allumé dans » les entrailles de ce volcan ces flammes qui ont » dévoré ma famille? Eſt-ce moi qui ai forgé » les chaînes dont on vient de charger mes » mains, les mains de cet être que tu dis né » pour la liberté & l'indépendance? »

Le mal général ne peut être que dans le déſordre; & je vois dans le ſyſtême du monde



monde un ordre qui ne se dément point.

« Ce n'est pas moi qui vais te répondre, ce » sont tes monumens astronomiques & tes » histoires.

» On s'accorde dans ton Europe à dire qu'il » y eut un tems où l'angle d'inclinaison de » l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit » effacé : le monde physique étoit sûrement » alors bien plus heureux qu'il ne l'est aujour- » d'hui. Quoi ! le globe a subi une révolution » qui a fait à jamais le mal de la moitié des » hommes qui l'habitent, & l'ordre ne s'est » pas démenti ?

» Laisse-là ce globe où je souffre, & où tant » de sophistes déraisonnent ; mais crois-tu que » l'ordre des mondes ne se démente jamais ? » Pourquoi donc ce soleil, en s'encroûtant, » fait-il le mal général de tant de planetes ? » Pourquoi y a-t-il dans les régions du firma- » ment des mondes entiers qui s'anéantissent ?

» Si on examine ensuite cet ordre par rap- » port aux intelligences qui habitent ces mon-

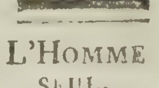
PARTIE II.

» des, croit-on les consoler par de vains so-» phismes? Par exemple, est-il dans l'ordre » que les êtres qui vivent dans la comete de » 1680, éprouvent dans son apogée un froid » mille fois plus grand que celui de notre pole, » & dans son périgée une chaleur mille fois » plus vive que celle de la zone torride? »

Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; & ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature; il se l'est donné.

« Quoi! l'homme n'a pas reçu de la nature » le sentiment de la douleur? Pourquoi donc » le premier instant où je vois la lumiere, » est-il un sentiment pénible d'existence, que » j'exprime par mes gémissemens? quel est » l'être intelligent qui n'a jamais souffert? Et » comment un sentiment que tous les individus » de l'espece humaine partagent, ne seroit-il » pas l'ouvrage de la nature? »

La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant un peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance.


L'HOMME SEUL.

« La douleur a peu de priſe ; mais quand » elle en auroit encore moins, ce peu ſuffit » encore pour que tout le ſyſtême de l'opti- » miſme ſoit renverſé de fond en comble.

» Ajoutons, qu'il n'eſt pas prouvé que » l'homme qui ne réfléchit pas ſoit l'homme » de la nature. »

Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

« Encore une fois, nos erreurs & nos vices » n'ont point produit de mal phyſique; pour » nos progrès, ils ont ſervi ſouvent à nous en » montrer le remede.

» Si nous examinons la balance du bien & » du mal, nous trouverons que l'homme a mis » un poids égal dans les deux baſſins.

» Non, tout n'eſt pas bien, puiſque tout » peut être mieux.

» Le ſoleil allume dans mes veines une fievre » ardente, & je la guéris en exprimant dans » ma boiſſon le ſuc des végétaux.

PARTIE II.

» L'ignorance des negres eſt une maladie » nationale ; mais j'ai éprouvé qu'on pouvoit » la faire diſparoître, en étudiant les arts de » l'Europe, en liſant ſes livres, & en interro- » geant la nature.

» Les monſtres dont je ſuis eſclave, ont une » morale atroce ; mais mon cœur mieux inſ- » truit s'en indigne & la déſavoue.

» Je ſuis mal ſur ce globe, avec mon ſoleil, » mes maladies & mes chaînes ; mais je m'en » conſole ; car je ſuis immortel & je ſerai » mieux. »

Il ſeroit difficile, je penſe, de répondre à ce negre, ou du moins il y auroit une barbarie extrême à le tenter.

Je n'ai jamais penſé à l'optimiſme ſans me rappeller l'inſcription du pont de Babarouck à Iſpahan : *le monde eſt un pont ; hâte-toi de le traverſer, meſure & peſe tout ce qui ſe trouve ſur le paſſage, tu verras que le mal entoure le bien & le ſurpaſſe* (*) ; ce pont eſt plus véri-

(*) Voy. de Chardin, tome VIII, page 220.

dique que *l'Essai sur l'homme* & la *Théodicée*.

L'HOMME SEUL.

Ajoutons que l'optimisme est dangereux en morale : en effet, si ce monde est le meilleur des mondes possibles, pourquoi desirerions-nous un avenir plus heureux ? s'il est conforme à l'ordre général, que les roues qui font jouer la grande machine se détruisent par les frottemens, devons-nous desirer de survivre à nos malheurs ?

Heureusement l'optimisme n'est qu'un beau songe ; il y a assez de bien dans la nature pour nous faire chérir notre existence ; & il s'y trouve trop de mal pour ne pas nous en faire desirer une plus fortunée.

Des philosophes ont calculé que dans la vie ordinaire la somme des maux surpasse celle des biens (*). Il suffit de replier un instant son ame sur elle-même, pour en savoir sur ce sujet autant que Fontenelle & Maupertuis.

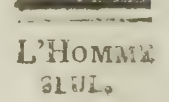
(*) Voyez *Œuvres de Maupertuis*, tome I, *Essai de philosophie morale ;* & *Fontenelle*, tome III de ses *Œuvres*, page 244.

Le bonheur & le malheur circulent ensemble dans le monde ; mais la matiere du dernier est plus homogene avec les parties constitutives de notre être.

On cherche dans presque tous les climats des remedes au malheur d'exister ; c'est pour cela que le François crée de nouveaux plaisirs, que le sauvage s'enivre, & que l'Anglois se tue.

Quel est l'homme satisfait de son état, & qui voudroit à jamais en prolonger la durée ? Si Dieu accomplissoit les desirs de la plupart de ses adorateurs, & supprimoit de leur existence tous les momens qui les importunent, le vieil Nestor ne vivroit peut-être que quelques heures.

Le bonheur est si peu fait pour nous, que le plaisir qui le compose, s'affoiblit par la jouissance : il n'en est pas de même de la douleur ; sa durée ne fait qu'en augmenter l'activité ; ce qu'on a souffert ne fait qu'ajouter au moment où l'on va souffrir.



Que doit-on conclure de cet exposé ? Que l'homme de bien ne doit pas se plaindre de la vie, ni appréhender la mort ; que les inventeurs de l'optimisme peuvent être des hommes de génie, mais que notre ame est immortelle.



CHAPITRE IX.

DE L'AME EN QUALITÉ D'ÊTRE SENSIBLE.

PARTIE II

ON raiſonne depuis plus de cinquante ſiecles ſur l'eſprit & ſur la matiere ; cependant on ne connoît encore exactement aucune de ces ſubſtances. Les objets ne frappent point immédiatement ſur l'ame ; les ſens ſont le milieu interpoſé entr'eux & nous ; & nous mourrions aveugles, ſi nous ne tenions par cinq points à la nature.

La plus ſaine partie de l'antiquité a cru que les idees de l'homme venoient toutes de ſes ſens, & le peuple, ſur ce ſujet, n'avoit pas d'autre croyance que les philoſophes ; il étoit égal alors, pour admettre ce principe, de ne pas raiſonner, ou de faire l'analyſe de l'ame ; & l'ignorance ſembloit conduire à la verité auſſi ſûrement que les lumieres de Pythagore & le génie d'Ariſtote.



Il y eut cependant quelques métaphyſiciens qui firent le procès aux ſens, non par amour pour la vérité, mais afin de devenir chefs de ſectes. Pyrrhon, qui penſoit que nos organes n'étoient deſtinés qu'à nous tromper, agiſſoit en conſéquence de cette théorie, & lorſqu'il rencontroit un précipice en ſon chemin, il ne ſe détournoit jamais; heureuſement pour ce philoſophe, que ſes diſciples l'accompagnoient dans toutes ſes courſes, & il vécut quatre-vingt-dix ans, toujours faiſant uſage de ſes ſens, & toujours déclamant contr'eux.

Ce fou ſyſtématique eut peu de partiſans; il étonna ſon ſiecle; mais avant ſa mort ſon paradoxe étoit déjà oublié.

Les Romains, qui ne créerent rien en philoſophie, adopterent l'idée grecque ſur l'origine de nos connoiſſances; & heureuſement pour eux, cette idée ſe trouva une vérité.

Nos aïeux, qui étoient des barbares, ne rompirent point la chaîne; ils firent retentir leurs univerſités de ce grand principe de l'école

péripatéticienne, qu'ils étoient incapables de prouver; ils déifierent Ariſtote, & n'eurent pas l'honneur d'être comptés au nombre de ſes diſciples.

Deſcartes, qui dans ſa retraite de Déventer s'amuſoit à détruire les mondes & à en créer d'autres, aſpira à la gloire d'avoir raiſon contre le peuple & les philoſophes de tous les ſiecles; il renverſa l'empire des ſens, bâtit un ſyſtême intellectuel dont il ſe réſerva la clef, & inſenſiblement les métaphyſiciens adopterent ſes idées, afin du moins de paroître les entendre.

Malebranche, né avec autant d'imagination que Deſcartes, mais qui ſe borna à la gloire d'être ſon premier diſciple, Malebranche, dis-je, étoit aſſez philoſophe pour obſerver la chaîne qui lie nos ſens avec nos idées; mais il ſe contenta de prouver que nos organes étoient le principe de nos erreurs, ſans avouer qu'ils étoient auſſi celui de nos lumieres: il éclaira le peuple & ne fit rien pour l'homme qui penſe.

On verra dans l'article des *hommes-ſtatues*,

par quel artifice ingénieux quelques philoſophes ſont venus à bout de défendre Ariſtote, de rectifier Deſcartes, & de jeter quelque clarté dans l'abyme de l'entendement humain. L'HOMME SEUL.

Je me contenterai de donner ici une idée de l'ordre que j'ai cru devoir ſuivre dans la matiere que je traite, car tout philoſophe doit au public la chaîne hiſtorique de ſes penſées.

Pour connoître ce que l'ame doit aux ſens, il faut décompoſer l'homme & ſuivre ſon intelligence depuis ſon germe juſqu'à ſon entier développement.

Après avoir étudié la nature du principe ſenſible, il faut examiner ſi l'homme eſt le ſeul être qui l'ait en partage.

Ces queſtions éclaircies conduiſent à obſerver la nature de nos organes, à diſtinguer les ſens internes des ſens externes, à voir comment l'imagination, la mémoire, les habitudes, les paſſions influent ſur l'ame; en un mot, à établir ce principe: je ſens, donc je ſuis.

Si cette théorie eſt bien entendue, on s'ap-

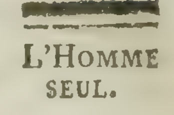
percevra que la ſenſation ſemble envelopper toutes les facultés de l'ame ; car comparer, juger, imaginer, ſe reſſouvenir, &c. c'eſt être attentif ; & être attentif, c'eſt ſentir ; avoir des paſſions, c'eſt deſirer ; & deſirer, c'eſt encore ſentir. On ne peut faire un pas dans la métaphyſique de l'ame, ſans rencontrer le ſentiment.

Plus les ſenſations ſe multiplient, & plus l'ame ſent qu'elle exiſte : s'il étoit poſſible qu'il y eût un être à figure humaine ſans organe du ſentiment, on pourroit auſſi prononcer qu'il eſt ſans intelligence.

Cependant l'action propre de ſentir ne réſide pas dans l'organe du ſentiment. Un homme qui dort les yeux ouverts, ne voit pas ; Paſchal qui réſout le problême de la cycloïde, n'entend rien ; l'homme n'eſt ſenſible que par ſon ame, & non par ſes ſens.

Avant que d'entrer en matiere, il eſt utile de prévenir les objections qu'on pourroit me faire contre l'idée de mes ſtatues.

En général, nous ne pouvons nous conduire



L'HOMME SEUL.

dans le labyrinthe de la nature, ſi nous ne tenons le fil analytique entre nos mains ; le philoſophe eſt comme le chymiſte ; pour connoître, il doit décompoſer.

Ce principe eſt vrai, ſur-tout en métaphyſique ; l'homme jouiſſant de ſes cinq ſens eſt une machine trop compliquée, pour que nous puiſſions juger du principe de ſes opérations ; l'hiſtorien de l'ame doit être alors auſſi embarraſſé, que l'hiſtoriographe qui traiteroit de l'enfance de notre monarchie, lorſque l'état reconnoiſſoit preſqu'autant de ſouverains que de provinces ; le mouvement politique étant embarraſſé par la multitude des rouages, le reſſort principal n'influe que foiblement ſur le jeu de chaque piece, & le concours de tant de parties intégrantes nuit à l'enſemble de la machine.

C'eſt donc une idée très-ſage de décompoſer un homme pour étudier ſon méchaniſme, de ne laiſſer développer ſes ſens que par une juſte gradation, & de faire de cette anatomie

métaphyſique la baſe de la pſychologie.

L'homme ainſi ſimplifié n'eſt qu'une ſtatue; c'eſt Pandore, qui doit la conſtruction de ſes organes au ciſeau de Prométhée; la philoſophie eſt ce feu céleſte qui l'anime; les deux machines s'ouvrent par degrés aux plaiſirs de l'exiſtence, & la ſtatue du philoſophe reſpire pour connoître, comme celle du poëte pour aimer.

Diderot, un des philoſophes dont la poſtérité connoîtra le mieux le mérite, paroît le premier qui ait projeté de devenir le Prométhée de la métaphyſique (*). Il eſt triſte qu'il n'en

(*) Ce philoſophe avoit trouvé que de tous les ſens, l'œil étoit le plus ſuperficiel, l'oreille la plus orgueilleuſe, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus ſuperſtitieux & le plus inconſtant, le toucher le plus profond & le plus philoſophe. Voyez *Lettre ſur les ſourds & muets*. --- Mais écoutons-le parler lui-même; il eſt ſi agréable de s'inſtruire & même de s'égarer avec lui.

« Ce ſeroit, à mon avis, une ſociété plaiſante que » celle de cinq perſonnes dont chacune n'auroit qu'un » ſens; il n'y a pas de doute que ces gens-là ne ſe » traitaſſent tous d'inſenſés, & je vous laiſſe à penſer » avec quel fondement. C'eſt là pourtant une image de

ait eu que le projet : n'étoit-il pas peintre, comme le Correge & Montesquieu ?

» ce qui arrive à tout moment dans le monde ; on n'a » qu'un sens, l'on juge de tout. Au reste, il y a une » observation singuliere à faire sur cette société de cinq » personnes, dont chacune ne jouiroit que d'un sens ; » c'est que par la facilité qu'elles auroient d'abstraire, » elles pourroient toutes être géometres, s'entendre à » merveille, & ne s'entendre qu'en géométrie, *p.* 22, 25.

» Nos sens, partagés en autant d'êtres pensans, » pourroient donc s'élever tous aux spéculations les » plus sublimes de l'arithmétique & de l'algebre, son- » der les profondeurs de l'analyse, se proposer entr'eux » les problêmes les plus compliqués sur la nature des » équations, & les résoudre, comme s'ils étoient des » Diophantes ; c'est peut-être ce que fait l'huître dans » sa coquille...

» Cependant, ramenés sans cesse par le plaisir & le » besoin de la sphere des abstractions vers les êtres » réels, il est à présumer que nos sens personnifiés ne » feroient pas une longue conversation, sans rejoindre » les qualités des êtres à la notion abstraite des nom- » bres. bientôt l'œil bigarrera son discours & ses cal- » culs de couleurs, & l'oreille dira de lui : *Voilà sa* » *folie qui le tient ;* le goût : *C'est grand dommage ;* » l'odorat : *Il entend l'analyse à merveille ;* & le tou- » cher : *Mais il est fou à lier, quand il en est sur ses* » *couleurs* Ce que j'imagine de l'œil convient égale- » ment aux quatre autres sens ; ils se trouveront tous » un ridicule, & pourquoi nos sens ne feroient-ils pas » séparés, ce qu'ils font bien quelquefois réunis ?...

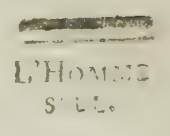
Buffon, l'abbé de Condillac & Charles Bonnet ont tous les trois fait une ſtatue; ce ſont

---

» Il faut remarquer que plus un ſens ſeroit riche, » plus il auroit de notions particulieres, & plus il pa» roîtroit extravagant aux autres. Il traiteroit ceux-ci » d'êtres bornés; mais en revanche ces êtres bornés le » prendroient ſérieuſement pour un fou. Il ſe trouve» roit que le plus ſot d'entr'eux ſe croiroit infaillible» ment le plus ſage; qu'un ſens ne ſeroit guere con» tredit que ſur ce qu'il ſauroit le mieux; qu'ils ſeroient » preſque toujours quatre contre un; ce qui doit » donner bonne opinion des jugemens de la multi» tude; qu'au lieu de faire de nos ſens perſonnifiés une » ſociété de cinq perſonnes, ſi on en compoſe un peu» ple, ce peuple ſe diviſera néceſſairement en cinq » ſectes, la ſecte des yeux, celle des nez, la ſecte des » palais, celle des oreilles, & la ſecte des mains; que » ces ſectes auront toutes la même origine, l'igno» rance & l'intérêt; que l'eſprit d'intolérance & de » perſécution ſe gliſſera bientôt entr'elles; que les » yeux ſeront condamnés aux petites-maiſons comme » des viſionnaires; les nez regardés comme des imbé» cilles; les palais évités comme des gens inſupporta» bles par leurs caprices & leur fauſſe délicateſſe; les » oreilles déteſtées pour leur curioſité & leur orgueil, » & les mains mépriſées pour leur matérialiſme; & » que ſi quelque puiſſance ſupérieure ſecondoit les » intentions droites & charitables de chaque partie, » en un inſtant la nation entiere ſeroit exterminée. » *Pages* 250, &c.

Il ne faut point juger rigoureuſement ce badinage

trois



trois monumens qui ont quelque célébrité, & qu'il eſt bon de connoître pour ne pas voyager ſans guide dans les landes de la pſychologie.

Aucune de ces ſtatues ne ſe reſſemble, parce que chaque artiſte a ſa maniere. Pigal peut faire un buſte d'Alexandre; mais Pigal ne ſera point Phidias; la Phedre de Racine & celle d'Euripide doivent être regardées comme deux originaux.

Nos trois philoſophes ſont cependant partis de la même idée, c'eſt que nos connoiſſances tirent leur origine des ſens. Cette importante vérité fut découverte par Ariſtote; mais ce grand homme ſe contenta d'annoncer le réſultat de ſon problême, ſans faire part de la méthode dont il s'étoit ſervi pour le réſoudre. Locke, qui a écrit avec tant de ſageſſe ſur l'ame, a ſaiſi un bout de la chaîne; il a prouvé que les ſens ſont les ſeuls paſſages, par leſquels la

---

digne de Fontenelle & de Lucien; l'auteur n'avoit peut-être pour but, que de faire une ſatire ingénieuſe de nos mœurs. S'il avoit voulu faire l'hiſtoire de l'ame, la ſtatue auroit été moins ſavante, & le ſculpteur l'auroit paru davantage.

lumiere peut entrer dans la chambre obſcure de l'entendement; mais il a affirmé que les facultés de l'ame étoient des qualités innées; & ce philoſophe, à qui on a tant reproché ſon ſcepticiſme, s'eſt trompé parce qu'il n'a pas aſſez douté. Enfin, l'abbé de Condillac eſt venu prouver que nos facultés intellectuelles tiroient leur origine des ſenſations; & avec une idée auſſi ſimple, il a organiſé ſa ſtatue, & analyſé notre intelligence.

Quoique Charles Bonnet ait travaillé après l'abbé de Condillac, & peut-être d'après lui, cependant, comme ſa ſtatue n'a pas la perfection de celle de ſon modele, nous la ferons connoître après celle de Buffon. Dans un ouvrage tel que celui-ci, ce n'eſt point l'ordre chronologique des idées qui intéreſſe, mais l'ordre philoſophique.



ARTICLE PREMIER.

DE L'HOMME-STATUE DE BUFFON.

L'HOMME SEUL.

BUFFON ſuppoſe un homme dont le corps & les organes ſont parfaitement formés, & qui s'éveille tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne. Voici l'hiſtoire abrégée de ſes premieres penſées.

« Je me ſouviens de cet inſtant, plein de » joie & de trouble, où je ſentis pour la pre- » miere fois ma ſinguliere exiſtence ; je ne » ſavois ce que j'étois, où j'étois, d'où je » venois ; j'ouvris les yeux : quel ſurcroît de » ſenſation ! la lumiere, la voûte céleſte, la » verdure de la terre, le cryſtal des eaux, » tout m'occupoit.... je crus d'abord que » tous ces objets étoient en moi, & faiſoient » partie de moi-même.

» Je m'affermiſſois dans cette penſée naiſ- » ſante : lorſque je tournai les yeux vers laſtre » de la lumiere, ſon éclat me bleſſa : je fermai

PARTIE II.

» involontairement la paupiere & je ſentis une » légere douleur; dans ce moment d'obſcurité, » je crus avoir perdu preſque tout mon être.

» Affligé, ſaiſi d'étonnement, je penſois à » ce grand changement, quand tout-à-coup » j'entends des ſons; le chant des oiſeaux, le » murmure des airs formoient un concert dont » la douce impreſſion me remuoit juſqu'au fond » de l'ame; j'écoutai long-tems, & je me per» ſuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

» Occupé tout entier de ce nouveau genre » d'exiſtence, j'oubliois déjà la lumiere, lorſ» que je rouvris les yeux. . . . je commençois » à voir ſans émotion, & à entendre ſans » trouble, lorſqu'un air léger dont je ſentis la » fraîcheur, m'apporta des parfums qui me » donnerent un ſentiment d'amour pour moi» même.

» Agité par toutes ces ſenſations, preſſé par » les plaiſirs d'une ſi belle & ſi grande exiſtence, » je me levai tout d'un coup, & je me ſentis » tranſporté par une force inconnue....

L'HOMME SEUL.

» Je portai la main fur ma tête, je touchai
» mon front & mes yeux, je parcourus mon
» corps; ma main me parut être le principal
» organe de mon exiftence.... & je fentis
» que mes idées prenoient de la profondeur &
» de la réalité.

» Tout ce que je touchois fur moi, sembloit
» rendre à ma main fentiment pour fentiment....
» Je crus quelque tems que fon mouvement
» n'étoit qu'une efpece d'exiftence fugitive,
» une fucceffion de chofes femblables; je l'ap-
» prochai de mes yeux, elle me parut alors
» plus grande que tout mon corps, & elle fit
» difparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

» Je commençai à foupçonner qu'il y avoit
» de l'illufion dans la fenfation qui me venoit
» par les yeux.... & je réfolus de ne me fier
» dans la fuite qu'au toucher, qui ne m'avoit
» pas encore trompé.... Cette précaution me
» fut utile; je m'étois remis en mouvement, &
» je marchois la tête haute & levée vers le ciel,
» je me heurtai légérement contre un palmier;

» ſaiſi d'effroi, je portai ma main ſur ce corps » étranger, je le jugeai tel, parce qu'il ne me » rendit pas ſentiment pour ſentiment; je me » détournai avec une eſpece d'horreur, & je » connus pour la premiere fois qu'il y avoit » quelque choſe hors de moi.....

» Perſuadé que le toucher pouvoit ſeul » m'aſſurer de l'exiſtence des objets extérieurs, » je cherchai à toucher tout ce que je voyois; » je voulois toucher le ſoleil, j'étendois les bras » pour embraſſer l'horizon, & je ne trouvois » que le vuide des airs.....

» Ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves, » que j'appris à me ſervir de mes yeux pour » guider ma main.... Mais comme ces deux » ſenſations n'étoient pas d'accord entre elles, » mes jugemens n'en étoient que plus imparfaits... Laſſé de tant d'incertitude, fatigué » des mouvemens de mon ame, mes genoux » fléchirent, & je me trouvai dans une ſituation de repos.... J'étois aſſis à l'ombre » d'un bel arbre .... je ſaiſis un de ſes fruits ...

L'HOMME SEUL.

» & je me glorifiois de la faculté que je sen- » tois, de pouvoir contenir dans ma main un » autre être tout entier; sa pesanteur, quoique » peu sensible, me parut une résistance animée » que je me faisois un plaisir de vaincre....

» L'odeur délicieuse de ce fruit me le fit » approcher de mes yeux : il se trouva près » de mes levres ; je tirois à longues inspira- » tions le parfum...... ma bouche s'ouvrit » pour exhaler cet air embaumé ; elle se rou- » vrit pour en reprendre; je sentis que je pos- » sédois un odorat intérieur plus fin, plus dé- » licat encore que le premier ; enfin je goûtai.

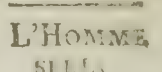
» Quelle saveur ! jusque-là je n'avois eu que » des plaisirs; le goût me donna le sentiment » de la volupté..... Je cueillis un second & » un troisieme fruit, & je ne me lassois pas » d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; » mais une langueur agréable s'emparant peu » à peu de tous mes sens, appesantit mes mem- » bres, & suspendit l'activité de mon ame.... » mes yeux, devenus inutiles, se fermerent....

» tout disparut ; la trace de ma pensée fut » interrompue ; je perdis le sentiment de mon » existence : ce sommeil fut profond, mais je » ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point » encore l'idée du tems, & ne pouvant le » mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde » naissance, & je sentois seulement que j'avois » cessé d'être....

» Quelle fut ma surprise, quand je fus ré- » veillé, de voir à mes côtés une forme sem- » blable à la mienne ! je la pris pour un autre » moi-même ; loin d'avoir rien perdu pen- » dant que j'avois cessé d'être, je crus m'être » doublé.

» Je portai ma main sur ce nouvel être : » quel saisissement ! ce n'étoit pas moi, mais » c'étoit plus que moi, mieux que moi ; je crus » que mon existence alloit passer toute entiere » à cette seconde moitié de moi-même.

» Je la sentis s'animer sous ma main ; je la » vis prendre de la pensée dans mes yeux ; » les siens firent couler dans mes veines une



» nouvelle ſource de vie ; j'aurois voulu lui » donner tout mon être : cette volonté vive » acheva mon exiſtence ; je ſentis naître un » ſixieme ſens.

» Dans cet inſtant l'aſtre du jour, ſur la fin » de ſa courſe, éteignit ſon flambeau ; je m'ap- » perçus à peine que je perdois le ſens de la » vue, j'exiſtois trop pour craindre de ceſſer » d'être, & ce fut vainement que l'obſcurité » où je me trouvois me rappella l'idée de mon » premier ſommeil. » (*)

Il y a deux parties à diſtinguer dans ce morceau, la partie du ſtyle, & la partie philoſophique ; la premiere eſt charmante ; l'ame eſt délicieuſement occupée de cette gradation de ſurpriſes, de vues, de jouiſſances & d'extaſes. On ne ſauroit rien ajouter au coloris de ce ſpectacle intellectuel ; c'eſt l'ouvrage de Milton naturaliſte, c'eſt un tableau de métaphyſique, exécuté par Raphaël.

La partie philoſophique ne mérite pas le

(*) Hiſt. nat. *tome VI, de l'édit. in-12, pag.* 88, *&c.*

PARTIE II.

même enthousiasme; il est fâcheux que cet appareil brillant d'architecture, ce péristile, ces colonnes d'ordre corinthien ne servent qu'à cacher un édifice qui s'écroule.

Observons la marche de cette statue; voyons si ce n'est pas le poëte philosophe qui parle ordinairement, au lieu de son personnage.

L'automate entre dans la vie par la sensation de la lumiere; mais puisque la vue est de tous les sens celui qui contribue le plus aux connoissances de l'esprit humain, pourquoi choisir un organe aussi compliqué pour faire l'analyse de l'ame? Dans un tel ouvrage, moins on est simple, & moins on est philosophe.

Les métaphysiciens qui ont fait des statues après Buffon, ne sont point tombés dans le défaut de leur modele; ils l'ont créée aveugle, & ont borné à l'odeur d'une rose toute son existence.

J'oserai même hasarder une conjecture sur le projet hardi d'animer des statues; il me semble que l'homme n'est pas un être assez simple,

L'HOMME SEUL.

pour le ſoumettre au ſcalpel de l'anatomie ; il faudroit peut-être choiſir pour ſon ſujet un animal que la nature eût borné à deux ou trois ſenſations ; une huître automate m'éclaireroit davantage ſur le principe ſenſitif que la Pandore de nos philoſophes.

La ſtatue eſt *pleine de joie*, & elle n'a pas encore joui ; elle eſt *pleine de trouble*, & elle n'a pas encore ſouffert.

Elle ne ſait *qui elle eſt, où elle eſt, & d'où elle vient.* --- Voilà l'épigraphe de l'eſſai ſur l'homme de Pope. Il eſt ſingulier que le poëte & le philoſophe ſe ſoient rencontrés, l'un en partant des connoiſſances les plus vaſtes, l'autre, de la plus profonde ignorance.

La ſtatue ouvre les yeux : auſſi-tôt *la voûte céleſte, la verdure de la terre & le cryſtal des eaux la tiennent occupée.* --- Il s'en faut bien que le célebre aveugle-né de Cheſelden eût les mêmes ſenſations, quand il vit la lumiere pour la premiere fois ; il lui fallut deux mois d'expérience pour diſcerner la ſituation des objets,

leur grandeur & leur figure. Locke avoit ſoupçonné cette ſingularité de la nature; le docteur Barclai avoit eu la gloire de l'annoncer; il ne reſtoit à notre Buffon que celle de la contredire.

L'automate animé *tourne ſes yeux vers l'aſtre de la lumiere.* --- Quoi! il a déjà épuiſé la jouiſſance de la voûte céleſte, de la verdure de la terre & du cryſtal des eaux? Ses yeux ne viennent que de s'ouvrir, & il reſſemble déjà à ces hommes blaſés, qui répetent ſur tous les grands tableaux de la nature, ce mot de l'oracle: *Ma bonne, j'ai tant vu le ſoleil!*

J'écoutai long-tems le chant des oiſeaux & le murmure des airs. -- Eve dit la même choſe dans le *paradis perdu*, lorſqu'elle rend compte à Adam de ſes premieres penſées: mais l'objet de Milton étoit de peindre, & non d'analyſer. Pour notre ſtatue, il n'y a encore ni oiſeau ni athmoſphere; elle eſt ſeule dans la nature.

Je rouvris les yeux. -- Pourquoi reſterent-ils ſi long-tems fermés? Les oiſeaux ont chanté, & la ſtatue n'a pas eu la curioſité de voir ces oiſeaux?

L'air m'apporte des parfums qui me donnent un ſentiment d'amour pour moi même. --- La ſtatue en ouvrant les yeux devoit déjà s'aimer; car elle ſe croyoit *la voûte céleſte*, *la verdure de la terre & le cryſtal des eaux:* elle devoit s'aimer auſſi en entendant le *concert des oiſeaux*, car elle ſe croyoit toute harmonie.

L'HOMME SEUL.

Preſſé par les plaiſirs d'une ſi belle & ſi grande exiſtence, je me leve tout d'un coup. -- Un ſpectacle ou un concert n'obligent point à ſe lever; on peut jouir de tous ces plaiſirs ſans ſe mouvoir; ſi la ſtatue étoit couchée, il ne falloit pas moins qu'un coup de tonnerre pour la faire dreſſer ſur ſes pieds; ſi elle étoit debout, la fatigue devoit la faire tomber plutôt que de la faire marcher.

Je me ſentis transporté par une force inconnue. --- En quel lieu? y a-t-il un lieu pour la ſtatue? Ce n'eſt pas là la marche de l'homme de la nature.

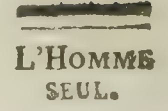
Je portai la main ſur ma tête. --- Sait-elle qu'elle a une main? Diſtingue-t-elle ſa tête

dans *ſa belle & grande exiſtence ?* Pourquoi le premier mouvement de ſa main eſt-il le plus grand qu'elle puiſſe faire ? Cette ſtatue ſe hâte bien d'être ſavante.

Mes idées prenoient de la profondeur & de la réalité. -- Cette métaphore hardie eſt digne d'un grand métaphyſicien, mais l'automate ne doit être ni métaphyſicien, ni ſublime.

La ſtatue touche enſuite ſon corps, rapproche ſa main de ſes yeux, ſe met à marcher, &c. --- Ce ne ſont point les événemens qui lui donnent de l'expérience; mais il ſemble qu'elle faſſe des expériences pour s'inſtruire des événemens.

Je marchai la tête haute & levée vers le ciel. --- Cette aſſurance n'eſt guere dans la nature, quand on vient d'être bleſſé par l'éclat du ſoleil, & qu'on a perdu par cette bleſſure la moitié de ſon exiſtence. Après cette réflexion, que penſer de la ſtatue, lorſque quelques momens après elle veut toucher le ſoleil ? A-t-elle trouvé le ſecret de fixer cet aſtre ? Pandore eſt-



L'HOMME SEUL.

elle une aigle? ou Prométhée eſt-il devenu aveugle?

Laſſé de tant d'incertitude ... mes genoux fléchirent, & je me trouvai dans une ſituation de repos ... alors je ſaiſis un fruit, &c. --- Si le peu de mouvement que la ſtatue a fait n'a pu la fatiguer, elle ne doit pas goûter le repos; ſi le repos lui plaît, elle ne doit pas porter la main à l'arbre fruitier: j'entends toujours parler un homme d'eſprit, mais je ne vois jamais la ſtatue.

Ma bouche s'ouvrit pour exhaler le parfum de ce fruit, elle ſe rouvrit pour en reprendre... enfin je goûtai. --- L'embarras de Prométhée paroît toujours, quand il s'agit de lier enſemble deux ſenſations de différente eſpece; ce n'eſt pas le parfum d'un fruit qui doit engager l'homme de la nature à manger, c'eſt le beſoin. Une tubereuſe flatte bien plus l'odorat qu'une pomme; la ſtatue vivra-t-elle de tubereuſes?

Mes yeux devenus inutiles ſe fermerent ... tout diſparut: la trace de mes penſées fut

interrompue, & je perdis le sentiment de mon existence. --- Je m'attendois ici à une théorie des songes; il étoit en effet fort simple, qu'après tant de surprises, de jouissances & d'extases, les traces du cerveau de la statue ne fussent pas totalement effacées. Cette situation étoit piquante pour le philosophe, parce qu'elle donnoit occasion de distinguer les actes spontanés de l'ame, des mouvemens de la machine. C'est ici que le sculpteur devoit rompre le silence; mais il se tait quand la statue dort, & il ne parle que quand elle veille.

Tout ce que Buffon ajoute sur la naissance d'un sixieme sens est très-vrai, très-bien exprimé & très-philosophique; il se trouvoit alors également porté par son sujet & par son génie. -- Observons qu'il est bien plus aisé de faire aimer Pandore que de la créer.

Il entroit dans mon plan de faire connoître la vérité, mais non de mortifier un écrivain qui fait honneur à son siecle; on peut critiquer Buffon, mais on finit d'ordinaire par l'admirer.

ARTICLE II.

DE L'HOMME-STATUE DE CHARLES BONNET.

L'OUVRAGE où l'on fait parler cette ſtatue eſt un volume *in*-4° (*) hériſſé de théorêmes & de corollaires, dont chaque propoſition tient à une chaîne qui ſe briſe s'il s'en échappe un anneau ; ce livre eſt auſſi difficile à lire que les élémens d'Euclide, ou un traité ſur le calcul differentiel.

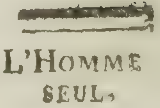
L'HOMME SEUL.

Il n'eſt pas aiſé de ſuivre la marche de cette ſtatue dans les abymes métaphyſiques qu'elle oſe franchir ; cependant comme l'auteur qui l'a animée eſt, après Locke & Condillac, un des hommes qui a réfléchi le plus profondément ſur la nature de l'ame, il eſt néceſſaire de donner une eſquiſſe de ſes idées : abréger ce philoſophe, c'eſt engager à le lire, & non le faire oublier.

(*) Il a pour titre : *Eſſai analytique ſur les facultés de l'ame*. On l'a imprimé pour la premiere fois en 1760, à Coppenhague.

La ſtatue reçoit l'exiſtence par l'organe de l'odorat ; des corpuſcules émanés d'une roſe, forment une athmoſphere odoriférante qui agit ſur ſon nerf olfactif, & cet ébranlement ſe communique à l'ame : cette ſenſation ſuffit pour vivifier notre machine. Combien y a-t-il d'animaux que la nature a bornés à un ſeul ſens, & qu'on peut regarder par-là comme placés au dernier degré de l'échelle de l'animalité ?

Cet ébranlement des fibres de l'odorat ne peut ceſſer que par degrés, comme le ſon que rendroit un timbre d'argent ſous le marteau; ainſi la ſenſation ſubſiſte encore quand l'odeur n'eſt plus ; l'ame peut donc comparer le premier inſtant de ſa volupté avec le dernier moment de ſa dégradation : cette comparaiſon ſuppoſe le deſir de la jouiſſance, & l'effet de ce deſir eſt l'attention. --- Tout cela eſt finement gradué ; ce n'eſt point ici le lieu de laiſſer aux lecteurs intelligens des idées intermédiaires à ſuppléer ; le ſublime, pour le philoſophe qui crée, conſiſte à franchir de grands intervalles;



L'HOMME SEUL.

mais pour le philoſophe qui analyſe, il conſiſte à ſe traîner lentement de vérités en vérités.

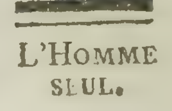
Charles Bonnet rappelle ſa ſtatue à l'exiſtence, en lui préſentant une tige d'œillet; ce parfum, différent de celui de la roſe, ébranle dans l'odorat de nouvelles fibres, deſtinées à faire naître de nouvelles ſenſations; car il en eſt du genre nerveux comme d'un inſtrument de muſique, on peut ſe repréſenter chacune des cordes comme un de nos ſens; la corde de la vue ne frémit pas comme celle du tact, ni celle du tact comme celle de l'odorat; de plus, dans la même corde ſenſitive le ſentiment ſe modifie, comme les tons varient ſuivant les proportions de la corde inſtrumentale: cette comparaiſon eſt plus lumineuſe que vingt ſyllogiſmes.

Si chaque eſpece de ſenſation a ſes fibres particulieres, il ſemble d'abord que l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeller à la ſtatue celle de la roſe; le contraire arrive cependant, & ce phénomene s'explique par une autre com-

paraiſon. L'enſemble des fibres eſt une eſpece d'horloge qui joue à la premiere impulſion; des corps de nature oppoſée peuvent la mettre en jeu, & l'indication de l'heure eſt la ſenſation qui réſulte de ces divers mouvemens. --- La comparaiſon de l'horloge eſt familiere aux grands métaphyſiciens: Leibnitz, avant Charles Bonnet, faiſoit de l'ame une horloge; & Zénon, avant Leibnitz, ſe repréſentoit auſſi le monde ſous la forme d'une horloge. --- Toutes ces horloges n'ont pas encore indiqué la vérité.

Si la ſtatue n'avoit qu'une ſenſation & qu'elle fût toujours au même degré, elle n'auroit point de réminiſcence; pour qu'elle acquiere cette faculté, il faut que les objets ébranlent pluſieurs fibres ſenſitives ou une ſeule en divers points. Cette liaiſon de pluſieurs ſenſations conſtitue une eſpece de perſonnalité.

Notre machine organiſée n'a beſoin que de deux ſenſations pour connoître le plaiſir & la douleur; car ces modifications de l'ame ne viennent que de la diverſité du mouvement des


L'HOMME SEUL.

fibres ; si les vibrations sont foibles, elles indiquent la naissance du plaisir ; si elles sont rapides, elles annoncent sa vivacité ; portez l'ébranlement à son dernier période, vous produirez la douleur ; & cette douleur sera à son comble, si la violence de l'agitation cause dans les molécules des fibres une solution de continuité. (*)

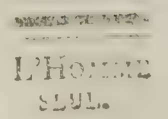
La statue qui jouit du parfum de l'œillet doit naturellement le préférer à celui de la rose ; car la premiere odeur agit sur elle, & la réaction de son ame augmente la vivacité de sa sensation, tandis que le sentiment de l'autre fleur va toujours en s'affoiblissant. De cette idée qu'elle préfere, il s'ensuit qu'elle agit, qu'elle veut, &

(*) Notre philosophe, qui aime beaucoup les digressions, propose sur ce sujet un problême singulier ; il s'agit de savoir si Dieu ne pouvoit pas attacher à cette solution de continuité le plus grand degré de plaisir, comme il y a attaché la plus grande intensité de douleur. --- J'aimerois sans doute à mourir dans le sein du plaisir ; mais si telle étoit la loi de la nature, quel moyen me resteroit-il pour me conserver ? La douleur est un Argus qui veille sans cesse aux portes de mon ame pour assurer mon existence.

qu'elle eſt libre. --- On ne ſauroit être plus ſimple & plus fécond ; voilà la marche de la nature.

L'œillet & la roſe ont diſparu, & la ſtatue ſent encore, car elle deſire les plaiſirs qu'elle a perdus, & par-là elle excite en ſoi des mouvemens analogues à ceux qu'y faiſoient naître les deux fleurs ; elle ſe procure alors une jouiſſance imaginaire, qu'elle voudroit élever au degré de vivacité de la jouiſſance réelle ; ſes efforts ſont ſans ſuccès ; épuiſée par cet état de tenſion, le mouvement ceſſe dans les fibres, & l'ame tombe enfin en léthargie.

Si l'on répete pluſieurs fois la ſenſation des deux fleurs, la ſtatue acquiert des idées de ſucceſſion ; car le même plaiſir prolongé lui devient deſagréable ; ſon organe s'uſe pour ce ſentiment, & elle ſent naître l'ennui. Dans cet inſtant, où ſon ame eſt excédée du parfum de la roſe, on ne peut lui préſenter l'œillet ſans doubler le plaiſir qui réſulte de cette ſeconde ſenſation ; elle compare l'odeur paſſée à l'odeur



présente, & cette comparaison multiplie les charmes de la nouvelle jouissance.

Elle a aussi des idées de durée : car si le plaisir est gradué, il lui est aisé de saisir deux instans dans la sensation, & de les calculer à sa maniere.

Elle acquiert encore des idées de nombre, puisqu'elle a la conscience des deux modifications qu'elle a éprouvées : il est vrai que, n'ayant pas l'usage des signes, elle ne peut dire *un* & *deux* ; mais si cette idée ne donne pas la notion du nombre, elle en est du moins le fondement.

Enfin, elle se fait une idée de l'existence, puisqu'elle a des sensations de différente nature & à différens degrés ; la rose n'est pas un être pour elle ; elle est encore plus éloignée de pouvoir s'élever à la notion métaphysique de l'être en général ; mais les corpuscules odoriférans qui s'exhalent des fleurs lui donnent une idée de sa propre existence : cette idée n'est pas réfléchie comme la nôtre, elle n'est qu'un simple sentiment.

Toutes ces idées, ces perceptions & ces sentimens sont appuyés sur l'amour-propre, qui sert de mobile aux statues philosophiques, ainsi qu'aux philosophes qui les font mouvoir.

Notre statue est déjà prodigieusement avancée dans la carriere de l'intelligence; cependant elle n'a encore qu'un organe & deux sensations (*). --- Cette théorie conduit le lecteur qui pense à une idée lumineuse. Le polype paroît n'avoir qu'un sens; l'animalité des fossiles se réduit peut-être à la faculté de se reproduire; les sensations de l'huître semblent se borner à ouvrir & à fermer sa coquille; mais cette simplicité dans les êtres n'est pas une preuve de stupidité : un sens peut suppléer à d'autres; une coquille ouverte & fermée, peut renfermer mille combinaisons que soupçonne aisément un philosophe qui n'est pas une huître.

(*) L'analyse de ces deux seules sensations remplit 354 pages dans le volume *in*-4°. de Charles Bonnet. --- Il est si aisé à la nature de produire, & si difficile aux philosophes de rendre compte de ses productions !

L'HOMME SEUL.

La ſtatue n'exiſte toujours que par l'organe de l'odorat. Le ſculpteur lui préſente ſucceſſivement une giroflée, un jaſmin, un lys & une tubéreuſe; ces diverſes ſenſations mettent en jeu toutes les fibres olfactives, fortifient la mémoire, & font naître l'habitude (*); ſi elles ſe ſuccedent agréablement, l'ame doit goûter les plaiſirs de l'harmonie, & l'odorat perfectionné uſurpe alors les plaiſirs de l'oreille.

Le métaphyſicien qui a animé cette ſtatue obſerve ſes mouvemens lorſqu'elle dort comme quand elle veille. Si quelque impreſſion intérieure ébranle les fibres de la roſe, cette ſenſation eſt reproduite, & l'ame jouit; ſi l'é-

(*) Ainſi l'ame dorénavant aura preſque toujours quelque ſenſation préſente; car l'impulſion réciproque des faiſceaux les uns ſur les autres, l'action de l'ame, l'impulſion des mouvemens intérieurs donneront fréquemment lieu au rappel de différentes ſenſations qui en réveilleront d'autres; celles-ci d'autres à leur tour; & comme la chaîne eſt déjà fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui ſoit ébranlé. --- *Eſſai analyt. ch. XXIII.* Toute cette théorie ſuppoſe dans le métaphyſicien une étude profonde de l'eſprit humain.

branlement eſt fort, toutes les ſenſations concomitantes renaiſſent, & l'ame varie ſes plaiſirs; ſi les faiſceaux nerveux ſont ébranlés ſans ordre, la ſtatue n'a que des ſonges bizarres : mais quelle que ſoit la nature de ſes idées, elle ne peut encore diſtinguer le ſommeil de la veille. Elle eſt plus occupée à ſentir qu'à réfléchir; & voilà ſur-tout en quoi elle differe de la ſtatue de Buffon, qui paroît bien plus philoſophe que ſenſible.

L'ame de la ſtatue ſe borne, pendant qu'elle dort, à ſuivre l'enchaînement des idées qui ſe préſentent ; c'eſt un tableau mouvant qu'elle contemple ſans fatigue, & dont les teintes douces ſont preſque toutes à l'uniſſon ; elle eſt ſimple ſpectatrice pendant le ſonge, & elle ne devient libre qu'à ſon réveil.

La ſtatue, réduite au ſens de l'odorat, paſſe ſa vie à ſentir des parfums ; elle habite un monde idéal où elle eſt heureuſe ou malheureuſe à ſa maniere ; l'exiſtence eſt un bien pour elle quand elle le compare au néant, c'eſt-à-

L'HOMME SEUL.

dire, à la privation du ſentiment. Si elle a éprouvé long-tems des odeurs déſagréables, l'approche d'une fleur lui fait goûter avec plus de vivacité toutes les douces palpitations du plaiſir ; ſi toutes ſes ſenſations ſont douloureuſes, elle préfere ençore le paſſage d'une douleur à une autre, à la permanence du même tourment ; car cette variété ſoulage les fibres ; elle rend le bien plus vif & le mal moins ſenſible.

On ne doit point s'étonner que la ſtatue qui n'exiſte que par le ſentiment des odeurs, acquiere par degrés tant de connoiſſances ; moins on a de ſens, plus la nature les perfectionne ; l'odorat, ſéparé de la vue, du goût, de l'ouïe & du tact, contracte la plus grande fineſſe ; il ſépare la douceur de divers parfums, que nous nous accoutumons à confondre ; il rend ſaillantes les plus petites impreſſions des corpuſcules odoriférans ; il fait trouver les plaiſirs de la variété, où l'homme perfectionné ne trouveroit que l'ennui de l'uniformité.

PARTIE II.

L'expérience confirme tous les jours cette remarque de notre philoſophe ; nous avons des quinze-vingts qui jouent aux cartes, & le célebre aveugle Saunderſon devint éperduement amoureux d'une femme, dont il ne connoiſſoit la beauté que pour avoir paſſé la main ſur ſon viſage.

Qu'arriveroit-il à une ame humaine qui tranſmigreroit dans le cerveau de notre ſtatue? Elle y éprouveroit exactement les mêmes ſenſations que l'automate, & n'en éprouveroit pas d'autres; il n'y auroit alors aucune différence ſenſible entre l'intelligence d'un Kalmouque & celle de Platon. (*)

Il paroiſſoit difficile que la ſtatue, bornée à l'organe de l'odorat, parût un être penſant.

(*) Charles Bonnet tire de ce principe un ſingulier corollaire : c'eſt que quand toutes les ames ſeroient exactement identiques, il ſuffiroit que Dieu eût varié les cerveaux pour varier toutes les ames. --- Ainſi, ſi l'ame d'un Huron eût pu hériter du cerveau de Monteſquieu, Monteſquieu créeroit encore. Voilà un nouvel argument en faveur du grand ſyſtême de l'ame univerſelle.

L'HOMME SEUL.

Le philoſophe, pour prévenir l'objection, s'aviſe, ſur la fin de ſon ouvrage, de joindre en elle l'uſage de l'ouïe à celui de l'odorat; il prononce devant elle le nom de roſe en lui préſentant cette fleur; alors les fibres auditives ſont ébranlées en même tems que les fibres olfactives; l'odeur de la roſe réveille dans la ſuite l'idée du mot, & le ſon du mot réveille l'idée de la roſe.

La ſtatue, à force d'entendre répéter les mêmes mots, & d'y attacher des idées, parvient à exprimer par des ſons articulés tout ce qu'elle connoît par le moyen de l'organe de l'odorat; elle parle, & voilà un être penſant: ſon dictionnaire ſans doute eſt fort ſtérile; mais s'il étoit plus étendu, elle-même ne l'entendroit pas.

Charles Bonnet ſe tait dès que la ſtatue parle: ainſi il termine ſon ouvrage où la plupart des métaphyſiciens commencent leur pſychologie.

Je ne veux point renverſer cette ſtatue:

mais j'oserai dire avec toute la vénération que je dois avoir pour le philosophe qui l'a animée, qu'elle ne marche pas assez. Ne pouvoit-on pas, en la rendant plus naïve que celle de Buffon, la rendre aussi intéressante?

J'aurois desiré que tous les sens de cette statue se fussent tour-à-tour développés; si, à la fin de sa carriere, elle ne parloit pas, j'aurois autant de raisons pour en faire une huître qu'un homme.

Il y a dans cet ouvrage trop de digressions sur la théorie des idées, sur l'ame des bêtes, sur la question obscure de la liberté, sur l'Esprit des loix, &c. Charles Bonnet ne se proposoit d'abord que d'analyser sa statue; & dans son livre, on voit deux traités complets, dont le moins étendu est cette analyse.

Au travers des idées philosophiques qui font le mérite de cet ouvrage, on en découvre quelques-unes qui ne sont que singulieres: telle est son explication physique des visions des prophetes. (*)

(*) L'on conçoit aisément, dit notre auteur, que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des pro-

L'HOMME SEUL.

Ce qui fait le plus de tort à l'essai analytique, est l'ordre trop géométrique dans lequel il est écrit : c'est le défaut le plus sensible de ce livre, & celui dans lequel il étoit le plus difficile de tomber; peu de personnes peuvent le lire, comme il n'y a que peu de philosophes qui pussent le composer.

Ne nous pressons point de critiquer ce beau livre de métaphysique; si l'on craint de s'arrêter sur ses idées profondes, comme de fixer un abyme, il faut s'en prendre souvent à la foiblesse de sa vue, & non à la hardiesse du philosophe.

La statue que Charles Bonnet a vivifiée, n'est point une statue humaine; mais il seroit bien hardi d'en compléter l'analyse. Si un artiste trouve un buste de Phidias, tentera-t-il de rétablir le héros qu'il représente dans sa grandeur naturelle?

---

phetes, des causes physiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres sensibles, suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur esprit. *Essai analyt. ch.* 23, à la fin du *parag.* 676. Voilà donc des prophetes sans miracle.

ARTICLE III.

De l'Homme-statue de l'abbé de Condillac.

PARTIE II.

L'ABBÉ de Condillac s'eſt propoſé de développer la génération de nos idées, & de prouver que toutes nos connoiſſances & nos facultés viennent des ſens (*); ſi tous les pas de ſa ſtatue ſont dirigés par le génie, il a eu la gloire de renouveller tout l'entendement humain.

Ce philoſophe borne à quatre grandes ſcenes le drame hardi dont il a conçu l'idée : dans la premiere ſe développent, par une gradation heureuſement ménagée, les ſens qui, d'eux-mêmes, ne peuvent juger des objets extérieurs; on voit dans la ſeconde l'ame communiquer, par l'organe du tact, avec les objets qui l'en-

(*) C'eſt ſon *Traité des ſenſations*, en deux volumes *in-12*, qu'on ſe propoſe ici d'analyſer. Suivant ſon auteur, c'eſt mademoiſelle Ferrand qui donna le plan de cet ouvrage ; ce qui n'eſt pas moins étonnant que l'entrepriſe de madame du Châtelet de commenter Newton.

vironnent,

vironnent; la troisieme renferme les leçons que le tact donne aux autres sens, pour leur faire part de ses connoissances; enfin dans la derniere, paroît un homme isolé qui jouit de tous ses sens, acquiert des idées, des besoins & de l'industrie, & d'un animal qui sent, devient un être qui réfléchit.

L'HOMME SEUL.

Il est tems d'observer la marche de cette statue. Je vois Pandore dans l'attelier de Prométhée. L'artiste a placé auprès d'elle une branche de jasmin, & le parfum qu'elle exhale a suffi pour lui donner l'existence; son ame, qui est toute neuve, doit se livrer avec force à l'impression qui se fait sur son organe: elle doit savourer avec transport les premieres minutes de la vie, & voilà la naissance de l'attention.

Dès ce premier instant elle jouit; & si on substituoit au jasmin une odeur désagréable, elle souffriroit; car tout être sensible ne respire que pour le plaisir ou pour la douleur; il n'y a que la matiere brute sur qui ces deux grands mobiles de la vie n'aient aucun pouvoir; & qui

PARTIE II. me prouvera que la matiere brute ait jamais existé ?

Pandore ne desire encore rien ; elle est bien, sans souhaiter d'être mieux ; ou mal, sans souhaiter d'être bien ; ses desirs naîtront avec ses connoissances, & deviendront brûlans avec l'amour.

Le jasmin s'en va ; mais l'impression reste, & voilà la mémoire. (*)

On présente à Pandore une rose : alors une nouvelle faculté de son ame se développe ; elle compare cette sensation nouvelle avec celle qui l'a précédée, & elle juge de leurs rapports ; ses desirs naissent avec ses besoins ; son imagination s'agrandit & augmente sa sphere d'activité ; & si son ame quelquefois devient passive, c'est lorsqu'une sensation est assez vive pour absorber entiérement toute sa sensibilité : le

(*) Puisque le souvenir d'une sensation n'est distingué d'une sensation actuelle, que parce que dans le premier cas on sent foiblement ce qu'on a été, & dans le second on sent vivement ce qu'on est, s'ensuivroit-il que la mémoire n'est qu'une sensation déguisée ?

plaiſir eſt alors une eſpece d'ivreſſe, où elle jouit à peine, & la douleur un accablement, où elle ne ſouffre preſque pas.

Pandore, ennuyée de ſa roſe, deſire le jaſmin qu'elle n'a pas; plus elle deſire, plus elle s'accoutume à deſirer; enfin ce ſentiment s'éleve au degré de la paſſion, & ſon ame ignorante brûle . . . pour une fleur.

Aimer le jaſmin, c'eſt haïr la roſe: je me trompe; elle ne ſe paſſionne pour des parfums, ou contr'eux, que parce qu'elle n'aime qu'elle-même.

Il y a long-tems que Pandore eſpere le retour de ſa premiere odeur, & qu'elle craint la durée de celle dont elle jouit; ſi alors Prométhée ſe rend à ſes vœux, elle ſe ſouviendra dans la ſuite que ſon deſir a été ſatisfait; elle exigera de nouvelles jouiſſances, & ainſi elle aura une volonté.

L'artiſte, après avoir obſervé les ſenſations de ſa ſtatue, s'applique à étudier la génération de ſes idées. Pandore, qui a vu que la roſe lui

a plu & déplu tour-à-tour, s'exerce à séparer de la même sensation l'idée de plaisir & l'idée de douleur, & la voilà dans la région des abstractions; dans la suite elle apperçoit que ces notions sont communes à plusieurs de ses manieres d'être, & elle apprend à généraliser ses idées.

La marche de Pandore est hardie, mais elle est sûre, parce que la philosophie la dirige; dès qu'elle peut distinguer les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre. Au reste, il n'y a rien de plus borné que son arithmétique; sa mémoire ne sauroit saisir distinctement quatre unités, & au-delà de trois elle voit l'infini.

L'habitude où elle est de voir les fleurs se succéder sur son sein, lui rendra cette variété vraisemblable, & lui donnera l'idée du possible; peut-être même que la certitude où elle est que les parfums divers qu'elles exhalent ne peuvent se confondre, lui donnera quelque notion de l'impossible; elle se souvient, elle jouit, elle espere, elle a donc une connoissance limitée

du paſſé, du préſent & de l'avenir; (*) ſes ſonges lui retracent ſes plaiſirs ou ſes peines,

L'HOMME SEUL.

(*) L'abbé de Condillac fait ſur ce ſujet une digreſſion infiniment curieuſe. Il s'agit de prouver que l'idée de durée n'eſt pas abſolue, & que lorſque nous diſons: le tems coule rapidement ou avec lenteur, ces mots ne ſignifient autre choſe, ſinon que les révolutions qui ſervent à meſurer le tems ne ſuivent pas la même ſucceſſion que nos idées.

Imaginons, ſuivant ce philoſophe, un monde auſſi compliqué que le nôtre, mais qui ne ſoit pas plus gros qu'une noiſette; il eſt hors de doute que les aſtres s'y leveront & s'y coucheront plus de mille fois dans une de nos heures; ainſi pendant que la terre de ce petit monde tournera autour de ſon ſoleil, ſes habitans recevront autant d'idées que nous en avons pendant que notre terre fait de ſemblables révolutions; dès-lors leurs années leur paroîtront auſſi longues que les nôtres.

Suppoſons enſuite un autre monde, auquel le nôtre ſeroit auſſi inférieur qu'il eſt ſupérieur à celui qu'on vient d'imaginer: ſes habitans ſeroient, par rapport à nous, comme nous par rapport aux habitans du monde noiſette; & ſi nous interrogeons ſur la durée les animalcules & les géants, les premiers compteront des millions de ſiecles, lorſque les ſeconds, ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne ſont que de naître.

Cette hypotheſe fait connoître que la notion de la durée eſt relative, puiſqu'elle dépend de la ſucceſſion de nos idées.

Elle prouve auſſi qu'un inſtant de la durée d'un être peut coexiſter à pluſieurs inſtans de la durée d'un autre;

& elle n'apperçoit aucune différence entre dormir & veiller; elle a la conſcience de ce qu'elle eſt, auſſi bien que le ſouvenir de ce qu'elle a été: ces deux ſentimens conſtituent la perſonnalité.

Il ſuit de cette analyſe que la ſtatue avec un ſeul ſens a le germe de toutes nos facultés; ſon entendement fait avec un ſeul organe ce qu'il pouvoit faire avec les cinq réunis: la vue, le goût, l'ouïe, & ſur-tout le tact développeront l'intelligence de Pandore; mais l'odorat a déjà tout créé.

---

car nous pouvons imaginer des intelligences qui apperçoivent tout-à-la-fois des idées que nous n'avons que ſucceſſivement, & ce principe nous conduit juſqu'à la notion d'un eſprit qui embraſſeroit dans un inſtant toutes les connoiſſances que les créatures n'ont que dans une ſuite de ſiecles; cet être ſupérieur ſera comme au centre de ces mondes où l'on juge ſi diverſement de la durée; & ſaiſiſſant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il verra le paſſé, le préſent & l'avenir dans le même tableau. --- Le fond de ce ſyſtême eſt dans le premier tome du *Traité des ſenſations*, *depuis la page* 110 *juſqu'à la page* 119

Il y a beaucoup d'imagination dans cette idée; mais cette imagination s'accorde avec le ſang-froid de la philoſophie.

L'HOMME SEUL.

Si Prométhée avoit choisi d'autres sens pour donner à sa statue le premier sentiment de l'existence, la marche de Pandore eût été la même, & on auroit observé la même gradation de phénomenes dans le développement de sa sensibilité comme dans celui de son intelligence.

Cependant le philosophe decouvre, dans ces nouvelles modifications de l'ame, des nuances différentes sur lesquelles il est utile de s'arrêter. Si Pandore est appellée à la vie par la résonnance d'un corps sonore, elle a une existence plus complette que par l'organe de l'odorat; car, en lui supposant une oreille très-fine, elle distinguera avec le son principal l'octave de la quinte & la double octave de la tierce; & le plaisir qui résulte de l'harmonie de plusieurs sons est plus grand, que celui que fait naître le sentiment d'un seul parfum.

L'oreille heureusement organisée de Pandore distinguera aisément le bruit du son, parce que la premiere résonnance n'a jamais d'harmoniques, & bientôt elle saura préférer le concert

de quelques oiſeaux au fracas inappréciable d'un rocher qui s'écroule.

Si elle réunit l'organe de l'ouïe à celui de l'odorat, elle s'accoutumera par degrés à diſtinguer deux ordres de ſenſations, & ſon ame croira avoir acquis une double exiſtence.

Le goût contribueroit plus que l'ouïe ou l'odorat au bonheur de Pandore & à ſon malheur; car la faim eſt un beſoin, & la néceſſité de la ſatisfaire rend plus piquante la ſaveur d'un fruit, que l'odorat d'une julienne ou le concert de quelques roſſignols.

Si la ſtatue peut également ſentir, entendre & manger, le goût peut nuire aux deux autres ſens; l'exiſtence de Pandore affamée ſera toute entiere dans ſon palais, & elle ſera inſenſible aux parfums & à l'harmonie.

Faiſons rentrer la ſtatue dans le néant, & que le marbre ne s'anime que pour ouvrir ſes yeux à la lumiere; Pandore alors verra des couleurs, mais elle ne diſtinguera pas un globe d'un cube; elle n'embraſſera même que confu-

ſément le tableau lumineux que lui préſente la nature ; comme en entrant pour la premiere fois dans un édifice gothique, la multiplicité des ornemens nous empêche de juger de l'architecture.

L'œil de Pandore s'accoutume enſuite à fixer la couleur la plus éclatante ; ſi le faiſceau des ſept couleurs primitives vient ſe décompoſer devant elle par le moyen du priſme de Newton, elle doit s'arrêter d'abord ſur le rouge ; ſon œil fatigué cherche bientôt à ſe repoſer ſur une couleur moins vive, & elle rencontre l'orangé : il parcourt enſuite dans le même ordre le jaune, le verd, le bleu, le pourpre & le violet, juſqu'à ce qu'il ne trouve plus que le noir, & alors il eſt probable qu'il ſe fermera à la lumiere.

La ſtatue dans la ſuite apprend à fixer pluſieurs couleurs à-la-fois ; alors elle doit ſe regarder comme une eſpece de ſurface colorée, & elle aura une idée de l'étendue, mais très-imparfaite ; car la figure, le lieu & le mouve-

ment n'exiſtent point à ſes yeux; tout cela dépend pour elle d'une nouvelle création.

Prométhée étend l'exiſtence de Pandore en joignant en elle l'organe de la vue à ceux de l'ouïe, du goût & de l'odorat; alors la chaîne de ſes idées s'agrandit, les objets de ſes jouiſſances ſe multiplient; mais ſon ame, circonſcrite dans un cercle étroit, ne peut encore vaincre toute ſon ignorance; elle voit, ſent, goûte & entend, ſans ſoupçonner qu'elle a des yeux, un nez, une bouche & des oreilles. Si, tandis qu'elle goûte un fruit plein de ſaveur, on lui fait entendre un concert, on brûle de l'encens à ſes côtés, & on préſente à ſes regards le ſpectacle magique du claveſſin oculaire, elle ſe regardera comme une ſaveur qui devient ſucceſſivement ſonore, odoriférante & colorée; tous ſes jugemens ſur les objets extérieurs doivent être faux, parce qu'elle penſe qu'elle exiſte ſeule dans le vaſte déſert de la nature.

Il eſt tems que Prométhée développe le ſens du tact dans ce marbre inanimé qui doit un jour

brûler pour lui ; il eſt tems que cet organe naiſſe dans ce nouvel être pour l'inſtruire, ſur les plus grandes jouiſſances ; l'artiſte, qui veut jouir de tout le ſpectacle de ſa création, borne d'abord ſa maîtreſſe au dernier degré de ſentiment ; Pandore, privée des autres ſens, n'exiſte que par la conſcience qu'elle a de l'action de ſes membres, & ſur-tout des mouvemens de ſa reſpiration : voilà ſon ſentiment fondamental, & elle doit la vie à ce jeu de la machine.

L'Homme seul.

Si elle naiſſoit dans un élément toujours uniforme, elle reſteroit plongée dans la plus profonde ignorance ; mais la fraîcheur du matin ſuccede à la douce température de la nuit, & les feux du midi au frais de l'aurore : alors elle diſtingue ces diverſes ſenſations. Si, pendant que ſa tête eſt expoſée aux rayons du ſoleil, ſes pieds ſont arroſés par l'eau d'une fontaine, elle ſe reconnoît à-la-fois deux manieres différentes d'exiſter, & elle acquiert une idée confuſe de l'étendue.

Quel nouveau ſpectacle ſe préſente ? La vive

impreſſion du plaiſir vient de ſe communiquer au corps de Pandore, ſes muſcles ſe contractent, & ſon bras s'agite; cette beauté naiſſante cede au mouvement machinal; elle promene ſa main ſur elle-même & ſent de la réſiſtance; elle juge alors qu'elle a un corps, elle peut dire MOI.

Elle touche enſuite un corps étranger; mais il ne rend pas ſentiment pour ſentiment; ſi la main dit MOI, elle ne reçoit pas la même réponſe; cela ſuffit pour lui faire diſtinguer les objets extérieurs, de ſa propre exiſtence; dès-lors elle ne ſe croit plus toute la nature.

Tant que Pandore a été bornée au ſentiment fondamental, ſon exiſtence lui a paru concentrée en un ſeul point; mais depuis qu'elle connoît l'uſage de ſes membres, en variant ſes mouvemens, elle cherche à varier ſes plaiſirs: elle aime à manier le marbre à cauſe du poli de ſa ſurface; un fruit la charme, parce qu'elle peut le contenir tout entier dans ſa main; un arbre lui plaît auſſi, à cauſe de l'étonnement où la jette l'étendue de ſa circonférence; quand

tant de mouvemens auront excédé ses forces, ses plaisirs tumultueux s'évanouiront, & le repos deviendra la plus vive de ses jouissances.

Pandore connoît déjà l'étendue, la durée & l'espace; elle peut aimer d'autre objet qu'elle-même, & elle est susceptible de curiosité : ce dernier sentiment va l'exposer aux atteintes de la douleur : elle marche, rencontre un palmier, chancelle & tombe avec bruit; cette chûte, en lui inspirant la crainte, fait naître en elle la premiere idée d'industrie; elle ne marchera plus qu'avec défiance; si elle rencontre un bâton, elle s'en servira pour guider ses pas. --- La douleur n'a été qu'utile à Pandore; elle a doublé son intelligence.

Le tact est le plus éclairé des sens; Pandore, avec son secours, devient à chaque instant plus étonnant; elle ne confond plus un cube avec un globe, & la direction d'un arc avec celle d'un jonc; ses idées de figure & d'étendue se perfectionnent, & elle touche aux élémens de l'art d'Archimede.

Puiſqu'elle a cinq doigts, elle pourra les compter ; ainſi la voilà dans la région abſtraite des nombres : cependant les idées d'être, de ſubſtance, de nature, &c. n'exiſtent pas encore pour elle ; ces fantômes ne ſont palpables qu'au tact des philoſophes.

Ses idées d'eſpace & de durée s'étendent ; ſon imagination lui fait decouvrir une carriere ſans bornes qu'elle n'a pu parcourir, & des inſtans, ſoit dans le paſſé, ſoit dans l'avenir, qu'elle ne peut atteindre : alors elle ſe perd dans un horizon immenſe, & ſa penſee paroît embraſſer toute l'éternité.

Pandore a des idées ſans doute fort étendues ; cependant elle ne ſpécule pas : ſi elle devenoit métaphyſicienne, avec tous ſes préjugés elle pourroit tomber dans le ſyſtême des idées innées ; mais ce n'eſt pas la peine, ſuivant l'abbé de Condillac, d'en faire un philoſophe, pour lui apprendre à raiſonner ſi mal.

Pandore a acquis par l'organe du tact aſſez de connoiſſances : il eſt tems que le plus éclairé

des ſens ſerve anx autres d'inſtituteur. Prométhée conduit ſa ſenſible maîtreſſe dans un parterre; elle détache une tige d'œillet, la porte machinalement auprès de ſon viſage, & découvre en elle l'organe de l'odorat : c'eſt alors que le nez, inſtruit par la main, range en pluſieurs claſſes les corps odoriférans, diſtingue pluſieurs parfums dans un bouquet, & acquiert une fineſſe de diſcernement, à laquelle l'homme même, jouiſſant de tous ſes ſens, ne ſauroit atteindre.

L'HOMME SEUL.

Les bienfaits de Prométhée ſe multiplient; pendant que le chef-d'œuvre de la nature s'occupe à ſentir le parfum de la roſe qu'elle tient collée ſur ſon ſein, elle entend le concert mélodieux des oiſeaux, l'onde bruyante ſort d'une caſcade, & le tonnerre qui s'échappe d'un nuage livide, annonce par ſes éclats qu'il va anéantir la nature.

Pandore, toute entiere à cette nouvelle ſenſation, laiſſe ſon tact & ſon odorat ſans exercice; bientôt elle ſe raſſure & recommence à s'oc-

cuper des objets palpables & odoriférans ; elle approche de ſon oreille un corps ſonore, & découvre en elle un nouvel organe; elle voudroit auſſi toucher les oiſeaux qu'elle a entendus, la caſcade & les éclats du tonnerre; & cette erreur ſi naturelle lui apprend à juger des diſtances.

Au milieu de ces divers mouvemens qui l'agitent, un voile tombe de ſes yeux, ſes paupieres ſe diviſent, elle voit la nature, &, ce qui doit la toucher davantage, l'amant qui l'a créée.

Pandore s'éclaire ſur la diſtance des corps, ſur leur ſituation, leur figure, leur grandeur & leur mouvement, parce que les yeux en elle ſont guidés par le tact, & le tact par les yeux.

Lorſqu'elle commença à jouir de la lumiere, elle ignoroit que le ſoleil en fût le principe; elle en fut inſtruite par la nuit qui vint l'envelopper de ſes voiles, avec tous les objets qui l'environnoient; les révolutions de l'aſtre du jour lui apprirent auſſi à meſurer ſur ſon cours la durée du tems, & dès ce moment elle put calculer les biens & les maux de ſon exiſtence.

Le

Le tact dans Pandore a ſervi à perfectionner ſa vue, ſon ouïe & ſon odorat; cet organe eſt moins néceſſaire au développement de ſon goût: comme la nature a conſacré le palais à la conſervation des animaux, ce ſens paroît le ſeul qui n'ait pas beſoin d'apprentiſſage.

L'HOMME SEUL.

Au reſte, le tact, malgré les ſervices qu'il rend à l'entendement, ne doit pas toujours être ſon oracle; il introduit également l'erreur & la vérité dans les avenues de l'ame: par exemple, il dit que les couleurs ſont dans les corps brillans, les ſons dans les corps ſonores & les parfums dans les fleurs; il porte à juger du tems par les révolutions d'une planete, & non par la ſucceſſion des idées; il apprend au peuple à tout matérialiſer, & aux philoſophes à être peuple.

Ne nous écartons pas de l'attelier de Prométhée. Enfin, Pandore jouit de tous ſes ſens, & le grand acte de la création eſt achevé: examinons ſous ce nouveau point de vue ſes beſoins, ſes idées & ſon induſtrie; elle eſt faite pour plaire, rendons-la digne d'aimer.

Pandore, en ſatisfaiſant à un beſoin, ne devine pas qu'il doive renaître; elle ne lit point dans l'avenir; elle n'a pas plus de prévoyance que le Caraïbe qui vend ſon lit le matin, ne ſe doutant pas que le ſoir il doit ſe coucher.

L'expérience l'inſtruit peu à peu; elle réfléchit ſur le paſſé, elle étend ſa prévoyance au lendemain, & l'ordre de ſes études ſe trouve déterminé par ſes beſoins.

Elle abuſe de ſes ſens, la douleur l'en punit, & elle apprend l'art difficile de jouir.

Sa ſécurité eſt d'abord ſinguliere; elle ne craint point les tigres qui ſe déchirent entr'eux; l'univers eſt un théatre où elle ne joue que le rôle de ſpectatrice, ſans prévoir qu'elle en doive jamais enſanglanter la ſcene.

L'aſpect d'un animal terrible, la vue du carnage dont il eſt l'inſtrument, le ſpectacle de ſes propres bleſſures, obligent bientôt Pandore à chercher des armes pour ſe défendre contre les êtres deſtructeurs, & avec ſon induſtrie, elle lutte avec ſuccès contre la force.

Cependant les frimats viennent attriſter la

L'HOMME SEUL.

nature; l'air qu'elle respire la blesse de toutes parts; l'aiguillon de la faim la pénetre avec plus de vivacité; alors son humanité naturelle l'abandonne, elle égorge les animaux qu'elle peut saisir, se couvre de leurs fourrures, & se nourrit de leur substance.

L'ame de Pandore s'ouvre aussi à plusieurs préjugés; elle se forme un systême particulier sur la bonté & la beauté des êtres; tout ce qui plaît à son goût & à son odorat, lui paroît bon, & tout ce qui plaît aux autres sens, lui paroît beau.

Persuadée que les êtres qui l'environnent ont un dessein réfléchi, quand ils la blessent ou qu'ils lui procurent des jouissances, elle devient superstitieuse, & déifie la moitié de l'univers.

Elle juge aussi de la nature des choses suivant ses préventions: mais pourquoi lui imputer cette erreur, puisqu'elle la partage avec les philosophes?

Pandore, avec ses charmes & son amour-propre, ses préjugés & ses lumieres, devien-

droit l'idole de la moitié de la terre, ſi elle ſavoit aimer; mais on n'apperçoit dans cette beauté ingénue aucune étincelle de la plus brûlante des paſſions, & l'ouvrage de Prométhée reſte imparfait.

J'ai toujours regretté que le métaphyſicien qui a conduit Pandore juſqu'au moment où tous ſes organes ſont développés, n'eût pas entrepris l'analyſe de ſon ſixieme ſens : la ſtatue de l'abbé de Condillac ſeroit peut-être parfaite, ſi Buffon lui avoit appris à aimer.

L'homme de goût qui a obſervé la derniere marche de Pandore, s'apperçoit aiſément que le fil analytique s'échappe quelquefois des mains de l'auteur; qu'il fait franchir à la ſtatue les intervalles que franchit ſon génie; que, loin de penſer tout ce qu'on peut dire dans un ſi beau ſujet, il ne dit pas même toujours tout ce qu'il penſe. Malgré ces taches légeres, je regarde l'ouvrage de l'abbé de Condillac, comme un des plus beaux monumens de l'eſprit philoſophique, & ſa ſtatue, comme la plus parfaite qui ſoit ſortie juſqu'ici de la main des hommes.

CHAPITRE X.

SI L'HOMME EST DANS LA NATURE LE SEUL ÊTRE SENSIBLE.

IL a été un tems où le philoſophe qui auroit agité cette queſtion, auroit pu s'attendre à être traité d'inſenſé, par l'homme froid qui raiſonne, & d'impie par les têtes brûlées qui perſécutent; on croyoit alors que le pentateuque étoit un traité d'aſtronomie; on brûloit ceux qui faiſoient un pacte avec le diable, & on puniſſoit Galilée d'avoir été phyſicien. L'HOMME SEUL.

Ce ſiecle n'eſt plus; la philoſophie a changé la face de l'Europe; elle a rendu à l'entendement humain toute ſon élaſticité; les bons eſprits ont appris à étudier la nature, & le fanatiſme ne nuit plus qu'à lui-même.

J'ai toujours cru que cette idée, que l'homme ſeul eſt ſenſible, étoit née primitivement dans la tête d'un deſpote : c'étoit un moyen bien ſimple de s'établir le roi de la nature, que de

prouver que presque tous les êtres animés étoient des machines.

Voyez la gradation de pensées qui s'observe dans le cerveau d'un sultan : les plantes ne sentent pas, car mes œillets ne se plaignent pas plus quand je les coupe, que quand je les place sur le sein de mes Georgiennes, les animaux ne sont pas plus sensibles que les plantes, car le prophete ne nous a pas défendu de nous jouer de leur vie, & j'ai droit de crever vingt chevaux, pour avoir le plaisir de mettre une biche aux abois. Bientôt il dira : mes sujets ne sentent pas, car je les extermine avec encore plus de facilité : de plus, quel rapport y a-t-il entre des esclaves & un sultan ?

Quelle que soit l'origine de ce principe barbare, il s'est répandu avec la plus grande facilité, soit parce qu'il flatte la vanité humaine, soit parce qu'étant une erreur, il épargne à l'esprit la peine de l'examen.

Au reste, il n'est point aisé de réfuter d'une maniere triomphante ce blasphême contre la

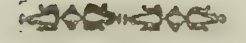
nature ; il faudroit pour cela être éclairé ſur les dernieres limites de la matiere ; or le ſyſtême des êtres eſt une eſpece de proportion dont nous connoiſſons un peu les moyens, mais dont les extrêmes nous ſont totalement inconnus. Il y a ſûrement des corps céleſtes plus gros que cette comete de 1680, dont le période eſt de 575 ans ; il doit y avoir auſſi des êtres plus déliés que ce globule de lumiere dont pluſieurs millards entrent dans l'œil d'un animal un million de fois plus petit que le ciron.

Nous ne pouvons guere raiſonner dans une telle matiere, que par analogie. Au reſte, quand le philoſophe jette un coup-d'œil ſur nos connoiſſances, il s'apperçoit que c'eſt à l'analogie que nous devons preſque tous nos raiſonnemens.

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que mon cœur m'entraînoit à l'adopter, avant même que mon eſprit pût lui donner ſon ſuffrage ; & le cœur ne trompe guere, quand les principes dont il s'occupe ſont liés avec la morale de la nature.

PARTIE II.

Au reſte, de tems immémorial on a ſoupçonné, près du Gange, que l'homme n'étoit pas ſur ce globe le ſeul des êtres ſenſibles; on attribue cette doctrine à Pythagore, & il n'eſt pas indifférent d'obſerver quelle gradation de raiſonnemens conduiſit ce législateur de l'Inde à adopter cette idée, qui devint la baſe de la métempſycoſe.





Que tout eſt ſenſible !...

ARTICLE PREMIER.

Les douze surprises de Pythagore.

L'Homme seul.

Pythagore faisoit fréquemment des voyages, afin d'acheter le droit d'éclairer la terre. Dans ce tems-là il y avoit fort peu de livres, mais beaucoup d'hommes qui en tenoient lieu.

On peut observer aussi qu'alors tous les êtres parloient : voilà pourquoi les anciens étoient si prodigieusement éclairés. Si les modernes sont si ignorans, c'est que la nature est muette, ou peut-être qu'ils ne savent pas l'interroger.

Ce législateur de l'Asie étant dans cette partie de l'Inde que nous nommons la côte du Coromandel, se rendoit tous les soirs sur le bord de la mer, pour converser avec les poissons : cependant les animaux n'étoient pas encore sacrés pour lui ; il ignoroit qu'on pût être sensible sans être homme, & il ne se doutoit pas

qu'il deviendroit dans la ſuite le créateur du dogme de la métempſycoſe.

Ce ſage ſortoit un jour d'une académie de gymnoſophiſtes, où l'on avoit décidé que l'homme avoit ſeul la raiſon en partage, parce qu'il étoit le ſeul qui eût de la ſenſibilité. Un géometre avoit prouvé cette theſe par $a + b - c = o$; un ſavant avoit cité le philoſophe Lu, qui le tenoit du mage Mamoulouk, qui le tenoit du Parſis Coſrou, qui le tenoit en droiture du dieu Brama. Un jeune poëte avoit mieux fait encore; il avoit mis en vers l'hiſtoire naturelle de l'homme, & la rime lui avoit tenu lieu de preuves.

Pythagore n'étoit pas content de cette déciſion; il ſentoit qu'une équation n'a pas beaucoup de force en métaphyſique; que des vers ne ſont pas des raiſons, & que le dieu Brama pouvoit avoir dit une ſottiſe; ainſi il s'en alloit tout penſif vers la mer, comptant bien interroger les poiſſons, pour ſavoir s'ils réſoudroient mieux ſon problême que les philoſophes.

Il étoit obligé de traverser un bois pour se rendre sur le rivage ; à peine eut-il fait quelques pas dans le taillis, qu'il apperçut l'éléphant blanc du roi de Myrcond, qui venoit à lui à grands pas. Son premier mouvement fut de se jeter à genoux devant l'animal royal, comme il est encore d'usage sur toute la côte du Malabar & sur toute celle du Coromandel, contrées immenses où il y a beaucoup d'éléphans & d'Indiens esclaves, mais très-peu d'hommes.

L'HOMME SEUL.

Le colosse releva doucement avec sa trompe le timide philosophe : --- Mon ami, lui dit-il, je suis rassasié d'encens, de gloire & de génuflexions : il y a bientôt quatre cents vingt ans (*) que je suis révéré dans l'Inde, à l'égal du dieu Brama : j'ai vu douze générations de rois à mes genoux, & ce n'est que par la perte de cent mille hommes que l'empire de Myrcond a acheté l'honneur de m'avoir pour maître.

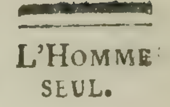
(*) L'éléphant Ajax, qui combattoit pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. *Voyez* Philostrate, *vit. Appollon. lib. XVI.* --- Cependant ce n'étoit pas un éléphant blanc.

Tant de grandeurs n'ont pu me corrompre; je pense à chaque instant que je ne suis pas sur la terre le seul de mon espece; je me vois, il est vrai, le roi des hommes; mais les hommes, à leur tour, sont les rois de mille éléphans qui, sans avoir ma couleur, ont mon intelligence; cet horrible contraste me remplit de douleur; car je suis philosophe & sensible....

Un éléphant philosophe! un éléphant sensible! disoit en lui-même Pythagore; voilà qui ne s'accorde guere avec les théorêmes, les citations & les jolis vers de nos gymnosophistes. Cependant ne jugeons pas entre ce grand animal & une académie.

Tu rêves, dit le colosse philosophique: tant mieux; je suis aussi un animal rêveur; c'est même pour donner un libre cours à mes rêveries, que je me dérobe tous les ans pendant huit jours au faste de ma cour, & que je viens habiter cette forêt: j'y trouve des éléphans noirs & des éléphans roux (*), avec qui je

(*) Le révérend pere François-Vincent-Marie de



converse; je m'entretiens encore plus volontiers avec moi-même ; & ces instans délicieux où je jouis de l'indépendance avec mes égaux, me consolent des années que je passe à m'ennuyer avec les rois. ---

Chaque mot que dit votre majesté me confond : je savois bien que vous étiez chaste, reconnoissant, & même religieux (*): mais

---

Sainte-Catherine de Sienne, s'exprime ainsi au chapitre XI de son voyage aux Indes orientales : --- Il y a des éléphans de trois sortes: les blancs, qui sont les plus grands, les plus doux & les plus paisibles, sont adorés comme des dieux ; les roux paroissent les plus petits de corsage, mais ils sont les plus valeureux, & les autres éléphans ont pour eux beaucoup de vénération ; la troisieme espece est celle des noirs, qui sont les plus communs & les moins estimés. --- Il s'ensuit du témoignage de Pythagore, combiné avec celui du révérend pere François-Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne, que les éléphans noirs sont des dieux pour les animaux subalternes, que les roux le sont pour les noirs, & que les blancs le sont pour les hommes.

(*) L'éléphant est chaste. --- *Pudores nunquam nisi in abdito coëunt.* Plin. lib. VIII, cap. V.

L'éléphant est reconnoissant. --- *Cet animal se souvient du bien qu'on lui a fait, & a de la reconnoissance, jusque-là qu'il ne manque point de baisser la tête en passant devant les maisons où on l'a bien traité.* Voyages de la

ſenſible ! la ſenſibilité n'eſt donc pas un des attributs eſſentiels du genre humain ? ---

Ton genre humain a de plaiſantes idées ſur la nature : j'ai connu jadis à la cour de la reine de Zendou un philoſophe, homme de génie d'ailleurs, qui, après avoir bâti un monde avec des dés, prétendoit que les animaux qui l'habitoient, étoient de purs automates. Suivant cette idée, nous avions des yeux ſans voir, des oreilles ſans entendre, & tous les organes du ſentiment, ſans la faculté de ſentir. J'avoue que j'ai été fort ſenſible à cette calomnie du philoſophe de Zendou ; mais j'étois trop puiſſant pour m'abaiſſer à le punir.

Pythagore, qui aimoit les ſyſtêmes du phi-

---

compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.

Enfin l'éléphant eſt religieux. -- *Lunâ novâ niteſcente, audie elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ è ſilvâ ubi paſcuntur, ramos recèns decerptos auferre, eoſque deindè in ſublime tollere, ut ſuſpicere, & leviter ramos movere, tanquàm ſupplicium quoddam deæ protendentes, ut ipſis propria & benevola eſſe velit.* Ælian. lib. IV, cap. X.

Il paroît que depuis Pythagore, les éléphans ont preſqu'autant dégénéré que les hommes.

L'HOMME SEUL.

losophe de Zendou, rougit; l'éléphant s'en apperçut, & continua ainsi: Je ne persécute personne pour les crimes qu'il pense, mais seulement pour les crimes qu'il fait. Tant que ton philosophe se contentera de se jouer de son imagination, les éléphans riront & n'en seront pas moins des êtres sensibles. Mais si quelque roi s'appuyoit de l'imagination de cet homme à paradoxes, pour se jouer de notre vie, alors malheur au monde! tous les éléphans se rassembleroient à ma voix; nous marcherions contre les hommes, & nous écraserions sous nos pieds toute cette petite fourmilliere.

Pythagore étoit plus effrayé que convaincu: le colosse mit la fourmi raisonnante sur sa trompe. --- Tu me parois moins décisif, dit-il, que le philosophe de Zendou; je veux bien dissiper tes doutes: examine un peu cette trompe; vois comme la nature en a fait en même tems un membre flexible & un organe de sentiment; je m'en sers pour sucer, pour sentir & pour toucher: c'est un triple sens qui possede à-la-fois

la flexibilité de tes levres, la finesse de ton odorat & la delicatesse de ta main. Je suis sensible par ma trompe, ou personne ne l'est dans la nature. ---

Pythagore, peu assuré sur son siege mobile, songeoit plus à prendre un point d'appui qu'à répondre. -- Encore un mot, répondit le formidable dissertateur, & je te rends la liberté. --- Je suis bien plus sensible que les hommes, car je me nourris de végétaux, tandis que tes pareils se nourrissent de chair & s'abreuvent de sang : vois comme tous les animaux me respectent sans me craindre, tandis qu'ils te regardent comme l'ennemi né de tout ce qui respire : veux-tu examiner sans préjugé quel est le plus sensible de l'homme & de l'éléphant ? ne consulte ni l'homme, ni l'éléphant, mais interroge la nature. ---

Il eût été aussi difficile à Pythagore de réfuter ce raisonnement, que d'échapper à la poursuite de l'animal raisonneur : l'éléphant lui épargna ce double embarras ; il le posa en silence sur le gazon

L'HOMME SEUL.

gazon, & rentra dans sa forêt aussi fier d'avoir confondu un homme, que le seroit le dramaturge Mercier d'avoir persuadé à un provincial que Racine est un sot, & que lui-même est un homme de génie.

Le législateur de l'Asie se retira tout pensif du côté de la mer : en vérité, disoit-il en chemin, cet éléphant blanc a plus de philosophie que tous nos gymnosophistes : j'ai fait de grands voyages, mais jamais je n'ai vu d'éléphant qui ne fût frugivore : pour les hommes, ils ont tous un attrait singulier pour la destruction; chez les Seres on mange des vers à soie; dans l'isle de Taprobane, des abeilles; en Lybie, des sauterelles; au centre de l'Afrique, des moucherons; & vers la pointe, des poux; je ne vois qu'une différence entre nous & ces barbares : le sauvage mange la chair crue, & le sage la fait cuire. — Encore une fois, l'académie pourroit bien avoir tort.

Mais l'éléphant, qui raisonne comme l'homme, pourroit bien être sensible comme

lui, ſans que ce privilege s'étendît aux autres animaux. Qui ſait ſi une ame d'un ordre particulier n'anime pas cette énorme machine ? -- Oui, l'académie pourroit bien avoir raiſon.

Cependant ſi cette maſſe organiſée qu'on nomme l'éléphant, eſt dans la claſſe des êtres ſenſibles, pourquoi n'y mettroit-on pas auſſi cet aigle qui regne dans la région où ſe forme le tonnerre, ce colibri qui déploie ſur ſon plumage toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce caſtor qui bâtit avec autant d'intelligence que nous, & ce ſinge que le philoſophe même eſt tenté de prendre pour un homme dégénéré ? -- En vérité, ce problême n'eſt pas aiſé à réſoudre.

Ainſi cheminoit Pythagore, adoptant un ſyſtême & le détruiſant tour-à-tour; raiſonnant tantôt comme s'il avoit une trompe, & tantôt comme s'il préſidoit ſon académie; mais plus près de la vérité lorſqu'il répétoit les leçons d'un animal, que lorſqu'il commentoit celles des philoſophes.

Cependant les ombres de la nuit commen-

çoient à s'épaissir : la lune ne faisoit pas encore briller sa lumiere argentée sur l'horizon, & le sage n'y distinguoit plus les objets qu'à l'aide de ces insectes lumineux qui volent sous la forme de petites étoiles, & qu'on nomme en indien des cucujus. (*)

Pythagore, las de rêver, s'amusa à prendre un de ces phosphores volans : l'animal captif gémit dans sa main : le philosophe, en observant sa lanterne, comprima légérement sa tête, & son éclat s'affoiblit. Un moment après, en voulant lui rendre la liberté, il le laissa tomber sur un rocher. L'insecte appella l'homme un barbare, expira ; & la lumiere disparut.

(*) Il est assez singulier de voir dans l'Inde ce scarabée, qu'on a cru jusqu'ici un animal indigene de l'Amérique. --- La race des cucujus indiens se seroit-elle éteinte depuis Pythagore ? L'Amérique alors étoit-elle contiguë à l'ancien continent ? Notre philosophe auroit-il pris un ver luisant pour un cucuju ? Ou bien nos naturalistes ont-ils affirmé où ils ne doivent que douter ? -- Quand on traite de l'histoire naturelle, il vaut encore mieux ne rien établir que de n'établir que des conjectures.

PARTIE II.

Pythagore, qui étoit ſenſible, quoique du nombre de ces hommes qu'on appelle heureux, ſe baiſſa pour ſecourir ſon cucuju. A force de chercher dans les fentes du rocher, il crut trouver ſon inſecte, mais il n'attrapa qu'un bombardier. Cet animal, qui ſe ſentit ſaiſi par une main étrangere, jeta par l'anus une fumée d'un bleu clair, accompagnée d'une exploſion ſemblable à celle d'une arme à feu. Le philoſophe fut d'abord effrayé; mais il ſe familiariſa bientôt avec l'artillerie du ſcarabée, & répéta ſes expériences juſqu'à ce que l'animal tonnant fût épuiſé; alors ſa poitrine s'affaiſſa; il appella notre phyſicien un monſtre, & mourut comme le cucuju.

Pythagore, appellé monſtre par des ſcarabées, ſe perſuada aiſément qu'ils étoient au nombre des êtres ſenſibles; il ſe promit alors de reſpecter les animaux terreſtres, & de ne plus faire d'expérience qui outrageât la nature.

La marée montante commençoit déjà à gagner ſes brodequins, quand il apperçut, à

la lueur de la lune réfléchie par les flots plusieurs poules pourſuivant avec acharnement une eſpece de coq qui fuyoit peſamment devant elles. Pythagore, qui devenoit à chaque inſtant plus humain, prit la défenſe de l'opprimé, & le déroba à la rage des bacchantes emplumées qui vouloient le déchirer. Qui es-tu? qu'as-tu fait, dit le ſage à l'animal fugitif? — Je ſuis... Hélas! je ne ſuis plus rien, dit d'un ton flûté le diminutif de coq au philoſophe: j'avois autrefois un nombreux ſerrail où je régnois en deſpote: des monſtres, faits à l'extérieur comme vous, m'ont ravi l'uſage de mon ſixieme ſens: depuis ce moment fatal ces poules ne m'ont jamais regardé qu'avec dépit; elles voudroient me punir du crime des hommes & de mes malheurs.

Pythagore tâcha de conſoler le chapon; il lui dit que ſes bourreaux n'épargnoient pas plus les hommes que les coqs; qu'il y avoit dans quelques contrées des peres qui mutiloient leurs enfans, pour leur donner une voix de deſſus,

& que dans presque toute l'Asie, on faisoit des demi-hommes pour augmenter la valeur des femmes. Ces grands exemples firent quelqu'impression sur le chapon, & en se retirant il maudit moins les hommes, soit parce qu'il ne vit plus de poules, soit parce qu'il ne put résister à l'éloquence de Pythagore.

L'infortuné volatile étoit déjà fort loin, quand notre philosophe méditatif s'apperçut que la mer s'élevoit insensiblement autour de lui, & lui fermoit le chemin du rivage. Il se hâta de monter sur un rocher, & résolut d'y attendre le moment où il plairoit à l'Océan de lui rendre la liberté.

La lune, à demi voilée par un nuage, faisoit alors briller sa lumiere incertaine sur les flots. Pythagore, promenant ses regards sur cette plaine immense qui ne sembloit bornée que par le ciel & par la nuit, ne put se défendre d'un secret sentiment de fierté : -- Je suis né, dit-il, dans un élément où tous les êtres animés sont sensibles; mais pourquoi les habitans de

L'HOMME SEUL.

cette vaſte mer ſont-ils de purs automates? Comment l'organe du tact, qui nous procure tant de jouiſſances, leur a-t-il été refuſé? La nature, qui eſt notre mere, ſeroit-elle la marâtre des poiſſons?

Tandis qu'il parloit, une obſcurité profonde enveloppoit le ciel & les eaux; les nuages s'entaſſoient & ſe diſperſoient au gré des vents; la flamme livide des éclairs ſe déployoit ſur l'horizon, & les rochers retentiſſoient du fracas du tonnerre. Pythagore, l'œil fixé ſur cette mer de feu qui menaçoit à chaque inſtant de l'engloutir, vit quelques poiſſons s'élever du ſein des eaux & s'agiter douloureuſement comme pour lutter contre la preſſion de l'athmoſphere; d'autres venoient juſqu'à ſes pieds chercher un aſyle contre la foudre; quelques-uns même périſſoient d'effroi, & leurs corps livides venoient battre contre le rocher. -- Eh quoi! s'écria le philoſophe, les poiſſons même ſont ſenſibles! ils ont un organe du tact! l'impreſſion de l'air ſuffit pour les faire périr, &

moi je vis encore ! je vois bien que pour connoître le ſyſtême des êtres, il faut écouter la nature & non pas les naturaliſtes.

Cependant la ſérénité renaiſſoit dans la plaine du ciel; la mer ne portoit plus contre les rochers des lames écumantes, & les poiſſons, pour reſpirer un air pur, venoient ſe jouer ſur la ſurface des eaux. Un requin qui avoit entendu le monologue de Pythagore, vint le regarder avec cet air de mépris qu'un monſtre qui a vingt-cinq pieds & deux cents dents, doit avoir naturellement pour un animalcule de cinq pieds & demi, qui n'a ni défenſes ni nageoires. Le philoſophe éperdu ſe crut au dernier inſtant de ſa vie; il invoquoit Brama avec autant d'ardeur, qu'une Indienne qui va ſe brûler ſur le tombeau de ſon époux. -- Sois tranquille, dit le monſtre, j'ai mangé aujourd'hui trente dorades, deux lamentins, & trois negres (*); je ſuis raſſaſié, & je t'accorde

(*) Ce trait de généroſité eſt d'autant plus ſingulier que le requin eſt le plus vorace des animaux; il eſt par-

L'HOMME SEUL.

la vie : mais, dis-moi un peu, être à deux pieds, ſans écailles, par quelle bizarrerie étrange tes pareils me refuſent-ils la faculté de ſentir ? Je reſpire par mes ouïes ; je vois dans ton élément comme dans le mien ; je ſens d'une lieue l'odeur d'un cadavre, & je ſavoure la chair d'un negre comme celle d'un crabbe : ſi mon organe du tact n'a pas toute la fineſſe du tien, c'eſt que j'habite un élément plus épais ; ces écailles ſont pour moi une robe impénétrable qui me garantit contre les atteintes du froid ; grace à cette enveloppe groſſiere, je prolonge la carriere de mes jours, & je vivrai encore lorſque tes petits-fils auront vécu.

---

ticuliérement avide de chair humaine, & on en voit qui ſuivent les vaiſſeaux qui font la traite des negres, pour dévorer les cadavres qu'on jette à la mer. Rondelet aſſure que l'ouverture de la gueule de ce monſtre eſt ſi grande, que ſi on la tient ouverte avec un bâillon, les chiens y entrent ſans peine pour manger ce qui ſe trouve dans ſon eſtomac. -- Les ſavans qui ont écrit après Rondelet, n'ont pas manqué de conclure de ce fait, que le requin étoit le monſtre qui engloutit autrefois le prophete Jonas. Au reſte, on peut fort bien conclure comme ces ſavans, quand on voit comme Rondelet.

Cependant je ſuis ſenſible, & les lamproies que je dévore le ſont de même, & le cachalot qui m'engloutit dans ſa gueule énorme, l'eſt auſſi.

Mais la mer ſe retire; adieu; ſouviens-toi que tout être qui reſpire a des ſens; apprends à reſpecter la nature & à ne pas dégrader les requins.

Pythagore éperdu s'examinoit avec ſurpriſe & doutoit s'il vivoit encore; quand le monſtre eut diſparu, il ſe rappella ſa harangue, & promit bien dès qu'il auroit le loiſir, d'écrire, contre les gymnoſophiſtes, un livre qui ne ſeroit condamné que par ceux qui ne le liroient pas.

Avant de quitter ſon rocher, il fut encore témoin d'un ſpectacle ſingulier : il vit une multitude ſurprenante de cames qui voguoient ſur la mer, ayant une de leurs coquilles baiſſée & l'autre élevée; celle-ci leur ſervoit de voile & celle-là de navire; le philoſophe fit un mouvement pour ſe retirer, alors les coquilles ſe refermerent, les poiſſons plongerent au fond des eaux, & toute la flotte diſparut.

En s'appuyant contre le rocher pour descendre ſur le rivage, il toucha auſſi par mégarde une eſpece d'éponge glutineuſe dans laquelle vivoit un poiſſon teſtacée qui lui étoit inconnu; l'animal bleſſé fit jaillir pluſieurs filets d'eau au viſage du philoſophe, & la fontaine ne tarit que lorſque le poiſſon ne fut plus. (*)

Arrivé au pied du rocher, il apperçut une très-jolie coquille, & la ramaſſa, la croyant vuide; mais Bernard l'hermite étoit dedans; ce poiſſon cruſtacée défendit ſa demeure avec vigueur; il ſaiſit avec ſa ſerre la main du philoſophe & l'obligea à jeter dans la mer l'animal avec ſa maiſon.

Pythagore ne ſavoit plus comment faire pour ne bleſſer aucun être ſenſible; il aborda enfin ſur le rivage, & s'aſſit tranquillement ſur quelques plantes informes qui le tapiſſoient, méditant ſur tous les ſpectacles dont il venoit d'être témoin, & s'étonnant d'avoir acquis plus de

(*) Kolbe confirme ce fait dans ſa deſcription du cap de Bonne-Eſpérance, tome III, page 136.

PARTIE II.

lumieres en converſant une nuit avec les animaux, qu'en étudiant pendant un demi-ſiecle les hommes & les livres.

Les plantes ſur leſquelles il repoſoit étoient des zoophytes (*); chacun de ces êtres ſinguliers témoigna à ſa façon ſon mécontentement; la *plume de mer* obſcurcit ſon phoſphore; le *pulpo* engourdit le pied du philoſophe, comme auroit fait la torpille, & la *galere* exhala ſur ſa main un poiſon ſubtil, qui fit l'effet de ces fleches envenimées que quelques Indiens lancent avec leurs ſarbacannes. (**)

(*) Corps marins dont la nature tient de l'animal, & la figure du végétal; on pourroit les appeller des animaux-plantes; on les a long-tems regardés comme des arbuſtes marins, mais M. de Juſſieu, qui obſervoit comme Pythagore, ſans avoir ſes aventures, les a fait rentrer dans la claſſe des animaux. --- On peut conſulter ſur la nature des zoophytes le premier volume de l'*Hiſtoire naturelle* de Ruiſch, Von-Linné, *Syſtêm. nat. page* 72; Donati, *Hiſtoire naturelle de la mer Adriatique, page* 54; le traité latin du docteur Pallas, & le quatrieme tome *de la nature* de J. B. Robinet, *page* 37.

(**) Ce zoophyte a l'air d'un amas d'écume tranſparente; le poiſon qu'il renferme eſt de la plus grande activité; la douleur qu'il cauſe croît à meſure que le

L'HOMME SEUL.

Pythagore avec sa crampe, sa blessure & une bonne provision de rêveries, se traîna comme il put hors du tapis de verdure animée sur lequel il étoit assis : je ne sais plus, disoit-il, quel monde j'habite ; quoi ? les plantes mêmes sont sensibles ! un arbre a mes organes ! Je vois bien que l'éléphant blanc du roi de Myrcond est plus philosophe que toute notre académie.

Mais que diront les Indiens, si je leur annonce qu'un éléphant raisonne, qu'une coquille est sensible, que cette mousse est un monde d'animaux ? . . . Ce qu'ils diront ! . . . J'aurai le sort de tous les grands philosophes ; pendant ma vie, je serai l'ennemi du genre humain ; dans cent ans je ne serai plus qu'un insensé, & dans vingt siecles je serai un demi-dieu.

Cependant le philosophe ne faisoit encore que douter : il auroit été plus affirmatif, s'il avoit

soleil monte sur l'horizon, & diminue à mesure qu'il descend, en sorte qu'elle cesse tout-à-fait, un instant après qu'il est couché. --- Heureusement il étoit encore nuit quand la galere blessa Pythagore.

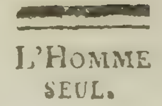
PARTIE II.

pu connoître les merveilles de l'hiſtoire des polypes; mais cette découverte étoit réſervée à notre ſiecle; c'eſt à nous à qui il appartenoit de déchirer le voile de la nature, que Pythagore n'avoit fait qu'entr'ouvrir.

Le ſage Indien s'éloigna du rivage de la mer; inſtruit par ſes fautes, il s'écarta de quelques plantes ſenſitives qui étoient ſur ſon chemin, pour ne pas les flétrir (*); mais voyant un

(*) La plante que Linnæus nomme *mirabilis longiflora*, eſt une eſpece de ſenſitive qui porte tous les ſoirs une multitude de fleurs odoriférantes qui ſe flétriſſent le matin, & le ſoir ſont remplacées par d'autres. Il y a une ſenſitive ſur la côte du Malabar, nommée *todda-waddi*, qui a encore d'autres propriétés: ſes feuilles ſe penchent du côté du ſoleil, en ſuivant ſon cours, & à midi ſon plan eſt parallele à l'horizon: quand on les touche, elles ſe ferment & cachent leurs piſtils. Cette plante, dans un tems d'orage, tombe dans une eſpece de recueillement que les botaniſtes regardent comme ſon ſommeil. L'hiſtoire rapporte qu'un philoſophe de l'Inde devint fou, pour n'avoir pu expliquer les ſingularités de cette merveille végétale.

Tournefort, *Inſtitut. rei herbar. page 605*, parle fort au long des propriétés de la ſenſitive; il eſt étonnant que ce naturaliſte, qui, à la vue de la grotte d'Antiparos, avoit reconnu la végétation des foſſiles, à la vue



L'HOMME SEUL.

anacardier de quatre-vingt pieds de haut, dont les fruits étoient de la couleur la plus vermeille, il ne put résister à la tentation d'en cueillir : les Orientaux dans ces tems reculés faisoient un grand usage de l'anacarde, parce que son suc sert à donner de l'activité aux sens, & procure un nouveau ressort à l'intelligence. (*) Pythagore en mangea tant, qu'il se crut pendant quelque tems les lumieres de l'éléphant blanc & l'entendement du dieu Brama.

Le suc d'anacarde enivre aussi aisément un

---

des sensitives, n'ait pas soupçonné l'animalité des végétaux.

(*) L'anacarde est l'acajou des Indes orientales. Hofmann, le célebre médecin d'Altdorff, étoit si persuadé de la propriété singuliere de ce fruit, qu'il appelloit la confection d'anarcade, la *médecine des sots*. Il rapporte qu'un paysan stupide ayant fait usage, pendant quelques mois, de ce singulier aliment, devint si savant, qu'il obtint une chaire en droit; mais cette métamorphose altéra son tempérament ; en peu d'années il sentit développer le germe d'une maladie inconnue ; il devint sec & décharné, & périt enfin, inutile à lui-même & à ses concitoyens. --- Ce malheureux fut puni d'avoir voulu jouir, pendant quelques mois, de toute l'intelligence qu'il auroit acquise pendant vingt années.

philoſophe qu'un homme ordinaire : Pythagore, dont la tête étoit plus forte, mais les jambes plus foibles, n'eut pas fait trente pas, qu'il ſe ſentit prodigieuſement fatigué : il réſolut alors de s'aſſeoir, quoique la nuit fût déjà fort avancée, & il choiſit un rocher parfaitement nu, dans la crainte de flétrir des végétaux ou de bleſſer des animaux-plantes.

Enfin, dit le ſage en s'étendant le long du roc, je puis goûter ici un repos tranquille : le poids de mon corps ne fait point gémir des êtres ſenſibles ; & cette matiere que je preſſe eſt morte & inorganiſée ; la nature peut-être ne m'a point donné d'empire ſur les animaux & ſur les plantes ; mais du moins je ſuis le roi des foſſiles.

Tu n'en es que le tyran, dit alors une voix inconnue qui s'échappa au travers des fentes du rocher. Pythagore qui, à force de s'inſtruire, admiroit beaucoup moins, ſe leva tranquillement & chercha, à l'aide d'un cucuju, quel étoit l'animal qui l'apoſtrophoit ainſi : l'anneau

de

de ſa ceinture s'étant alors approché d'une pierre d'aimant, il ſe vit attiré malgré lui, (*) & il tomba le viſage contre le rocher. Perſuadé que la voix qu'il avoit entendue étoit ſortie du ſein de la matiere magnétique, il ſe mit à l'interroger ; il oſa même la frapper ; mais le rocher reſta muet.

L'HOMME SEUL.

Il s'approcha enſuite d'une colonne compoſée de pierres étoilées, placées les unes ſur les autres, & rangées par étages décroiſſans comme une pyramide d'Égypte : cet obéliſque étoit un animal ; (**) mais Pythagore qui ne l'entendit point parler, ne s'en apperçut pas.

(*) Rendons juſtice à tous les ſiecles ; les anciens connurent la propriété de l'aimant, d'attirer le fer ; mais ils ne firent pas, ſur ce foſſile ſingulier, d'autres découvertes : il ſe paſſa bien des ſiecles avant qu'ils ſuſſent qu'il pouvoit tranſmettre ſa vertu à des corps étrangers ; il en fallut encore plus pour appercevoir ſa tendance vers les poles ; enfin, ce n'eſt que de nos jours qu'on a découvert ſon inclinaiſon & ſa déclinaiſon. -- Il eſt bien plus difficile d'obſerver comme il faut la nature que de créer des ſyſtêmes.

(**) Il eſt maintenant connu ſous le nom de *palmier marin ;* les encrinites & les pierres étoilées ſont pro-

PARTIE II.

En retournant à ſa premiere place, il reconnut enfin que la voix qu'il cherchoit partoit d'un fragment de rocher composé de particules de pierres & de corail, & tapiſſé intérieurement de nerſs & de membranes : l'être ſenſible qui animoit cette pétrification, s'appelle un microſcome, & voici l'analyſe du petit entretien qu'il eut avec Pythagore.

PYTHAGORE.

Superbe ennemi de l'homme, tu es donc un foſſile ?

LE MICROSCOME.

Non.

PYTHAGORE.

Quoi ! tu ſerois une plante?

LE MICROSCOME.

Non.

---

duites par les débris de la charpente oſſeuſe de cet animal, qui ont formé les cavités où, depuis, ces foſſiles ſe ſont moulés. Un naturaliſte a découvert qu'un ſeul palmier marin renferme près de vingt-ſix mille vertebres. --- *Voyez* l'extrait d'un mémoire de M. Guettard ſur ce ſujet, dans les mémoires de l'académie des ſciences, *année* 1755.

PYTHAGORE.

Tu es donc un animal?

LE MICROSCOME.

Non.

PYTHAGORE.

Tu n'es ni animal, ni plante, ni foſſile; qui es-tu donc?

LE MICROSCOME.

Voilà une ſinguliere demande! --- Je ſuis un être.

PYTHAGORE.

Mais tout être eſt renfermé dans une de ces trois claſſes: il paroît, monſieur l'être, que vous n'avez guere lu le livre du mage Miſapouf ſur l'hiſtoire naturelle.

LE MICROSCOME.

Je n'ai point étudié ton mage Miſapouf: voilà pourquoi j'en ſais plus que lui. --- Mon ami, retiens bien ce grand principe: il n'y a pas dans le monde deux êtres qui ſe reſſemblent; l'homme fait des claſſes, mais la nature ne fait que des individus.

PYTHAGORE.

Quoi ! la nature n'a inſpiré aucun de nos douze cents ſyſtêmes ſur l'hiſtoire naturelle ?

LE MICROSCOME.

Tout ſyſtême eſt faux, par cela ſeul qu'il eſt ſyſtême. -- Tes naturaliſtes ſont plaiſans ! parce qu'ils diſtinguent quelques points ſur la ſurface de l'univers, ils veulent juger l'enſemble de cette immenſe machine ; ils raſſemblent péniblement dans leurs laboratoires quelques ſquelettes, & ils diſent avec fierté : Voilà la nature. Les inſenſés ! ils ne ſavent pas qu'un vrai cabinet d'hiſtoire naturelle devroit être auſſi grand que le monde.

PYTHAGORE.

Voilà bien de la philoſophie pour un ſimple rocher.

LE MICROSCOME.

Tant de philoſophes viennent déraiſonner ici, que j'ai pu aiſément m'inſtruire par leurs erreurs. J'ai trois grands moyens pour acquérir des lumieres ; je ne vois point par les yeux des

autres; je m'étudie, non à être ingénieux, mais à être vrai; je fais entrer mes idées dans le plan de la nature, & je ne force point la nature à se plier à mes idées.

L'HOMME SEUL.

PYTHAGORE.

Vous pourriez déchirer moins les hommes, & les éclairer davantage. --- Mais si j'étois tenté de vous désigner vous-même aux philosophes de mon espece, par quels caracteres vous ferois-je connoître?

LE MICROSCOME.

Je te l'ai dit: nous n'avons de rapport ensemble que par le titre d'être; si cependant tu desire que je te parle dans la langue imparfaite que tes physiciens ont inventée, voici quelques-uns de mes caracteres: je tiens aux fossiles par le suc lapidifique qui pénetre ma substance; j'ai de l'analogie avec les plantes, parce que je végete comme elles; & je suis un animal, parce que je sens: ainsi, je me vois aux limites de trois mondes; mais je n'en habite aucun: un de tes naturalistes m'a appellé microscome; il

t'en dira ſans doute la raiſon : pour moi, je l'ignore.

PYTHAGORE.

Vous pouvez, monſieur le microſcome, être un minéral, une plante même, mais certainement il eſt impoſſible que vous ſoyez ſenſible; où ſont vos ſens ?

LE MICROSCOME.

Je n'en ſais rien, & qu'importe ? j'ai tantôt du plaiſir & tantôt de la douleur; la nature ne m'a donc pas privé du ſentiment; vous autres hommes, vous dites : je ſens, ainſi j'exiſte; pour moi, je dis avec non moins de raiſon : j'exiſte, ainſi je ſens.

J'ai des organes ſans doute, mais ce ne ſont pas les tiens : ſi j'avois tes yeux, ton tact & ta tête, je ſerois un homme; je ſentirois comme lui, & je raiſonnerois peut-être auſſi mal.

PYTHAGORE.

Je ne ſuis point encore perſuadé : laiſſons les livres, & ne conſultons que la raiſon : il me ſemble que tout être ſenſible doit ſe nourrir,

L'HOMME SEUL.

croître & engendrer. Cette loi de la nature doit embraſſer tout ce qui reſpire, depuis l'homme qui eſt au haut de l'échelle animale, juſqu'au microſcome.

LE MICROSCOME.

Eh ! qui t'a dit que je ne partage pas avec toi ces trois facultés ? je me nourris, puiſque j'incorpore à ma ſubſtance des ſucs étrangers ; ces alimens que tes yeux ne peuvent découvrir développent mes organes, & je crois : quand j'ai trop d'exiſtence, je féconde des germes & je produis mes ſemblables.

Mais encore une fois, ton intelligence ne peut pénétrer le méchaniſme de ma ſenſibilité : par exemple, je ne triture point mes alimens comme l'homme ; je ne les avale point comme les animaux qui ſont ſans dents ; je ne les abſorbe pas, comme les végétaux, par des pompes aſpirantes : cependant je me nourris ; mais c'eſt à la façon des microſcomes.

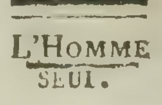
La nature n'a peut-être qu'une loi, mais cette loi ſuffit pour vivifier des millions d'êtres

qui n'ont entr'eux aucun rapport : comment ose-t-on définir les êtres quand on ignore cette loi? ... O homme! étude ton monde, & laisse-moi dans le mien.

Pythagore auroit bien voulu prolonger cet entretien; mais le microscome qui, contre l'ordinaire des philosophes, n'aimoit point à parler, cessa de satisfaire aux questions du sage; il devint aussi muet que les naturalistes le représentent.

Cependant le mets enivrant de l'anacarde opéroit toujours dans la tête de Pythagore; son corps chancelant n'étoit plus en état de soutenir sa tête vigoureuse; ses genoux se déroberent sous lui; son entendement, fatigué de creuser dans les idées métaphysiques, se reposa dans de bizarres rêveries, & bientôt ces rêveries conduisirent le philosophe au sommeil.

A peine Pythagore étoit-il endormi, qu'il vit en songe un colosse organisé dont l'intelligence humaine ne pourra jamais calculer les propor-



tions. Quoiqu'il ſe fût preſque anéanti pour ſe faire appercevoir tout entier, il paroiſſoit encore embraſſer lui ſeul tout l'eſpace des mondes; tous les globes du firmament brilloient ſur ſon front, & le tourbillon ſolaire, avec ſes planetes, leurs ſatellites & leur athmoſphere, ne formoient qu'un point dans l'immenſe étendue de ce grand être. Le philoſophe chercha long-tems la terre au milieu de ce point; il la découvrit enfin avec peine; mais pour les hommes qui l'habitent, ils ſe déroberent à toutes ſes recherches; ce qui eſt très-mortifiant pour les rois de la nature.

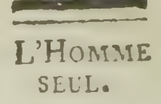
Pythagore étoit attentif à ce grand ſpectacle; ſon ame ſembloit avoir paſſé dans ſes regards; le coloſſe lui dit: Cette maſſe énorme que tu contemples eſt ſenſible & organiſée; je ſuis l'univers; c'eſt moi qui renferme tout ce qui a exiſté, tout ce qui reſpire & tout ce qui doit naître dans l'abyme de l'éternité: tes philoſophes cependant ont dit que j'étois ſans ſentiment, ſans organes & ſans vie; ils ont dit

PARTIE II.

un blaſphême abſurde : comment une matiere brute peut-elle donner la naiſſance à des êtres animés ? Oui, je vis, & les mondes que je renferme vivent, & les êtres qui compoſent ces mondes vivent auſſi : ceſſe donc de rétrécir tes idees ; vois la nature comme elle s'eſt faite, non comme la font les animalcules intelligens qu'elle a formés ; ſache qu'il n'y a de mort dans ſon ſein que l'entendement des êtres qui l'outragent.

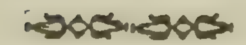
Un inſtant après, l'énorme fantôme diſparut, & Pythagore, réveillé par les rayons du ſoleil levant, écrivit ſur le rocher même où il s'étoit aſſoupi, toute ſon aventure. Pendant pluſieurs ſiecles les philoſophes orientaux allerent par reſpect viſiter ce monument, comme les muſulmans vont encore viſiter aujourd'hui la pierre noire qui eſt auprès du tombeau de Mahomet. On penſoit beaucoup, après avoir lu cette hiſtoire, & on en devenoit toujours plus humain & plus ſenſible.

Quand Pythagore fut de retour chez lui, il



L'HOMME SEUL.

fit des réflexions profondes ſur ſon aventure ; & ces réflexions, qu'il adreſſa à ſes diſciples, forment un chant fort étendu de ſes vers dorés ; il ne nous reſte de cet ouvrage qu'un fragment ſans commencement & ſans fin, que je vais traduire ; je joindrai au texte des remarques qui ſerviront à juſtifier quelques ſingularités des ſyſtêmes de ce philoſophe ; on verra que ſi Pythagore étoit un inſenſé, cet inſenſé a eu pour diſciple une foule de grands hommes.



ARTICLE II.

FRAGMENT DES VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

I.

PARTIE II.

. . . .

......Car qui a pu le former, & qui pourroit le détruire ? Il n'y a que les ouvrages des hommes qui partagent leur petite existence. Voyez ce vaste empire qui confine à l'extrêmité orientale de l'Asie : le peuple le croit éternel ; cependant le fondateur de son premier ki n'a commencé à régner que depuis 1,098,441 grandes révolutions de soleil.

II.

Le monde, dans le sens le plus étendu, est la nature. La nature ! à ce nom sublime mes idées cessent de ramper, & mon ame devient grande comme la substance éternelle dont elle émane. Mes amis, j'ai consumé trente ans à penser comme le reste de la terre sur les pre-



miers principes ; j'ai blasphêmé trente ans la nature ; mais une nuit elle m'a inspiré, & je suis devenu philosophe.

III.

Ce n'est qu'au poëte qu'il appartient de chanter les merveilles de l'univers. Depuis qu'un éléphant blanc m'a fait homme, je brûle de parler le langage d'Orphée ; je regrette ces années stériles, où j'ai prostitué l'art des vers à chanter les rois : je rougis même d'avoir chanté les dieux .... des dieux quand j'oubliois la nature !

IV.

Il n'y a qu'une seule intelligence dans l'univers ; elle embrasse tout le systême des êtres, depuis ces globes enflammés qui roulent dans le vague de l'espace, jusqu'à ce ver que mon orgueil foule aux pieds, & qui doit dévorer ma cendre.

V.

Je vois l'univers comme une grande échelle, dont les intervalles sont occupés par les êtres

ſenſibles ; elle eſt bornée à une de ſes extrémités par l'Être ſuprême, & à l'autre par les élémens de la matiere ; le ſentiment s'y affoiblit par une dégradation finement nuancée depuis le premier terme juſqu'à celui qui eſt rempli par l'atome ; mais il ne périt pas... O homme ! reſpecte tout ce qui t'environne ; ſache que tu ne peux bleſſer aucun être de l'échelle, ſans outrager la nature.

VI.

Au nord comme au midi, & au couchant comme à l'aurore, le peuple dit : La matiere brute eſt la baſe de l'univers ; mais une erreur ne ceſſe point de l'être, parce qu'elle eſt univerſelle. Par quelle nuance la nature a-t-elle paſſé de la matiere brute à la matiere organiſée ? Qu'y a t il de commun entre la vie & la mort ? Et comment le globe que j'habite ſeroit-il à-la-fois peuplé d'êtres ſenſibles & de cadavres ? Non, non, tout ce qui exiſte eſt homogene, & cette terre n'eſt pas compoſée de deux mondes contradictoires.

L'HOMME SEUL.

VII.

Il fut un tems où mon ame, enivrée des plaiſirs mathématiques, dédaigna les êtres ſenſibles. Le jour mémorable où je trouvai le premier la démonſtration du quarré de l'hyppothénuſe, j'offris par reconnoiſſance une hécatombe à la Divinité. Inſenſé que j'étois! afin d'être une fois pieux, je fus cent fois aſſaſſin.

VIII.

La nature, toujours ſimple dans ſes idées, mais toujours variée dans ſes ouvrages, a formé ſur le même plan l'homme & les animaux; elle leur a dit à tous: Soyez ſenſibles afin de jouir de votre exiſtence; ce n'eſt que par le ſentiment que vous avez paſſé du néant à l'être.

IX.

Lorſque du ſommet du Caucaſe, l'orage porté ſur l'aile des aquilons, s'élance ſur les plaines de l'Aſie; qu'un déluge embraſé ſemble couvrir la terre d'un pole à l'autre, &

qu'un volcan nouvellement entr'ouvert, vomissant de son sein des rochers calcinés, ensevelit les villes dans des gouffres de flamme; les peuples, prosternés aux pieds des autels, font ruisseler le sang des victimes.... Aveugles qu'ils sont! ils pensent appaiser la Divinité en multipliant les sacrileges.

X.

La scene change; le soleil perce un grouppe de nuages malfaisans, épure l'athmosphere & vivifie tous les êtres. A la faveur de sa douce lumiere, la robe renaissante de la terre se nuance de mille couleurs, le monde végétal se développe, & toute la création paroît animée. Alors les hommes, dans l'ivresse de leur reconnoissance, osent égorger des animaux paisibles dans les temples des dieux; ils ne témoignent leur sensibilité qu'en donnant la mort; & ils font rougir la nature de ses bienfaits.

X I.

Sages de la terre, c'est à vous que ma voix s'adresse: pesez avec moi dans la balance de la raison,

L'HOMME SEUL.

raiſon, l'intelligence des animaux; vous ſoupçonnerez que ces êtres, qui ne jouent qu'un rôle ſubalterne dans votre ſphere, peuvent gouverner un autre monde de l'échelle; vous direz alors que ſe jouer de leur vie, c'eſt troubler l'harmonie de l'univers; vous le direz ..... & vous deviendrez frugivores.

XII.

Peuple, dont l'eſprit étroit ne voit Dieu que dans les nuages & ne l'entend que dans les éclats du tonnerre, apprends un myſtere que l'intelligence ſuprême m'a dévoilé: rien ne meurt dans le vaſte ſein de la nature; les êtres matériels croiſſent, ſe développent & ſe métamorphoſent; les ames quittent leurs anciennes demeures pour en habiter d'autres, & l'univers s'entretient par les révolutions mêmes qui ſemblent devoir le diſſoudre.

XIII.

Cet entendement, qui eſt une portion de l'ame univerſelle, paſſe tantôt du corps de l'homme dans celui de la brute, & tantôt du

Partie II.

corps de la brute dans celui de l'homme. Prêtre d'un Dieu homicide, comment oses-tu l'interroger dans les entrailles palpitantes d'une génisse ? C'est ta fille que tu déchires avec un fer sacré : homme féroce, que le préjugé & l'exemple ont fait carnivore, tu crois ne manger qu'une huître, un cerf, un agneau, & tu dévores ton amante, ton pere & ton roi.

XIV.

Philosophes, je reviens m'éclairer avec vous ; tous les êtres sont sensibles, mais ils n'ont pas tous le même nombre de sens. Qui sait si dans l'orbe immense que décrit une comete dans l'espace des cieux, elle ne s'approche pas dans son apogée d'un monde habité par des intelligences supérieures à nous ? Donnons-leur douze sens ; elles doivent regarder l'homme, qui n'en a que cinq, comme nous regardons l'atome, qui n'en a qu'un, & peut-être que ces êtres si heureusement organisés ne sont eux-mêmes que des atomes pour les habitans d'un monde plus parfait.

X V.

Le sentiment, en passant du premier terme de l'échelle au dernier, devient sans cesse plus obtus; l'œil ordinaire l'apperçoit dans les végétaux, mais il n'y a que l'œil de l'entendement qui puisse le découvrir sous l'enveloppe grossiere des fossiles. Cette dégradation insensible est l'ouvrage de la nature, & il faut être philosophe, soit pour la connoître, soit pour la calculer.

X V I.

Le zoophyte est un être intermédiaire entre la plante & l'animal; il peut avoir le sentiment de la rose & les organes de l'huître; peut-être aussi qu'il n'y a point de différence essentielle entre l'organisation des deux regnes. Un cancre est à mes yeux un arbre qui vit, & un palmier est un animal qui végete.

X V I I.

Ces êtres qui résistent à l'activité du plus terrible des élémens, & qui répandent sans se consumer une lueur funebre dans la nuit des

tombeaux, l'amiante & l'asbeste, remplissent l'intervalle entre les plantes & les minéraux; leurs fibres sensibles s'étendent & se contractent comme les nôtres; ils ont une existence particuliere que le plaisir prolonge & que la douleur anéantit.

XVIII.

Comment peut-on douter de la structure organique des fossiles? un suc actif ne circule-t-il pas dans leurs veines? n'observe-t-on pas d'exactes proportions dans les diverses périodes de leur vie? leurs fibres entrelacées ne forment-elles pas des lames, des houppes & des réseaux? ce sont les différentes combinaisons de cet appareil fibrillaire qui font paroître sur le saphir l'azur qui le décore, qui environnent d'ondes pourprées l'améthyste, & qui donnent à l'émeraude cette lumiere vacillante que les yeux perçans découvrent dans notre athmosphere.

XIX.

Si tous les êtres répandus sur ce globe sont

L'HOMME SEUL.

ſenſibles, pourquoi le globe lui-même ne le ſeroit-il pas? par quelle bizarrerie tout ce qui reſpire recevroit-il l'exiſtence d'un cadavre? Quoi! la nature, qui a tout fait pour des inſectes, ſe ſeroit oubliée dans la conſtruction des ſpheres céleſtes? Un atome vivroit & le ſoleil ſeroit un être mort?

X X.

Suivons d'un œil hardi la progreſſion de l'échelle ſenſible; meſurons, avec le compas de la philoſophie, l'intervalle immenſe que la nature a mis entre les premiers élémens de la matiere. . . . .

. . . .

Le reſte manque dans le texte grec.



ARTICLE III.

Combien de Philosophes ont, sans le savoir, commenté les vers dorés de Pythagore.

Partie II

Si le législateur de l'Inde pouvoit renaître parmi nous, il faudroit ajouter à ses douze surprises, celle de voir avec quelle facilité son systême a germe dans les cerveaux de nos philosophes.

Cependant nos physiciens ne connoissoient pas les vers dorés que je viens de traduire : l'exemplaire grec de ce fragment étoit unique, ainsi que l'exemplaire hébreu du pentateuque, qu'on trouva au fond d'un coffre, sous Josias, petit roi de cette Hershalaïm dont nous avons fait Jérusalem.

Si donc un membre de la société royale de Londres & un gymnosophiste de l'Inde, vivant à trois mille ans d'intervalle l'un de l'autre, se réunissent dans une opinion, il faut bien que

cette opinion ne ſoit pas tout-à-fait le dernier période de l'extravagance humaine, comme on l'a inſinué dans les feuilles antilittéraires des Fréron, des Mercier, des Sautereau, & d'autres Ariſtarques obſcurs de ce ſiecle, qui ont plus d'un motif, je ne dis pas pour mépriſer, mais pour déteſter les philoſophes.

L'HOMME SEUL.

Dans la foule des autorités qu'on peut citer à l'appui des vers dorés de Pythagore, je ne choiſirai qu'un petit nombre des plus déciſives, que je rapporterai à la ſtrophe correſpondante du fragment ; & je ſerai court, ſoit parce que je ſuis de mon ſiecle, ſoit parce que je ne commente pas Ariſtote.



REMARQUE SUR LA QUATRIEME STROPHE. --- L'opinion de l'ame univerſelle ſemble le centre de ralliement des anciens & des modernes : j'en ai donné une foule de preuves au premier chapitre de ce livre : ajoutons que cette idée, ſi faite pour le climat fortuné de l'Indoſtan, a germé juſques dans les landes ſau-

vages de l'Amérique. Des caciques du nouveau monde, qui parurent à Londres du tems d'Addiſſon, aſſurerent que leurs compatriotes animoient non-ſeulement les brutes, mais encore les végétaux & les foſſiles (*) : voilà pourquoi ils déifioient des arbres & des rochers ; & qui ſait ſi ce dogme, mal entendu, n'a pas donné, ſur toute la terre, naiſſance au polythéiſme ?

Marc-Aurele croyoit auſſi à l'ame univerſelle : il ſuppoſoit que toutes les intelligences faiſoient partie d'un même élément intellectuel, comme toutes les eaux répandues ſur la ſurface du globe appartiennent au fluide aqueux. (**) Ainſi le plus grand peut-être des théiſtes ſe réuniſſoit en ce point avec l'adorateur vulgaire des idoles.

Un moine du ſeizieme ſiecle, que l'inquiſition tint en priſon vingt-cinq ans parce qu'il n'avoit pas ſa phyſique, Campanella, homme célebre de ſon tems, mais aujourd'hui très-oublié, fit

(*) Voyez *Spectateur*, tome I, diſc. 43.

(**) Réflex. de Marc-Aurele, lib. IX, cap. VIII.

L'HOMME SEUL.

un livre qui a pour titre, *de ſenſu rerum*, & dont le but eſt de faire partager la ſenſibilité à tous les êtres: voici à peu près comment il raiſonnoit, du moins autant qu'on peut en juger au travers du galimathias théologique dont il enveloppe ſa doctrine.

Les propriétés d'un effet doivent ſe trouver dans ſa cauſe; nous voyons que l'animal eſt ſenſible: la ſenſibilité doit donc exiſter dans les élémens de la matiere.

Ce qu'on appelle inſtinct n'eſt que l'impulſion de la nature qui fait éprouver un ſentiment; & ſi tous les êtres ont une ſorte d'inſtinct, ils ont tous auſſi une ſorte de ſentiment.

Le monde peut être conſidéré comme un grand animal: & qu'on ne diſe pas que cet animal eſt inſenſible parce qu'il n'a point les membres de l'homme; ſes mains ſont les rayons de lumiere qui émanent de ſa ſubſtance; ſes pieds ſont l'athmoſphere avec lequel chaque planete roule dans l'eſpace, & ſes yeux ſont les étoiles du firmament.

PARTIE II.

REMARQUE SUR LA CINQUIEME STROPHE. --- Il y a ſans doute de grandes reſtrictions à mettre dans le ſyſtême de la hyérarchie des êtres ; car il y a un intervalle infini entre Dieu & ce qui ne l'eſt pas ; mais il ne s'agit ici que d'examiner ſi cette idée ſublime, née avec Pythagore, eſt morte avec ce grand homme.

Il faut d'abord mettre au rang des partiſans de l'échelle tous ceux qui admettent l'ame univerſelle ; cette derniere idée eſt le germe de la premiere, & la ſeconde en eſt le développement.

Suivant ce principe, preſque toute l'antiquité a admis la hyérarchie des êtres : car preſque toute l'antiquité n'a penſé que d'après Pythagore, comme nos ancêtres ne penſoient que d'après Ariſtote.

Deſcartes, qui avoit aſſez de génie pour opérer une révolution parmi les êtres penſans, crut avoir renverſé le grand principe de l'échelle auſſi aiſément qu'il avoit détruit le ſyſtême des entéléchies. Voyons ſi ſon triomphe eſt com-

plet, & si le phénix, brûlé dans le siecle passé, n'est pas dans celui-ci né une seconde fois de sa cendre. L'HOMME SEUL.

Le génie le plus universel du siecle dernier, l'étonnant Leibnitz, s'exprime ainsi : « Les » hommes tiennent aux animaux, ceux-ci aux » plantes, & celles-ci aux fossiles. . . . Il est » nécessaire que tous les ordres des êtres natu» rels ne forment qu'une seule chaîne, dans » laquelle les différentes classes tiennent étroi» tement, comme si elles en étoient des an» neaux. (*) »

Le philosophe systématique qui a applati les poles de la terre, dit dans son essai de cosmologie : --- « Auparavant toutes les especes for» moient une suite d'êtres qui n'étoient que les » parties contiguës d'un tout ; chacune, liée » aux especes voisines dont elle ne différoit que » par des nuances insensibles, formoit entr'elles

(*) Lettre à M. Hermann. *Voyez* l'appel au public de M. Kœnig. Lisez aussi ses *nouveaux essais sur l'entendement humain*, page 440.

PARTIE II.

» une communication qui s'étendoit depuis la » premiere jusqu'à la derniere. (*) » --- Jusqu'ici Maupertuis est d'accord avec Pythagore; mais pour ne point choquer les adversaires de ce législateur de l'Inde, il ajoute que cette hyérarchie primitive ne subsiste plus, & que l'approche d'une comete a rompu l'échelle. --- Ces cometes, depuis un siecle, ont fait naître bien des paradoxes.

Le Pline de la France a ajouté de nouvelles idées au systême de l'échelle. --- « La nature » descend par degrés insensibles, de la créature » la plus parfaite, jusqu'à la matiere la plus » informe, & de l'animal le mieux organisé, » jusqu'au minéral le plus brut : ces nuances » imperceptibles sont le grand œuvre de la » nature .... comme elle marche par des gra- » dations inconnues, elle ne peut se prêter » aux divisions des méthodes arbitraires .... » elle descend insensiblement de l'animal qui » nous paroît le plus parfait, à celui qui l'est le

(*) Œuvres de Maupertuis, tome I, page 72.

L'HOMME SEUL.

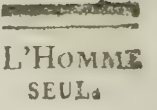
» moins, & de celui-ci au végétal : le polype » d'eau douce sera, si l'on veut, le dernier des » animaux & la premiere des plantes..... La » nature est une puissance qui embrasse tout, » & qui anime tout : le tems, l'espace & la » matiere sont ses moyens ; l'univers, son » objet ; le mouvement & la vie, son but ; les » phénomenes du monde, ses effets.... Quand » on passe de ce qui vit à ce qui végete, on » voit le plan de la nature, qui d'abord n'étoit » varié que par nuances, se déformer par » degrés, & quoiqu'altéré dans toutes ses par- » ties extérieures, conserver néanmoins le » même fond & le même caractere. (*)

Charles Bonnet, à qui l'ame & la nature doivent tant, est un des plus vifs partisans de la grande loi de continuité : « Tout est systé- » matique dans l'univers; tout y est combi-

(*) Ce passage est formé de plusieurs textes de l'Histoire naturelle. *Voyez tome I, de l'édition in-12*, pages 17 & 18; *tome III*, page 11; *tome XXIV*, premiere vue de la nature ; & *tome XXVIII*, page 42.

» naiſon, rapport, liaiſon, enchaînement; il » n'eſt rien qui ne ſoit l'effet immediat de » quelque choſe qui a précédé, & qui ne dé» termine l'exiſtence de quelque choſe qui ſui» vra ... les différens êtres propres à chaque » monde peuvent être enviſagés comme autant » de ſyſtêmes particuliers, liés à un ſyſtême » principal par divers rapports; & ce ſyſtême » eſt enchaîné lui-même à d'autres ſyſtêmes » plus étendus, dont l'enſemble compoſe le » ſyſtême général ... il n'eſt point de ſauts » dans la nature, tout y eſt gradué & nuancé. » Si entre deux êtres quelconques il exiſtoit un » vuide, quelle ſeroit la raiſon du paſſage de » l'un à l'autre? .... Le polype enchaîne le » végétal à l'animal, l'écureuil volant unit l'oi» ſeau au quadrupede, le ſinge touche au qua» drupede & à l'homme ... toutes les échelles » de chaque monde ne compoſent qu'une ſeule » ſuite qui a pour premier terme l'atome, & » pour dernier le plus élevé des chérubins. » (*)

(*) *Contemplation de la nature*, par C. Bonnet, *tome I*, *pages* 16 --- 18 --- 28 & 29.



Cette pyramide philoſophique n'eſt gâtée que par le *chérubin*, qui en fait le couronnement.

L'ingénieux le Cat, l'homme qui a expliqué avec le plus de ſagacité le méchaniſme de l'homme, s'exprime ainſi : « Puiſque la nature » ne fait rien par ſauts, elle garde dans l'ordre » des êtres la même progreſſion inſenſible » qu'elle obſerve dans toutes ſes opérations ; » elle a établi, depuis la pierre la plus brute » juſqu'à la créature la plus ſublime, une » échelle.... & par ces nuances elle a intro- » duit l'harmonie dans un univers tout rempli » de parties diſcordantes. (*) »

L'auteur éloquent de l'Eſſai de pſychologie promene ainſi ſa vue perçante & rapide ſur l'échelle des êtres. --- « L'univers eſt l'aſſem- » blage des êtres créés... chaque être eſt un » ſyſtême particulier qui tient à un autre ſyſ- » tême particulier ; une roue qui s'engraine » dans une autre roue : l'aſſemblage de toutes

(*) Voyez *Traité du mouvement muſculaire, de la ſenſibilité, &c.* par le Cat, article III, page 54.

» ces roues compoſe la grande machine de » l'univers... les bitumes & les ſoufres lient » les terres aux métaux ; les vitriols uniſſent » les métaux aux ſels ; les cryſtalliſations tien- » nent aux ſels & aux pierres ; les amiantes for- » ment une ſorte de liaiſon entre les pierres & » les plantes ; le polype unit les plantes aux » inſectes, le ver à tuyaux ſemble conduire » des inſectes aux coquillages ; la limace tou- » che aux coquillages & aux reptiles ; le ſer- » pent d'eau forme un paſſage des reptiles aux » poiſſons ; la macreuſe eſt un milieu entre le » poiſſon & l'oiſeau ; la chauve-ſouris enchaîne » les oiſeaux avec les quadrupedes ; le ſinge » donne la main aux quadrupedes & à l'hom- » me.... Ainſi la grande échelle traverſe » tous les mondes, & va ſe perdre près du » trône de Dieu. » (*)

Enfin, un philoſophe qui a ſurpris plus d'une fois la nature dans le ſecret de ſes opérations,

(*) *Eſſai de pſychologie*, ou conſidérations ſur les opé- rations de l'ame, &c. page 193 --- 194 --- 364 & 365.

a

L'HOMME SEUL.

a consacré le premier livre de son traité de l'animalité à prouver la gradation naturelle des êtres, & les loix de cette gradation : « Il n'y » a, dit-il, qu'un seul acte dans la nature, » dans lequel rentre tous les événemens ; un » seul phénomene, dont tous les phénomenes » sont des parties liées ; en un mot, un seul être » prototype de tous les êtres . . . Cette grande » & importante vérité est la clef du systême » universel & la base de toute vraie philoso- » phie ; mais elle a à lutter contre la préven- » tion & la stupidité du vulgaire, qui la rejette » sans examen, qui l'examineroit sans la com- » prendre, qui peut-être la comprendroit & ne » l'admettroit pas ; elle a aussi à combattre » l'acharnement des hommes persécuteurs qui, » comme un essaim d'insectes importuns, » volent sur les pas du génie pour le troubler » dans ses sublimes travaux. » (*)

Je ne cite que les philosophes connus, & même je ne les cite pas tous ; je ne voulois que

(*) De la nature, tome IV, pages 17 & 20

montrer combien l'Europe est encore pythagoricienne, malgré les petites idées des persécuteurs, les sophismes de Descartes & le mépris du peuple pour Pythagore.



REMARQUE SUR LA SIXIEME STROPHE. --- « Toutes les parties de la matiere peuvent » s'animaliser . . . la vie est la perfection de la » nature; elle n'a point de parties qui n'y ten- » dent & qui n'y parviennent par l'organisa- » tion . . . Vivre dans une pierre, un insecte, » un homme, ne signifie rien de différent: » mais cet acte est plus parfait à proportion de » la structure des organes. » -- Voyez *Dissertations mêlées sur divers sujets importans*, édition de 1740, page 254.



REMARQUES SUR LES QUINZIEME ET SEIZIEME STROPHES. --- Il ne faut qu'ouvrir un livre moderne de botanique, pour se convaincre de l'animalité des plantes : on trouve à chaque page des démonstrations de cette

vérité dans l'anatomie des plantes de Grew, dans la ſtatique des végétaux, dans les œuvres de Campanella (*), dans l'ame des plantes du docteur Dédu, dans le voyage du Levant de Tournefort, dans la contemplation de la nature de Charles Bonnet, dans les œuvres des Malpighi, des Juſſieu, des Adanſon, &c. On ſe pénetre encore plus de ce grand principe, quand on n'a d'autres livres que le ſpectacle de la campagne.

Il faut ſe placer ſoi-même au dernier degré de l'échelle animale, pour douter de l'animalité des végétaux.

Les plantes ont les deux ſexes; elles ſont vivipares & ovipares.

(*) Voyez comment ce bon moine eſt traité par le médecin Duval, pour avoir deviné Pythagore. --- *Ce philoſophe, nommé Campanella, ou Clochette* (je me ſers des expreſſions du docteur), *ce vil Marſyas, ce Pygmée, ce Dave, ce Phaëton, ce hibou, ce Zoïle, qui s'éleve contre le ſage Ariſtote, c'eſt-à-dire, contre l'Apollon, l'Œdipe & le ſoleil de la philoſophie.* --- Voyez *Curioſ. de la nature*, par l'abbé de Vallemont, tome I, page 32.

Elles ſe nourriſſent en pompant la nourriture par les pores de leurs racines. L'homme n'a qu'une bouche, mais un cedre en a des millions.

La ſeve, qui leur tient lieu de ſang, circule chez elles dans des parties analogues à la grande artere & à la veine cave.

L'animal végétant s'accroît par le développement finement gradué de toutes ſes parties; quand il ceſſe de s'accroître il dépérit, & voilà ſa vieilleſſe.

La plante a ſes maladies comme nous, telles que des engorgemens de viſceres, des tumeurs, des paralyſies, &c. Les ſucs malfaiſans de la terre, les vapeurs malignes, les corps hétérogenes la bleſſent, & la nature la guérit.

Les végétaux ſubiſſent des variations ſuivant les climats qu'ils habitent; les plantes des dunes ſont toujours des pygmées, comme les habitans de la zone torride ſont toujours des negres.

Il y a des ſenſitives qui dorment dans un tems d'orage, & qui ſe réveillent avec la ſérénité des cieux.

Quel eſt le caractere de l'animal qui ne convienne pas à la plante? Naturaliſtes, épuiſez vos expériences phyſiques, combinez tous vos ſyſtêmes, vous ſerez toujours obligés de convenir que le philoſophe qui met ſes roſes au rang des êtres ſenſibles, mérite bien la peine d'être réfuté.

Un ancien a défini la plante un animal enraciné; un moderne l'a comparée à l'aiguille d'une horloge qui parcourt d'un mouvement inſenſible tous les points du cadran. L'éleve de Deſcartes peut à la rigueur n'avoir pas tort; mais ſûrement le diſciple de Pythagore n'eſt pas un inſenſé.



REMARQUE SUR LA DIX-SEPTIEME STROPHE. --- Outre l'amiante & l'asbeſte, il y a une plante foſſile qu'on nomme le noſtoch, qui végete ſenſiblement, mais qui eſt dénuée de branches, de tige & de feuillages. Voyez *Obſervat. ſur la végétation du noſtoch*, par M. de Réaumur; Hiſt. de l'ac. roy. des ſcien-

ces, année 1722. --- Il y a peut-être dans l'échelle de la nature plus de degrés entre le nostoch & la sensitive, qu'il n'y en a entre l'homme & le nostoch.



REMARQUE SUR LA DIX-HUITIEME STROPHE. --- Le célebre Tournefort soupçonna la végétation des fossiles, en visitant la grotte d'Antiparos. *Voy. du Levant*, tome II. Wallerius a confirmé cette vérité dans sa Minéralogie; Henekel, dans sa Pyritologie; & Colonne, dans ses Principes de la nature. Les physiciens qui ont fait du regne minéral un amas de décombres, ont mal vu, ou ont répété ceux qui n'avoient rien vu.

L'auteur de l'histoire des *Causes premieres* est bien plus hardi que les naturalistes que je viens de citer. *La pierre*, dit-il, *qui se détache de la montagne, m'étonne si elle connoît les loix qu'elle suit en tombant; elle m'étonne encore plus, si elle les ignore*. Hist. des Causes premieres, page 2.

L'HOMME SEUL.

Quand Buffon a dit, *Hiſt. nat.* tome III de l'édit. in-12, que le minéral étoit une matiere brute, n'agiſſant que par la contrainte des loix de la méchanique, ſans organiſation, & faite pour être foulée aux pieds par les hommes & par les animaux, un phyſicien de la nature a demandé à ce philoſophe ce que c'étoit donc que la vertu attractive de l'ambre & de l'aimant? pourquoi certains foſſiles tranſparens pouvoient électriſer les corps? comment les métaux, &c. *De la nature*, tome IV, part. VII, liv. VI, ch I.

Buffon n'a point répondu à ces difficultés; & qui pourroit y répondre? Il y a une époque de puberté, & une autre de vieilleſſe pour les foſſiles; la diſſolution eſt le terme de leur vie, comme elle eſt celui des animaux : ils ſe multiplient auſſi; mais on ne ſait encore par quelle voie. Qui ſait ſi dans la ſuite on ne découvrira pas des cailloux mâles, de l'or femelle, & des diamans hermaphrodites?

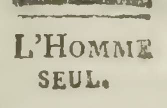
REMARQUE SUR LA DIX-NEUVIEME STROPHE. --- Les Egyptiens firent de la vie & de l'intelligence des aſtres, un dogme de leur doctrine exotérique, & encore aujourd'hui les ſectateurs arabes du zabianiſme ont la même croyance.

Platon, Zénon & Thalès regarderent le monde comme un grand animal; le peuple abuſa de ce principe pour adorer les aſtres; mais le polythéiſme n'eſt point le crime de la philoſophie. S'il eſt vrai que l'intérieur de la terre ſoit un mêlange régulier de divers foſſiles; ſi l'on découvre ſur ſa ſurface un ſyſtème de ſolides & de fluides; s'il y a quelqu'analogie entre les marées de l'océan & l'équilibre des liqueurs dans le corps humain; ſi . . . . en vérité, je ne puis mieux faire que de finir comme Pythagore.



CHAPITRE XI.

DES SENS.



L'HOMME SEUL.

L'HOMME communique par ſes ſens externes à la nature, & par ſes ſens internes à tout le ſyſtême des êtres, ſoit phyſiques, ſoit intellectuels.

Toutes les idées viennent des ſens & doivent leur origine à l'ébranlement des nerſs; mais les petites cordes homogenes qui compoſent le tiſſu nerveux, n'ont pas toutes la même forme; les unes ſont toujours tendues avec force, les autres ne ſont pas en état d'exécuter beaucoup de vibrations; il y en a qui s'éloignent beaucoup du ſenſorium, & d'autres dont le prolongement ne s'étend pas au-delà du cerveau; leur aſſemblage forme tantôt des faiſceaux, tantôt des houpes, des lames & des pyramides; l'uniformité eſt dans les élémens qui les compoſent, & la variété dans leur configuration.

Toute la ſtructure organique de l'homme peut

donc s'expliquer par le méchanisme des fibres; si cette partie du cerveau où réside particuliérement le sentiment étoit diaphane, le philosophe observeroit toutes les gradations des fureurs de l'amour dans la tête de Médée, & peut-être toute la combinaison des idées qui ont fait naître le Paradis perdu, dans celle de Milton.

Si l'homme avoit reçu de la nature un plus grand nombre de sens, cette multiplicité d'organes changeroit peut-être la nature de ses jugemens; elle étendroit aussi la sphere de ses connoissances; qui sait si, avec douze sens, nous ne pourrions pas pénétrer dans l'essence des choses?

Ne desirons pas de nouveaux organes, parce qu'alors il faudroit changer le monde que nous habitons; songeons qu'avec nos cinq sens, notre froide imagination & nos petites passions, nous pouvons embraser la terre, & en faire le tombeau des hommes.



ARTICLE PREMIER.

Des Sens externes.

MALEBRANCHE eſt bien éloquent, quand il parle contre les ſens, & qu'il fait la ſatyre de l'imagination; mais la *Recherche de la vérité* n'eſt point mon livre, parce qu'on n'y voit que ſous une face déſavantageuſe, des organes qui ſont autant la baſe de nos connoiſſances, que l'inſtrument de nos erreurs; il étoit ſi aiſé à ſon auteur d'être à-la-fois éloquent & philoſophe!

L'Homme seul.

Admirons Malebranche, liſons ſon livre & étudions après lui la théorie des ſens.

I.

LE TACT. — C'eſt celui de nos organes, dont l'empire eſt le plus étendu; il ſemble même que la vue, l'ouïe, le goût & l'odorat ne ſoient que le tact diverſement modifié.

Un nombre prodigieux de fibres qui ſe ramifient à l'infini, forment ſur la ſurface du corps humain, l'organe du toucher; elles compoſent

les trois membranes qu'on nomme l'épiderme, le réticule & la peau; & leur ébranlement, transmis au sensorium, produit ces deux grands mobiles de la vie qu'on nomme le plaisir & la douleur.

Le toucher n'est proprement qu'un contact de superficie; si la glace contracte les fibrilles de la peau, il en résulte la sensation du froid; si les rayons du soleil les dilatent, il en résulte le sentiment de la chaleur; une pression douce & uniforme de l'athmosphere ouvre l'ame aux impressions de la volupté, & une espece de spasme dans le tissu nerveux, occasionne en elle la terreur & le frissonnement. Si la nature nous ôtoit l'organe du tact, nous cesserions d'être hommes, nous ne serions pas même dans la classe des animaux.

L'homme paroît l'être le plus sensible au contact des corps; voilà pourquoi le physique de l'amour a tant d'attraits pour lui: les animaux engendrent; mais l'homme seul sait jouir.

L'organe du toucher réside particuliérement

dans la main ; c'eſt la partie de notre corps la plus flexible, & celle qui ſe prête le plus facilement aux divers caprices de la volonté ; s'il étoit poſſible d'en augmenter les articulations, par exemple, d'avoir une main compoſée de dix doigts, je ne doute pas qu'on ne fortifiât dans ſon ame le principe du ſentiment. Il y a dans Berlin une famille de ſexdigitaires (*) ; les perſonnes qui la compoſent, doivent, toutes choſes égales d'ailleurs, avoir plus de ſenſations, de douleur & de plaiſir que le reſte des hommes.

Les femmes en qui la nature, l'éducation & la coquetterie concourent à donner la plus grande fineſſe à l'organe du toucher, ſont en général plus ſenſibles que les hommes ; leurs fibres ſe contractent & ſe dilatent aux plus légeres impreſſions des corps ; il y en a qui ſont ivres d'amour, lorſque leur amant n'eſt encore qu'un philoſophe.

L'éleve de la nature ne ſauroit trop s'appli-

(*) *Voyez Œuvres de Maupertuis, tome II, page 275.*

Partie II.

quer à perfectionner en lui l'organe du tact, qui étend la ſphere de ſes connoiſſances, qui rectifie les erreurs des autres ſens, & répand quelques rayons de bonheur au travers des ombres de la vie; la nature conduit à cette maxime, & la nature eſt le premier des législateurs.

L'uſage des bains, un travail modéré, & ſur-tout la propreté, conſervent ſur le corps humain l'ouvrage de la nature; les hommes qui la contrediſent, ſont pour le philoſophe un objet de pitié; voyez les ſauvages & les Fanatiques, les Kalmouques & les Cénobites; leur corps devient hideux & leur eſprit ſtupide: on diroit qu'ils ſe tourmentent pour devenir des monſtres.

Le tact peut devenir ſi parfait, qu'il dédommage quelquefois les aveugles de la perte de la lumiere; le fameux mathématicien Saunderſon avoit deux yeux d'une nouvelle eſpece, qu'il s'étoit lui-même donnés, ſa main & ſon intelligence. (*)

(*) Les phyſiciens rapportent une foule d'exemples;

Mes principes ne tendent point à justifier ces hommes frivoles qui, avec une ame foible & des organes éteints, cherchent par le secours de l'art à rappeller une sensibilité qui leur échappe, se font un tact factice pour remplacer celui de la nature, & meurent tous les instans où ils cessent de jouir.

Je serois également criminel & inconséquent, si en traitant de la nature, j'apprenois à en abuser.

I I.

L'ODORAT. --- Il est étonnant que les phy-

---

qui prouvent qu'on peut suppléer par le tact à la perte de la vue. Un organiste de Hollande devenu aveugle, continua à donner des leçons de claveffin ; il acquit l'habitude de distinguer au toucher les différentes especes de monnoie, les couleurs mêmes des cartes n'échappoient pas à sa pénétration ; on le regardoit comme un joueur redoutable, & il auroit pu défier le fameux chevalier de Grammont. *Observ. de physique, tome II, page* 214.

Le sculpteur Ganibusius de Volterre, l'emportoit encore sur l'organiste Hollandois ; car il suffisoit à cet artiste aveugle de toucher un objet, pour faire ensuite une statue d'argile qui lui étoit parfaitement ressemblante. *Traité des sens* de le Cat, page 11.

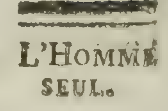
ſiologiſtes aient dédaigné de faire de cet organe l'objet de leurs recherches; il eſt doué d'une ſenſibilité bien plus exquiſe que celui du goût, & on diroit que la nature ne l'a placé auprès du palais que pour en rectifier les erreurs.

Le ſens de l'odorat, beaucoup plus ſubtil dans certains animaux domeſtiques que dans l'homme, eſt peut-être la baſe de leur fidélité: le ſinge qui a cet organe très-ſenſible, reconnoît une femme ſous quelque forme qu'elle ſe déguiſe; & qui ſait ſi l'habitude de vivre avec l'eſpece humaine ne lui apprendroit pas, comme à un ancien philoſophe grec, à diſtinguer une vierge, de la fille qui eſt devenue mere?

On ne peut douter qu'il ne parte de tous les corps animés des émanations qui ont plus ou moins d'analogie avec le fluide nerveux qui vivifie nos organes, & ce n'eſt que par-là que le phyſicien explique le phénomene étonnant des ſympathies & des antipathies.

En général, les corpuſcules qui émanent des parfums agiſſent ſur les lames nerveuſes qui

tapiſſent



tapissent la partie supérieure du nez, & l'ébranlement des lames se communique jusqu'au siege du sentiment; tel est le méchanisme de cet organe.

Il est singulier que dans les animaux la sensibilité réside presque toute entiere dans l'odorat; un chien de chasse avec son museau voit les objets qui ne sont plus, & savoure ceux qu'il n'est plus à portée d'atteindre; c'est un triple organe qui lui tient lieu de nez, de bouche & de main; il n'en est pas de même de l'homme; son tact est excellent, mais son odorat est de la plus grande foiblesse (*); les naturalistes ont

(*) Le principe qu'on établit ici souffre cependant des exceptions : M. le Cat, dans son *Traité des sens*, rapporte plusieurs exemples qui prouvent que l'odorat dans les hommes peut quelquefois atteindre la perfection de celui des animaux.

On a vu des negres aux Antilles, qui suivoient les hommes à la piste comme des chiens de chasse, & qui distinguoient très-bien les voies d'un blanc de celles d'un Africain.

Le chevalier Digby fait mention d'un enfant élevé dans les bois, qui avoit acquis tant de finesse dans l'odorat, qu'il distinguoit par cet organe l'approche de

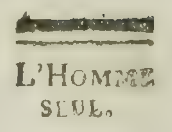
trouvé la raiſon de ce phénomene ; le ſentiment de l'homme eſt dans le tact, parce qu'il a plus beſoin de connoître que d'appéter ; celui de l'animal eſt dans l'odorat, parce qu'il a plus beſoin d'appéter que de connoître.

La nature ne veut point que l'homme épuiſe ſa ſenſibilité par l'uſage de ces parfums factices, que le luxe a inventés pour les perſonnes qui ne ſavent pas jouir ; ces femmes qui marchent toujours enveloppées d'un athmoſphere odoriférant, ſont bientôt mortes pour les parfums

---

l'ennemi ; dans la ſuite ayant changé de maniere de vivre, cette grande ſenſibilité ſouffrit des altérations ; cependant long-tems après, s'étant marié, il diſtinguoit encore fort bien ſa femme d'une autre, en la flairant ; ſon nez, pendant la nuit, lui tenoit lieu de la vue.

Un religieux de Prague, dont il eſt parlé dans le *Journal des ſavans* de 1684, prête encore plus à l'étonnement des philoſophes ; non-ſeulement il connoiſſoit les perſonnes qui venoient le voir en les flairant ; mais ce qui eſt encore plus extraordinaire, il diſtinguoit une fille d'une femme, & une perſonne chaſte d'une autre qui ne l'étoit pas. Ce moine avoit commencé un *Traité des odeurs* quand il mourut, & ſûrement il n'y avoit perſonne ſur la terre, qui fût plus en état que lui de l'exécuter.



de la nature; un parterre n'eſt plus pour elles qu'un tableau heureuſement deſſiné, & la campagne ne leur paroît qu'un bizarre aſſemblage de végétaux & de décombres.

Il y a environ un ſiecle qu'on a apporté dans l'Europe l'uſage d'une poudre corroſive, (*) qui déſſéche la membrane olfactoire, intercepte le cours des humeurs, & peut-être tend à vitrifier l'entrée du cerveau; c'eſt le luxe qui originairement a introduit cette poudre, & le luxe n'eſt pas la nature.

Le tabac, comme l'anacarde de Pythagore, ſe prend quelquefois pour donner un nouveau reſſort aux ſens & à l'intelligence; mais cette propriété même en rend le fréquent uſage dangereux; il en eſt alors de lui comme de ces liqueurs fortes, qui ouvrent l'entendement pendant quelques heures, pour rendre ſtupide toute la vie.

(*) M le Cat, un des philoſophes dont le ſuffrage en cette matiere eſt du plus grand poids, dit que le tabac n'exhale qu'une odeur ammoniacale & venimeuſe. Voyez *Traité des ſens, page 35.*

PARTIE II.

III.

LE GOUT. --- Cet organe a beaucoup de rapport avec celui du toucher; il a ses papilles nerveuses, mais plus saillantes, plus épanouies & par conséquent plus analogues au principe de la sensibilité; le goût n'est à nos yeux que le tact perfectionné.

Les sels sont un des principes matériels des saveurs; ils servent par leurs pointes aiguës à crisper les fibres, à les contracter & à les brûler; ils déchireroient bientôt tout le tissu nerveux, si les corpuscules balsamiques des huiles ne prévenoient à chaque instant ses blessures.

Le goût est l'organe qui contribue le plus au bonheur de tout ce qui respire; on conçoit très-bien l'existence d'un être sourd, aveugle, & privé de l'ouïe & du toucher; mais si, avec l'usage de ces quatre sens, la nature lui refusoit un palais, un sentiment vague d'ennui s'empareroit de son ame dès le premier instant de sa naissance; la douleur lui succéderoit, & quand l'animal ne pourroit plus supporter le senti-

ment pénible de l'exiſtence, il ceſſeroit d'être.

L'HOMME SEUL.

La nature qui a fait de l'organe du goût le principe de l'exiſtence animale, y a attaché la plus grande jouiſſance; quand l'aiguillon de la faim ſe fait ſentir, on devient inſenſible aux parfums des fleurs, aux concerts, aux ſpectacles, aux plaiſirs mêmes du toucher; un fruit alors devient d'un prix ineſtimable, & l'ame eſt toute entiere dans le palais qui le ſavoure.

Plus les voluptés que le goût fait naître ſont intimes, plus il eſt aiſé d'en abuſer: l'homme, qui ne ſait point commander à lui-même, épuiſe la ſenſation du plaiſir, juſqu'à ce qu'elle ſe transforme en douleur: pour le ſage, il jouit peu pour jouir long-tems; il ſort toujours de table avant que ſon appétit ſoit raſſaſié.

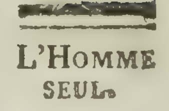
Rendons juſtice à notre ſiecle; on abrége dans le monde l'intervalle immenſe des repas, on n'envie plus les exploits de gloutonnerie que l'antiquité rapporte de Milon & de Vitellius; mais ce vice eſt remplacé par un autre moins ſenſible & plus dangereux; la ſubſtance d'un

ſervice entier ſe trouve aujourd'hui réunie dans un ſeul plat : à force de perfectionner l'aſſaiſonnement des mets, on altere leur nature, & il ſe trouve qu'une heure de plaiſir équivaut à un jour de jouiſſance.

L'homme de la nature, ſatisfait des alimens ſimples qu'elle lui procure, laiſſe l'homme du monde s'empoiſonner noblement dans ſes repas de Trimalcion, tourmenter ſon palais pour lui donner de l'activité, & accélérer ſa mort par les moyens mêmes qui étoient deſtinés à la prévenir.

I V.

L'OUIE. --- On peut regarder l'intérieur de l'oreille comme un écho où le ſon ſe réfléchit, ou ſi l'on veut, cet organe eſt une eſpece de claveſſin, dont le labyrinthe & le limaçon forment la baſe ; ſes rubans ſonores repréſentent les cordes iſocrones de l'inſtrument, & les colonnes d'air qui pénétrent dans le tympan, ſont les ſautereaux qui les mettent en jeu ; dès que le nerf auditif eſt ébranlé, l'ame entend des


L'HOMME SEUL.

ſons & s'ouvre au plaiſir de l'harmonie.

L'ouïe eſt bien plus néceſſaire à l'homme qu'aux animaux, parce que dans le premier elle eſt eſſentiellement liée à l'organe de la parole; un ſourd de naiſſance eſt toujours muet; il ne peut ni s'inſtruire des penſées de ſes égaux, ni leur communiquer les ſiennes; il eſt toujours ſeul au milieu de la multitude; c'eſt un individu borné à la vie animale, & qui n'a preſque jamais d'exiſtence intellectuelle.

L'organe de l'ouïe eſt une des cauſes phyſiques de notre félicité; je plains les peuples qui habitent les environs des cataractes du Nil ou du ſaut de Niagarat; ils doivent avoir moins d'intelligence que nous, ou plus de pente vers le ſuicide.

Les anciens étoient ſi perſuadés que la mélodie eſt un des plaiſirs les plus purs de la nature, que les législateurs firent entrer des préceptes de muſique dans les codes qu'ils donnerent aux nations (*); les magiſtrats de

(*) « Un muſicien, dit Platon, vous apprendra quels

quelques villes grecques s'intéressoient à l'addition de quelques cordes dans une lyre, comme Philippe II à la découverte d'une mine du Potosi ; on croyoit alors assez unanimement qu'un musicien devoit être plus intrépide, plus généreux & plus sensible qu'un homme qui n'avoit point d'oreille.

La musique n'opere plus parmi nous les prodiges qu'elle opéroit chez les Grecs & chez les Orientaux ; malgré leur talent, Jarnowich ou Viotti, le violon à la main, n'appaiseroient pas des émeutes populaires, ne fléchiroient pas des tyrans, ne calmeroient pas des frénétiques, & ne rappelleroient pas des mourans des portes du tombeau. Qui a pu produire cette singuliere dégradation ? Vient-elle de ce que nous n'avons plus les lyres d'Athenes, les nables de Sidon,

---

» sont les sons capables de faire naître l'audace & la » modestie, la bassesse de l'ame & la magnanimité. » *Republ liv. III.*

Ce musicien, s'il existoit ailleurs que dans la République de Platon, mériteroit de devenir le législateur des hommes.

& les cistres dorés de Memphis? La musique de Gretry, de Piccini & de Pergolese est-elle inferieure à celle de Therpandre & d'Arion? ou enfin y auroit-il dans l'espece humaine une tendance graduée vers l'insensibilité qui, portée dans un certain nombre de siecles à son dernier période, annoncera notre destruction?

La musique sera toujours chere à l'éleve de la nature; il la fera servir à perfectionner l'organe de l'ouïe, à rétablir la sérénité dans son ame, & à bannir l'ennui, qui est pour l'être qui pense, un mal égal à la douleur.

La musique est, dans l'entendement des Traëtta & des Paësiello, un ressort propre à tendre le génie; c'est un talent aimable pour les artistes, & une source de félicité pour le genre humain.

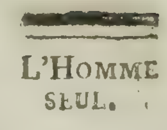
V.

LA VUE. --- Il y a des faisceaux de fibres rassemblés dans toute l'étendue de la retine & du nerf optique; il est probable que chacun de ces faisceaux est composé de fibrilles analogues

aux ſept couleurs primitives de la lumiere ; ſi quelque rayon vient frapper l'organe, le ſenſorium eſt ébranlé, & l'ame n'eſt plus dans les ténebres.

Newton a appris au ſage de la nature a perfectionner ſa vue, en ne croyant donner qu'une théorie ſur les phénomenes de la viſion : ce grand homme a trouvé l'art de décompoſer un rayon ſolaire, il a calculé comment le fluide lumineux traverſe en moins de huit minutes trente-trois millions de lieues ; il a rectifié l'optique erronée de Deſcartes & de Malebranche, & la morale n'eſt pas tout-à-fait étrangere au ſervice que ce philoſophe a rendu à la phyſique.

L'œil matériel a beaucoup de rapport avec celui de l'entendement ; depuis qu'avec le ſecours du microſcope, le naturaliſte eſt deſcendu dans l'abyme des infiniment petits, le voile qui cachoit à ſa raiſon un nouvel univers, s'eſt diſſipé, & ſes idées ſont devenues grandes comme les opérations de la nature.



L'HOMME SEUL.

Il eſt d'autant plus néceſſaire de perfectionner en nous l'organe de la viſion, que par lui-même, il égare autant qu'il éclaire; ce ſens nous trompe ſur l'étendue des corps, ſur leur figure, ſur la vîteſſe de leur mouvement, ſur leur diſtance & ſur leurs propriétés; il eſt l'origine d'une multitude d'erreurs phyſiques & morales, & il devient vraiment utile au bonheur de l'homme que quand il eſt rectifié par le toucher, & guidé par la raiſon.

L'uſage immodéré des plaiſirs affoiblit étrangement la vue; les capitales de l'Europe ſont pleines de jeunes aveugles qui, n'ayant ni le génie d'Homere, ni les talens de Saunderſon, ſont bien loin de rougir des ſecours qu'ils empruntent de l'optique, pour ſuppléer à l'abandon de la nature; mais il faut les plaindre pour les maux mêmes dont ils font gloire.

L'exercice ajoute beaucoup à l'excellence de la vue (*); l'œil du peintre eſt un tableau

(*) Souvent la vue ſupplée à la perte totale de l'ouïe;

PARTIE II.

où les nuances les plus fines vont se tracer ; placez un artiste & un homme du peuple devant le palais de l'Escurial ; le premier aura déjà saisi toutes les proportions de son architecture, tandis que l'autre n'aura encore distingué qu'un péristile & des pierres de taille.

Un ancien philosophe se créva les yeux pour n'être point distrait dans ses méditations ; mais c'étoit un insensé, qui n'a été loué que par d'autres insensés ; on ne perfectionne point son être en le détruisant... Homme timide, tu veux dompter tes sens ! Qu'as-tu besoin du coûteau d'Origene ? Ose

---

le monde est plein de sourds, à qui on fait entendre tout ce qu'on veut. Il y avoit à Amiens, en 1700, une femme qui comprenoit ce qu'on lui disoit en regardant seulement le mouvement des levres ; elle lioit de cette façon de très-longues conversations ; les entretiens qu'on avoit avec elle ne fatiguoient point l'interlocuteur ; il pouvoit se dispenser d'articuler des sons, & il suffisoit qu'il remuât les levres sensiblement ; ainsi cette femme entendoit distinctement, lors même qu'il ne s'entendoit pas lui-même. *Observ. de physique, tome II, page 109.*

L'HOMME SEUL.

combattre & tu apprendras par tes défaites à être vainqueur ; la nature n'eſt point mauvaiſe, mais le cœur humain le devient quelquefois ; écoute la voix de la philoſophie, reſpecte ton corps, & ne mutile que ton entendement.



ARTICLE II.

LE PARISIEN ET LE CARAÏBE.

Dialogue. (*)

LE CARAÏBE.

PARTIE II.

MONSIEUR le Parisien, je desirerois....

LE PARISIEN.

Monsieur, parlez plus haut, j'ai de la peine à vous entendre.

LE CARAÏBE.

Voilà qui est singulier, tout le monde ici a des oreilles & tout le monde est sourd. --- Monsieur, je desirerois connoître la route d'Orléans; je dois m'y rendre avant la nuit.

LE PARISIEN.

Il est huit heures sonnées. -- La poste aura

(*) Le lecteur vulgaire qui n'entend rien à un drame, si on ne marque en tête le lieu de la scene, saura que cette conversation fut tenue le 20 septembre 1769 à Paris sur la partie du rempart, nommée le *Boulevart-neuf*. --- Des Parisiens empêcherent qu'on ne la transcrivît dans la gazette.

de la peine à vous y mener aujourd'hui, les chevaux auront à faire vingt-huit lieues.

LE CARAÏBE.

Auſſi je ne prétends point me ſervir de chevaux. --- Vous riez. --- Oh, cette petite courſe n'effraie point un Caraïbe : la belle Yariko m'attend ce ſoir, & je ne manquerai pas au rendez-vous ; mes jambes ſont toutes neuves, car je n'ai encore que cinquante-quatre ans, & je ſerai bientôt à Orléans ; il m'arrive ſouvent de faire trente lieues en un jour pour attraper un lapin ; j'en ferai bien vingt-huit pour ſouper avec ma maîtreſſe.

LE PARISIEN.

Monſieur le Caraïbe, vous me paroiſſez un animal ſingulier, que nos femmes ſeroient charmées d'apprivoiſer... Je veux vous mettre moi-même dans votre route, je ſuis curieux de ſavoir ſi un ſauvage penſe auſſi bien qu'il marche.

LE CARAÏBE.

Cela doit être ; mon corps n'eſt point ma-

lade, pourquoi mon entendement le feroit-il ? Mais dites-moi, que font toutes ces têtes penfantes, raffemblées fur cette terraffe, que je juge éloignées d'ici de deux de vos lieues ?

LE PARISIEN.

Je vous avouerai que je ne vois pas même la terraffe; il faudroit pour vous répondre avoir les yeux de l'aigle.

LE CARAÏBE.

Il fuffit d'avoir les yeux de l'homme; en vérité, votre pays me fait pitié; dans nos forêts il y a mille Indiens qui ont la vue plus perçante que moi : vous, Parifien, vous me regardez comme un aigle, & je ne fuis qu'une taupe, pour le grand nombre des Caraïbes.

LE PARISIEN.

Je vous confierai avec ma franchife ordinaire que fans avoir jamais été auffi clairvoyant qu'un Caraïbe, j'ai joui dans ma jeuneffe d'une vue affez perçante; mais les bals, les livres & les filles de l'opéra l'ont fingulièrement affoiblie : dans ce pays-ci, le plaifir coûte fort cher ;

les



L'HOMME SEUL.

les plus heureux sont ceux qui ne l'achetent qu'aux dépens de leur bourse.

LE CARAÏBE.

Je crois que le plaisir se goûteroit mieux & affoibliroit moins s'il ne s'achetoit pas. -- Tenez, je compte ce soir m'enivrer des plaisirs de l'amour, dans les bras de ma chere Yariko; eh bien, je ne lui apporte que mon cœur & ce paquet d'herbes que je viens de cueillir.

LE PARISIEN.

Fi donc, monsieur le Caraïbe, ces herbes n'ont aucun parfum; choisissez un autre bouquet pour votre maîtresse.

LE CARAÏBE.

Celui-là lui suffit; il est simple comme la nature, & neuf comme le cœur que j'aime. Je pourrois sans doute tresser en guirlandes les fleurs de votre climat, mais leur odeur est trop forte, & elles fatiguent ma sensibilité; si je m'accoutumois à vos roses & à vos juliennes, l'odeur douce que cette verdure exhale n'auroit bientôt aucun attrait pour moi; dans la suite,

PARTIE II.

je me lasserois même des fleurs, j'aurois recours aux parfums, & je finirois par n'avoir plus d'odorat.

LE PARISIEN.

Voilà justement notre histoire : nous, Parisiens, nous sommes dans le centre des plaisirs, nous épuisons de bonne heure toutes les jouissances, & à trente ans nous n'avons plus d'organes.

LE CARAÏBE.

Ainsi à Paris on est vieux à trente ans ; voilà un fait qui tiendra sa place dans l'histoire de mes voyages, pourvu cependant qu'on ne me regarde pas comme un visionnaire chez mes concitoyens, qui vivent un siecle & demi, & qui se plaignent encore de l'avarice de la nature. --- Mais, dites-moi, je vous prie, j'ai vu à dix lieues d'ici dans vos campagnes, un peuple passablement vigoureux, chez qui la vieillesse ne parvient qu'après soixante ans ; que n'abandonnez-vous votre ville qui dévore ses habitans, pour vous retirer dans cet asyle ? Qu'est-


L'HOMME SEUL.

ce que dix lieues pour un être qui pense, quand il s'agit d'avoir trente ans de plus à honorer les dieux, & à être utile aux hommes ?

LE PARISIEN.

Cela est vrai, monsieur le Caraïbe, mais vous ne ferez point ici de prosélytes ; la raison pour laquelle on vit long-tems à la campagne, c'est qu'on s'y passe sans peine des biens qu'on ne connoît pas ; mais dans les grandes villes, qui sera assez philosophe pour se priver des biens qui viennent le chercher ? Un aimable désœuvré de nos capitales veut avoir en gros les plaisirs qu'un simple laboureur goûte en détail ; moi qui n'ai que dix mille livres de rente, j'ai rassemblé dans l'espace de trente ans autant de jouissances, qu'un rustre en a dans un siecle presque entier : un seigneur qui a un million de revenu, ne met peut-être que dix ans à parcourir sa carriere voluptueuse ; & j'ai connu un jeune duc qui, dans l'espace de quatre ans, réunit l'enfance, la puberté & la vieillesse ; il mourut en cherchant le plaisir, & dit

encore en rendant le dernier ſoupir, j'ai aſſez vécu.

Le Caraïbe.

Je n'entends rien au raiſonnement de votre duc. --- Voilà une corbeille de fruits; ſi la nature me diſoit, voilà ta nourriture pendant trois ſemaines, ferois-je bien de manger tout aujourd'hui, pour mourir de faim dans quatre jours? Le grand législateur Pachimeck a laiſſé une maxime bien différente aux Caraïbes: ô hommes, leur diſoit-il ſouvent, vivez peu, & vous vivrez long-tems! Je trouve un grand ſens dans cet apophthegme.

Le Parisien.

Mon cher ſauvage, votre philoſophie m'enchante; accordez-moi une faveur; à trente pas d'ici eſt un traiteur célebre, permettez que je vous donne à déjeûner chez lui; vous en ſerez plus agile dans le reſte de votre voyage.

Le Caraïbe.

Il n'y a encore que quatorze heures que j'ai mangé, & je n'ai pas faim.

L'HOMME SEUL.

LE PARISIEN.

Mais du moins acceptez un verre de crême des Barbades.

LE CARAÏBE.

Dites-moi, le lait des Barbades fait-il une meilleure crême que le lait de mon pays?

LE PARISIEN.

Vous êtes encore bien neuf pour avoir tant voyagé. -- Eh, ne ſavez-vous pas que la crême des Barbades eſt une liqueur ſpiritueuſe, diſtillée pluſieurs fois à un alambic & compoſée...

LE CARAÏBE.

Gardez pour vos Pariſiens votre crême & vos poiſons. --- Quand mon palais commencera à s'uſer, je boirai du vin, & quand je n'aurai plus de goût, j'eſſaierai des liqueurs; en attendant l'eau me ſuffit, mais je n'en boirai qu'à Orléans, pour augmenter ma vigueur auprès de la belle Yariko.

LE PARISIEN.

Pardon ſi j'ai tant de peine à me défaire de mes vieux préjugés. --- Faire en moins d'un

jour vingt-huit lieues à pied; avoir cinquante-quatre ans & boire de l'eau pour paroître plus vigoureux aux yeux de sa maîtresse, voilà qui n'est guere dans nos mœurs. --- Mais enfin un Caraïbe n'est pas un Parisien. --- Faites-moi un peu le portrait de votre belle Yariko.

Le Caraïbe.

Volontiers; quand je ne la vois pas, j'aime du moins à parler d'elle. --- Figurez-vous une femme de six pieds, dont les cheveux naturellement bouclés, tombent en ondoyant sur son sein; dont la tête, du plus parfait ovale, n'a de modele que parmi vos statues; dont la robe transparente suit exactement tous les contóurs de sa taille svelte; dont. . . . . Mais vous êtes bien froid, monsieur le Parisien.

Le Parisien.

Hélas! il n'y a plus de beautés pour moi . . . même parmi les Caraïbes.

Le Caraïbe.

Quoi! votre cœur. . . .

L'HOMME SEUL.

LE PARISIEN.

Il eſt mort auſſi bien que mes ſens ; j'ai eu autrefois un ſerrail à moi, & maintenant je ne ſuis plus propre qu'à en être le gardien ; j'admire encore une belle femme, mais je n'aime plus.

LE CARAÏBE.

En vérité, tous vos aveux me jettent dans le plus grand étonnement ; par quel prodige vos peres ont-ils fait la conquête de ma patrie ? Comment s'y trouve-t-il encore un ſeul Européen ? Moi je ſuis un homme, mais vous autres avec votre taille de cinq pieds, vos ſens énervés & votre vie de trente ans, qu'êtes-vous ? Y auroit-il par haſard des hommes de la grande & de la petite eſpece, comme il y a parmi les chiens des dogues & des baſſets ? Le Caraïbe eſt-il l'homme de la nature, & le Pariſien l'homme dégénéré ?

LE PARISIEN.

Je crois que dans les climats tempérés l'homme eſt par-tout le même ; la nature le fait robuſte,

l'éducation ſeule le dégrade ; un Européen qui deviendroit votre compatriote auroit des fils qui vous reſſembleroient ; mais eſſayez d'épouſer une Pariſienne, & vous verrez vos enfans mourir de vieilleſſe, quand vous ſerez encore dans l'âge viril.

Le Caraïbe.

Ce que vous me dites, me paroît de la derniere juſteſſe : il faut qu'une vérité ſoit bien évidente pour qu'elle paroiſſe telle à un Pariſien & à un Caraïbe. --- Mais je m'apperçois que vous vous fatiguez prodigieuſement à me ſuivre : je n'abuſerai pas plus long-tems de votre complaiſance : montrez-moi ma route.

Le Parisien.

La voilà. --- Si j'avois ma chaiſe de poſte, je ſerois tenté de vous accompagner juſqu'à Orléans. --- Adieu, mon cher ſauvage. --- Ah, que ne ſuis-je né Caraïbe, quand j'aurois dû n'avoir pas un ſol de revenu, n'aimer que la belle Yariko & n'aller de ma vie à l'opéra !

ARTICLE III.

DU DANGER D'ÉMOUSSER SES SENS PAR TROP DE JOUISSANCES.

L'HOMME SEUL.

MON pere n'étoit point Caraïbe : je ſuis de la race foible & audacieuſe des hommes qui les ont exterminés : mais il me ſemble que toute la logique de Locke ne me feroit pas raiſonner mieux que ce ſauvage qui faiſoit vingt-huit lieues à pied pour aller boire un verre d'eau avec ſa maîtreſſe.

On a fait cent traités ſur les moyens d'être heureux ; il faudroit maintenant en faire un ſur le danger qu'il y a de l'être trop : ce dernier ſeroit bien plus utile que les autres dans nos capitales.

Dès que la nature multipliant en nous les principes de la vie y a ouvert toutes les portes du plaiſir, notre imagination s'occupe à épuiſer toutes les jouiſſances, & nous voudrions que la volupté entrât à-la-fois dans notre ame par tous les organes.

Cependant Micromegas lui-même avec ses douze sens, & les amans célestes des Houris de Mahomet ne pourroient suffire à satisfaire tant de desirs : nous ressemblons à cet insulaire d'Otahiti qui vouloit gouverner tout le pays qu'il voyoit & dont l'horizon s'étendoit sans cesse, à mesure qu'il sortoit des gorges de ses montagnes.

Nos sens nous ont été donnés pour prolonger délicieusement notre existence; mais c'est le tems seul qui doit en amener le terme, & non nos desirs : l'homme est une horloge qui garde sa régularité tant que le pendule seul en dirige le mouvement; mais dès que des corps hétérogenes en accélerent la marche, les roues s'usent par le frottement & la machine se décompose.

J'observe qu'à la campagne la seule roue qui s'use dans le méchanisme du corps du paysan, est celle du tact : mais les autres conservent jusqu'à la fin presque toute leur intégrité : un laboureur voit, entend, sent, goûte beaucoup



mieux que nos jolis avortons des villes qui le dédaignent ; je ne parle pas du ſixieme ſens ; on ſait aſſez qu'on eſt pere à la campagne, trente ans après qu'on a ceſſé de l'être dans nos capitales.

Quant à nous, pour peu que nous ayons de l'aiſance & du loiſir, nous voyons nos oreilles, notre palais, notre odorat & nos yeux uſés à trente ans ; il eſt vrai que l'organe du tact nous dédommage un peu de la perte des autres ; nous nous conſolons en baiſant la main d'une actrice, de ne plus trouver de ſaveur aux fruits & de parfums aux fleurs, de n'entendre qu'avec des cornets & de ne voir qu'avec des lunettes.

L'art de jouir conſiſte, je crois, à n'être jamais ni en-deçà ni au-delà de la nature, & la morale de l'homme phyſique ſe réduit peut-être à conſerver ſes organes dans toute leur intégrité.

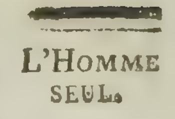
Nos voluptueux ſans principes qui prennent l'art de ſe blaſer pour l'art de jouir, ne ſavent pas que les ſenſations les plus vives s'affoibliſſent

par leur continuité & que les jouiſſances où l'imagination vient à l'appui des organes, détruiſent à-la-fois & l'imagination & les organes.

Le plus grand danger de cet abus des plaiſirs eſt de détériorer le cœur, de l'endurcir au ſpectacle des malheurs de l'homme & de fermer ſon ame criminelle à la voix des remords.

Ouvrons les annales de tous les peuples de la terre, & nous verrons combien cette fureur d'aller toujours au-delà du but a perverti les êtres ſenſibles, combien elle a produit dans tous les tems d'attentats, d'erreurs & de ridicules.

Pourquoi ces cénobites aux yeux creux & au viſage livide, traînent-ils leur exiſtence douloureuſe dans les déſerts de la Thébaïde, chargés de chaînes volontaires, ou cloués ſur l'airain de ces colonnes ? C'eſt qu'ils ont voulu être avertis de leur exiſtence d'une maniere plus vive que le reſte des hommes, pour multiplier leurs ſacrifices au dieu deſtructeur qu'ils



s'étoient choisis ; ils se sont imaginés qu'on étoit sur ce globe des êtres passifs, quand on se contentoit d'y être bon citoyen, pere tendre & homme vertueux.

On pourroit juger si un peuple est blasé sur ses jouissances, seulement par la nature de ses spectacles : certainement quand le peuple de Rome demandoit que des courtisannes toutes nues se prostituassent sur le théatre aux regards de la multitude ; quand les femmes tranquilles autour d'une arêne sanglante exigeoient des gladiateurs qu'ils expirassent avec grace, on pouvoit prononcer que le corps politique tendoit à se dissoudre : la plume de Tacite ne devoit plus s'occuper qu'à rapporter des crimes & le génie n'avoit plus de héros à louer.

L'homme de goût auroit à se plaindre de cet abus des jouissances autant que l'homme de bien : car outrer la nature dans les mœurs, conduit aussi à l'outrer dans les arts ; c'est chez un peuple blasé, que l'architecte orne ses

édifices au lieu de les affermir, que le peintre charge ſon coloris, que l'homme de lettres analyſe le ſentiment au lieu d'échauffer, & que Cinna & Britannicus ſont remplacés par des ſpectacles d'échafaud.



ARTICLE IV.

De la Mémoire.

L'Homme seul.

Si l'homme ne ſentoit que par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat & le toucher, il auroit tort de ſe placer à la tête de l'échelle des êtres ſenſibles; loin d'être le plus heureux des animaux, il en ſeroit à peine le mieux organiſé.

L'ame a reçu de la nature des ſens internes qui perfectionnent ſon être, donnent une nouvelle élaſticité à ſes organes extérieurs, & multiplient pour elle les plaiſirs de l'exiſtence.

A la tête des ſens internes, il faudroit mettre le ſens moral; cette faculté ſublime qui nous éclaire ſur le bon, comme le goût nous éclaire ſur le beau, qui nous fait concourir à l'harmonie des êtres ſans le ſecours du raiſonnement, & par laquelle nous ſerions encore vertueux, quand même nous ne ſerions pas intelligens; mais cet être métaphyſique, quoi qu'en diſe le ſophiſte Huchetſon, n'eſt point un organe:

ce n'eſt que le tact de l'ame perfectionnée par l'habitude.

Le ſens commun appartient à l'entendement & non à la ſenſibilité, & ce livre n'eſt pas plus deſtiné à appuyer les définitions du peuple, qu'à conſacrer ſes préjugés.

La mémoire eſt le premier des ſens internes que je vais analyſer; pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le méchaniſme de la ſenſibilité, on s'apperçoit que les fibres agitées ſouvent par les mêmes objets, contractent l'habitude de ſe mouvoir dans le même ordre; ſi une cauſe étrangere vient dans la ſuite ébranler une ſeule de ces fibres exercées, tout le faiſceau nerveux qui lui répond éprouve ſes anciennes vibrations, & l'ame reproduit ſes idées.

Plus les fibres ſont mobiles, plus elles s'habituent à ſe vibrer à la moindre commotion; de là il ſuit que le genre nerveux, à un certain âge, ayant perdu ſon élaſticité, un vieillard ne ſauroit avoir de la mémoire.

Il ne faut point confondre la ſimple reproduction



duction des idées, avec le ſentiment par lequel l'ame diſtingue ſes anciennes perceptions, de celles qui ſont plus récentes; la premiere faculté s'appelle mémoire; mais la ſeconde, dans le langage philoſophique, ſe nomme réminiſcence.

Locke & d'autres philoſophes ont encore eu plus de tort d'identifier la mémoire avec l'imagination; toutes deux, il eſt vrai, reproduiſent les idées; mais la premiere, copiſte ſervile, ſuit fidélement le même ordre & les mêmes combinaiſons; l'autre s'approprie tout ce qu'elle voit; elle donne aux objets une teinte nouvelle, change la chaîne des perceptions, & fait un nouveau monde avec les matériaux de l'ancien; la mémoire imite & l'imagination crée encore en imitant.

Locke a été plus vrai quand il a comparé la mémoire à une table d'airain, remplie de caracteres que le tems efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

Il eſt certain que cette faculté de l'ame eſt preſque toute factice; Montagne avoit reçu de

PARTIE II.

la nature une mémoire très-foible; cependant quel prodigieux magasin de faits & d'idées ce philosophe n'avoit-il pas formé dans sa tête? Ses *Essais* ne prouvent-ils pas que son sensorium étoit une espece d'Encyclopédie?

Un homme bien organisé est le maître de créer sa mémoire; je trouve dans Wolff un trait surprenant qui confirme cette idée; un nommé Pelshover de Kœnigsberg s'étoit exercé longtems à extraire par mémoire la racine des nombres; cette faculté parvint dans cet algébriste à un tel point de perfection, que la nuit du 18 février 1760, il vint à bout d'extraire dans son lit par la méthode ordinaire la racine de 57 chiffres, qui est elle-même de 27. (*) Quand cet homme seroit né au Groënland, où personne ne sait lire ni écrire, il auroit encore pu créer l'algebre.

S'il est vrai, comme on me l'a assuré, que l'abbé Duguet & l'abbé d'Asfeld, se promenant à cheval, aient joué de mémoire une partie

(*) Psychologie de Wolff, parag. 197.

d'échecs, jusqu'à ce que les deux rois soient restés seuls sur l'échiquier, ces joueurs sont peut-être supérieurs à l'algébriste. L'HOMME SEUL.

Si la vieillesse est le tombeau de l'intelligence & de la sensibilité, c'est principalement parce que la mémoire est alors dans la plus profonde léthargie ; les idées s'effacent, les sensations s'affoiblissent ; on sent peu le présent, on perd la trace du passé, & on ne jette que des regards tremblans sur l'avenir. Cette éclipse de l'entendement est sensible dans les hommes de génie comme dans les esprits vulgaires. Fontenelle, à l'âge de 96 ans, ne se souvenoit plus d'avoir composé, à l'âge de 70, ses *Élémens de la géométrie de l'infini* ; & Leibnitz, dans sa vieillesse, n'entendoit plus sa *Théodicée*. (*)

(*) On lit dans les premieres éditions, *Newton dans sa vieillesse n'entendoit pas son Traité des principes* ; Voltaire, qui s'intéressoit à la gloire de Newton, & qui peut-être vouloit me rendre digne d'en mériter une autre, s'empressa de me désabuser sur cette anecdote ; il m'écrivit que la tête de l'apôtre de la gravitation ne s'étoit affoiblie que trois mois avant sa mort dans les douleurs de la gravelle ; il cite même à ce sujet Pem-

C'eſt travailler au bonheur de ſa vie que de rendre de bonne heure ſa mémoire dépoſitaire d'une foule de faits & de penſées; on empêche alors l'ame de ſe conſumer par le poiſon lent de l'ennui; on s'aſſure un grand fond de philoſophie pour l'âge mûr, & on recule la vieilleſſe juſqu'aux portes du tombeau.

J'ai dit que la mémoire dépendoit de l'uſage fréquent qu'on en faiſoit; elle ſe fortifie auſſi ſinguliérement par l'attention avec laquelle on conſidere les objets qu'on y veut imprimer; (*) un enfant & un lecteur vulgaire n'ont jamais une vraie mémoire, parce qu'ils ne comparent que des ſuperficies, qu'ils ne combinent que de

berton; mais je n'avois pas beſoin d'autorité après celle de Voltaire.

(*) L'attention eſt proprement cette faculté de l'ame par laquelle elle réagit ſur les fibres repréſentatives d'un objet, pour donner à leurs mouvemens plus de durée ou plus d'intenſité; il y a des pſychologiſtes qui font de l'attention un ſens interne particulier; mais je ne la crois pas aſſez diſtinguée de la mémoire & de la réminiſcence pour en faire le ſujet d'un article; il y a autant d'inconvéniens à trop décompoſer l'ame, qu'à ne la ſoumettre à aucune analyſe.

petites idées, & que leur cerveau ne retrace qu'une ſucceſſion rapide de tableaux; on voit que leurs fibres ſont toujours en action; mais il eſt rare que l'ame réagiſſe ſur ces fibres; ils ſavent un peu l'hiſtoire des penſées des hommes, mais ils ne penſent point.

L'HOMME SEUL.

Rien ne contribue plus à la perfection de la mémoire que l'ordre avec lequel on enchaîne ſes idées; c'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire dont l'hiſtoire fait mention; ſans lui Bacon n'auroit point trouvé l'arbre généalogique des ſciences, cet arbre ſi néceſſaire pour former la mémoire des philoſophes.

On peut meubler la mémoire de mots, de faits & de penſées; il y a telle ſcience qui ne conſiſte que dans l'aſſemblage des mots techniques que l'ignorance a inventés; & le ſavant qui les raſſemble péniblement dans ſon cerveau, ne me paroît guere au-deſſus d'un perroquet bien organiſé; l'étude des faits eſt bien plus importante, parce qu'en ſuivant la penſée d'un moderne, elle rend l'homme contemporain de

tous les âges & citoyen de tous les lieux; mais la mémoire qui consiste à former dans sa tête une espece de cabinet de pensées me paroît la plus utile; c'est elle seule qui donne à l'esprit ce coup-d'œil géométrique qui dirige sa marche, & qui le met en correspondance avec tous les êtres intelligens.

Les philosophes qui réunissent à un degré éminent, la mémoire des faits & celle des pensées, sont nés pour donner des leçons au genre humain; comment n'éclaireroient-ils pas la terre, puisque les lumieres de tous les êtres pensans semblent réunies dans le foyer de leur intelligence? Et qu'est-ce qu'un le Long ou un le Cointe auprès de Montagne, de Leibnitz & de Montesquieu?

Gardons-nous cependant de croire que le génie ne consiste que dans l'étendue de la mémoire; cette erreur vient de la vanité de ces esprits vulgaires qui, pour avoir le cerveau meublé de pensées étrangeres, se mettent au niveau de l'homme qui pense.

L'homme d'eſprit qui n'a que de la mémoire eſt l'artiſte ſubalterne qui va choiſir le marbre dans les carrieres ; l'homme de génie eſt le ſculpteur qui fait reſpirer ce marbre ſous la forme de Vénus ou du cardinal de Richelieu.

L'HOMME SEUL.

Le génie ſupplée à la mémoire, mais la mémoire ne ſupplée jamais au génie. Quand il n'exiſteroit point d'hiſtoire de Perſe, Monteſquieu auroit fait les *Lettres perſannes* ; mais Puffendorff, avec tout le ſavoir des bibliotheques, n'auroit pu faire un chapitre de *l'Eſprit des loix.*

Que conclure de cet expoſé ? que la mémoire porte quelquefois les livrées du génie ſans lui nuire & ſans le remplacer ; qu'il faut la vanter moins, la connoître mieux, & ſur-tout la cultiver.



ARTICLE V.

DE LA FACULTÉ D'IMAGINER. (*)

PARTIE II. L'IMAGINATION tient un rang diſtingué parmi les ſens internes ; l'imagination, cette faculté admirable qui tient d'un côté à la ſenſibilité & de l'autre à l'intelligence, dont les écarts même ont quelque choſe de grand, & que les pſychologiſtes n'ont pu dégrader ſans en faire uſage.

On a déjà eu occaſion de remarquer que des philoſophes avoient confondu l'imagination avec la mémoire ; cependant ces deux facultés ſont ſéparées par des limites invariables ; la mémoire régénere les idées dans leur ordre naturel, & l'imagination les altere ſans ceſſe ; l'une produit, & l'autre ne fait que copier.

(*) On n'emploie ici ces mots *de la faculté d'imaginer*, qui ſont ſynonymes à *imagination*, que parce qu'on aura occaſion d'enviſager le même ſujet ſous un autre point de vue ; on n'a pas voulu répéter deux fois le même titre.

Un de nos meilleurs métaphyficiens a dit que l'imagination étoit cette faculté de l'ame qui combine les qualités des objets, pour en faire des enfembles dont la nature n'offre point de modeles (*); cette définition eft peut-être trop générale; elle fuppofe dans le lecteur des réflexions antérieures qui font trop fines pour des hommes qu'on veut inftruire.

Un objet extérieur agit fur mes fibres fenfitives, & j'éprouve une fenfation; mon ame, en vertu de fa force motrice, reproduit cette fenfation dans mon cerveau fans l'intervention des objets, l'altere & la décompofe : & voilà l'imagination.

L'élafticité des fibres eft due particuliérement aux efprits animaux qui les parcourent; ce fluide fingulier fe fubtilife, foit par la fermentation, foit par le mouvement impétueux des mufcles dont le cœur eft compofé; s'il eft formé de parties faciles à s'embrafer, le fen-

(*) *Traité des fenfations*, de l'abbé de Condillac. *Tome I*, *page* 326.

ſorium s'ébranle au moindre choc, & l'imagination devient un foyer ardent; ſi rien ne fermente dans le tiſſu nerveux, le cerveau ne produit que des images languiſſantes, & l'homme ſtupide ſemble borné à des ſenſations.

Le ſenſorium eſt une eſpece de miroir-plan où le monde phyſique & le monde intellectuel peuvent ſe réfléchir; c'eſt-là que l'imagination forme une galerie de tableaux mouvans, où ſont également deſſinés les objets exiſtans & les objets poſſibles; les animaux ne reproduiſent dans leur ſenſorium que les images qu'ils ont vues, & voilà pourquoi leur imagination eſt ſi inférieure à celle de l'homme; tous les êtres ſenſibles peuvent reproduire leurs idées: mais quel prodigieux intervalle la nature n'a-t-elle pas mis entre le miroir d'une taupe & celui de Monteſquieu?

La cauſe phyſique de l'imagination eſt toute interne, puiſque les tableaux qu'elle deſſine exiſtent dans l'abſence des objets; des expériences délicates d'anatomie ont prouvé que le

L'HOMME SEUL.

cerveau avoit deux mouvemens dont l'un répondoit à celui du cœur, & l'autre à celui des poumons : ces deux parties du corps humain ſemblent donc les reſſorts deſtinés à faire mouvoir l'imagination ; le ſenſorium obéit à toutes les variations du ſyſtole & du dyaſtole, comme à l'élévation & à l'abaiſſement du thorax ; or mille cauſes dérangent l'action naturelle du cœur & retardent ou accélerent le mouvement d'inſpiration & d'expiration ; ces agitations convulſives altérent les vibrations réglées des fibres ; & voilà l'origine des fantômes, des viſions, de l'enthouſiaſme & du fanatiſme.

Ce déſordre dans les vibrations des fibres, quand il eſt ſouvent répété, conduit à répandre des nuages ſur l'intelligence ; c'eſt par-là qu'on explique la manie de ces deux Pariſiens, dont l'un, s'imaginant avoir une tête de verre, n'oſoit ſortir de peur de la caſſer, & l'autre croyant être mort, refuſoit de manger, & n'habitoit que les cimetieres. Le docteur Mead connoiſſoit auſſi un homme de lettres qui pré-

tendoit avoir un enfant dans le ventre, & s'inquiétoit beaucoup sur la maniere dont il le mettroit au jour; (*) on ne put jamais le rassurer, & il mourut craignant l'opération césarienne.

L'imagination décompose un objet, mais il ne faut pas croire qu'elle en change l'essence; elle peut tracer dans le sensorium une rose sans couleur, une taupe créant l'Iliade & un Homere sans tête; mais elle n'y représentera pas un triangle qui n'auroit que deux côtés; le sphynx des poëtes & leur chimere sont des êtres possibles, mais un cercle quarré n'est rien.

La liaison des idées disparates est le grand vice de l'imagination; c'est par-là que cette faculté de l'ame tient à la folie: si divers faisceaux de fibres hétérogenes s'ébranlent à-la-fois dans un court intervalle de tems, les idées qui en résultent désignent une imagination déréglée; si les fibres émues avec violence ne peuvent se rétablir, l'homme reste fou; c'étoit

(*) Œuvres du docteur Méad. Tome II. *Médecine sacrée.*

ſans doute l'ébranlement inſtantané de quelques fibres hétérogenes dans le ſenſorium de Maupertuis, qui lui fit penſer qu'en s'exaltant on pouvoit devenir prophete; mais ce même déſordre de fibres devenant continu dans un homme à tête exaltée qui ſe faiſoit appeller *le Pere éternel*, on le logea aux petites-maiſons.

Les fantômes de l'imagination ont le plus grand pouvoir ſur les jeunes gens; l'oiſiveté les fait naître, on s'endort en les formant, & au réveil, l'erreur eſt déjà auſſi ſacrée que ſi elle avoit trente ſiecles d'antiquité.

Les ouvrages d'imagination, & ſur-tout les romans, ont le plus grand charme pour des cœurs encore neufs; une ame ſenſible eſt toujours à l'uniſſon avec eux; elle s'identifie aiſément avec les perſonnages qui parlent le langage de la nature, & voilà ce qui rend cette lecture ſi intéreſſante & ſi dangereuſe; il y a ſi peu de Clariſſes ſur la terre, & ſi peu de perſonnes dignes de lire ſon hiſtoire!

Quand les charmes de l'amour n'occupent

pas toute la capacité de l'ame d'une jeune personne, il arrive quelquefois qu'elle s'ouvre aux chimeres du quiétisme; ce n'est plus un roman qui allume son imagination, c'est un livre ascétique; notre visionnaire croit habiter avec les anges ou aveo les diables, & cette illusion est bien plus difficile à dissiper que si elle croyoit habiter avec Medor ou avec Lovelace.

Le déréglement des fibres sensitives n'est pas toujours accompagné d'un acte de la volonté; les hommes stupides, sur-tout, semblent n'avoir, à certains égards, qu'une imagination passive. Jacques I, qu'on avoit effrayé dans son berceau, frissonna toute sa vie à la vue d'une épée nue; Jacques I, ce roi sans caractere, qui fut petit & persécuteur, qui porta la théologie sur le trône, & qui crut gouverner les Anglois avec des syllogismes.

Quand un homme d'une imagination forte, a aussi du génie, il tient le sort des nations dans sa main; si son cœur est déréglé, il embrase la terre; s'il est honnête, il la gouverne.

L'HOMME SEUL.

En général, une imagination forte a beaucoup d'avantages pour persuader; on ne sauroit imaginer vigoureusement, sans peindre de même: les signes caractéristiques des passions dans un homme passionné, tyrannisent bientôt les organes de ceux qui l'écoutent, & l'orateur qui subjugue la machine a bientôt subjugué la raison. Voilà pourquoi Cromwel, qui n'avoit point le don de parler, se faisoit obéir avec tant de despotisme des illuminés de son régiment; l'éloquence des signes suppléoit en lui à celle des mots; il avoit l'air de Démosthene, & on le prenoit pour lui. (*)

(*) Toute l'éloquence de Cromwel consistoit dans des allusions ridicules au regne spirituel du Christ; on peut en juger par ses harangues, que Milton nous a conservées dans ses *State papers*, & sur-tout par celle qui se trouve à la page 106; s'il vouloit créer un pair, engager la nation à la guerre ou faire exécuter Charles I à Witheall, il trouvoit tous ses argumens dans le sermon de la Montagne, comme les Aruspices trouvoient tous les malheurs de Rome dans les vers des Sybilles; ce fanatique couronné avoit même donné à tous ses soldats des surnoms tirés du *Pentateuque*. Cromwel, disoit un auteur contemporain, a battu le tambour dans tout le *Vieux-Tes-*

Partie II.

On obſerve que l'imagination n'eſt jamais auſſi forte que depuis trente ans juſqu'à cinquante; les fibres du cerveau ont alors acquis toute leur conſiſtance, & cette conſiſtance ſe communique aux vérités & aux erreurs qu'a adoptées l'entendement; c'eſt à cet âge que Mahomet ſe déïfie aux yeux des Arabes, que Fox ſe fait quaker, & que Milton compoſe le *Paradis perdu.*

Mille cauſes phyſiques contribuent à fortifier l'imagination; le vin & les liqueurs fortes operent cet effet, en minant lentement la machine; les livres & les grands ſpectacles l'allument avec encore plus de ſuccès, mais avec moins de danger; le climat même où l'on a pris naiſſance, ſuffit pour déterminer le tiſſu nerveux à s'ébranler au moindre choc; il eſt certain que les neiges éternelles du pole facilitent moins

---

tament; on peut apprendre la généalogie du Sauveur par les noms de ſon régiment; le commiſſaire n'a jamais d'autres liſtes que le premier chapitre de S. Matthieu. --- Cromwel reſſembloit beaucoup à Mahomet : je tracerai un jour ce parallele.

l'imagination,

l'imagination, que le ciel fortuné du pays où naquirent Montagne & Montesquieu. L'HOMME SEUL.

Les hommes de lettres sont plus exposés que le reste des hommes à être les jouets de leur imagination; Malebranche a consacré une partie de sa *Recherche de la vérité* à prouver cette idée, & ses erreurs particulieres complétent la démonstration.

L'imagination semble nous avoir été donnée par la nature, pour veiller à la conservation de notre être. Je marche auprès d'un abyme; j'y tomberai sans doute, si je n'ai pour me sauver que le secours froid de la réflexion; mais divers tableaux effrayans se gravent en caracteres de feu dans mon cerveau; je crois entendre le fracas du rocher que j'entraîne dans ma chûte; je vois mon corps déchiré subir mille morts avant d'éprouver la derniere; je me représente dans les convulsions du désespoir, une mere qui vient embrasser le cadavre mutilé de son fils; ces idées terribles agissent à-la-fois sur mes

fibres ſenſibles ; je recule d'horreur, & le danger n'eſt plus.

Ce n'eſt pas dans la *philoſophie de la nature* qu'on peut s'étendre ſur les vices de l'imagination & ſur ſes avantages ; cet article formeroit un volume entier, & le ſujet ne ſeroit encore qu'effleuré.



ARTICLE VI.

DIGRESSION SUR LES DÉMONOMANES.

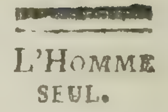
L'HOMME SEUL.

IL eſt plus important qu'on ne penſe, à l'éleve de la nature, d'être inſtruit de l'effet bizarre de l'imagination, quand elle réunit la vigueur & le déréglement : je veux parler de la terreur qu'inſpirent les ombres, les caracteres & les ſortileges, terreur que preſque tous les hommes ont éprouvée dans l'âge tendre des préjugés, & que quelques-uns conſervent encore dans l'âge mûr de la raiſon.

Il n'y a plus de ſorciers, parce qu'on ne brûle plus les fous, & qu'on ne s'amuſe pas à réfuter les rêveries des démonographes ; mais il y a peu d'enfans qui vouluſſent ſe promener la nuit dans un cimetiere ; un grand nombre de femmes plaiſantent ſur les amulettes & en portent ; on voit même de tems en tems, dans le fond des campagnes, des hommes de bonne-foi, qui ſe vantent d'avoir été au ſabbat, &

d'avoir été métamorphosés en boucs, pour converser avec Asmodée. (*)

(*) Personne n'a mieux peint ce délire de l'esprit humain & ne l'a mieux expliqué que Malebranche; voici comment s'exprime ce philosophe: « Un pâtre » dans sa bergerie raconte après souper à sa femme & à » ses enfans les aventures du sabbat. Comme son ima- » gination est modérément échauffée par les vapeurs du » vin, & qu'il croit avoir assisté plusieurs fois à cette » assemblée imaginaire, il ne manque pas d'en parler » d'une maniere forte & vive. Son éloquence naturelle, » jointe à la disposition où est toute sa famille pour en- » tendre parler d'un sujet si nouveau & si terrible, doit » sans doute produire d'étranges traces dans des ima- » ginations foibles, & il n'est pas naturellement im- » possible qu'une femme & des enfans ne demeurent » tout effrayés, pénétrés & convaincus de ce qu'ils lui » entendent dire. C'est un mari, c'est un pere qui parle » de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait: on l'aime & on le » respecte: pourquoi ne le croiroit on pas? Ce pâtre le » répete en différens jours. L'imagination de la mere » & des enfans en reçoit peu à peu des traces plus » profondes; ils s'y accoutument, les frayeurs passent » & la conviction demeure; & enfin, la curiosité les » prend d'y aller. Ils se frottent de certaine drogue dans » ce dessein, ils se couchent: cette disposition de leur » cœur échauffe encore leur imagination, & les traces » que le pere avoit formé dans leur cerveau, s'ouvrent » assez pour leur faire juger dans le sommeil comme » présens, tous les mouvemens de la cérémonie dont il » leur avoit fait la description. Ils se levent, ils s'entre-


L'HOMME SEUL.

Qu'on ne s'imagine pas que la philoſophie réuſſiſſe jamais à délivrer entiérement l'homme de ſes erreurs & de ſes terreurs; il y a trop de cauſes qui concourent à courber ſa tête ſous le joug du préjugé ; il y aura toujours des eſprits puſillanimes qui verront mal, & des perſécuteurs plus petits encore, qui augmenteront les

» demandent & s'entrediſent ce qu'ils ont vu. Ils fortifient, de cette ſorte, les traces de leur viſion; & » celui qui a l'imagination la plus forte perſuadant » mieux les autres, ne manque pas de régler en peu de » nuits l'hiſtoire imaginaire du ſabbat. Voilà donc des » ſorciers achevés que le pâtre a faits, & ils en feront » un jour beaucoup d'autres, ſi, ayant l'imagination » forte & vive, la crainte ne les empêche pas de conter » de pareilles hiſtoires. » *Recherche de la vérité*, tome I, dernier chapitre, page 422.

Comment un philoſophe qui expliquoit ſi bien les phénomenes de l'impoſture & de la crédulité, a-t-il pu dire dans un autre endroit de ſon ouvrage : *Il eſt indubitable que les vrais ſorciers méritent la mort. Ibid. page* 426. Comme s'il pouvoit y avoir d'autres ſorciers que les inſenſés qu'il a ſi bien dépeints! comme ſi un homme qui auroit à ſon ſervice une légion de diables pouvoit craindre les ſoldats de la maréchauſſée! --- Encore une fois, admirons Malebranche, mais liſons-le avec précaution, comme tous les auteurs qui, avec une imagination brillante, ont voulu ſubjuguer la raiſon humaine.

ténebres de l'entendement, en opprimant ceux qui ont mal vu.

La croyance aux fantômes & aux talismans vient de cette idée universelle, que des êtres invisibles gouvernent le monde; puisque des intelligences que nous ne concevons pas existent, elles peuvent faire aussi des choses que l'homme n'est pas à portée de concevoir: si ce bouc est Belzébuth, ce bouc peut bien faire un Amulete.

L'homme entraîné par le torrent rapide du tems, voit d'un œil inquiet les flots qui le portent & l'espace qu'il a parcouru; il voudroit encore étendre sa vue sur les dernieres limites de sa carriere, interroger le miroir de l'avenir, & voir d'un coup-d'œil la chaîne entiere de son existence.

Ce desir inquiet fait naître tous les phénomenes de la crédulité; un chêne de Dodone parle pour prédire une victoire; Rome est perdue si ses poulets sacrés meurent de faim; placez une telle queue à la suite d'une comete, & elle embrasera l'univers.

Quelque courage que la philoſophie donne contre le préjugé, on voit quelquefois le moindre obſtacle phyſique le faire échouer. J'ai connu un militaire qui ſe battoit comme Dugueſclin, & écrivoit contre le marquis de Vauvernargues, par conſéquent doublement intrépide ; cet officier philoſophe friſſonnoit pendant la nuit, lorſqu'il entendoit les éclats du tonnerre ; il s'étonnoit le matin de ſa terreur, il plaiſantoit les femmes qui partageoient ſa foibleſſe, & un ſoir s'étant couché avec une fievre légere, un orage terrible qui ſurvint le conduiſit au tombeau.

L'Homme seul.

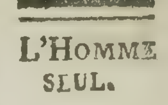
Il y a une grande raiſon qui conduit à croire qu'il y aura toujours des ſpectres, des taliſmans & des démonomanes, c'eſt que nous ignorerons toujours l'état futur de tout ce qui nous environne ; l'imagination, à cauſe de ſon activité, tentera ſans ceſſe de percer le voile de l'avenir, & l'homme deviendra crédule, ne pouvant devenir prophete.

L'amour du merveilleux que nous ſemblons tenir de la nature, ſuffiroit pour éterniſer notre

crédulité, malgré tous les argumens du ſcepticiſme; l'imagination abandonnée à elle-même, ſe plaît à entaſſer prodiges ſur prodiges, chimeres ſur chimeres, & elle défend enſuite contre la philoſophie les monſtres qu'elle a enfantés, parce que ces monſtres ſont ſon ouvrage.

Je ne trace point ici le tableau particulier du ſiecle abſurde, où lire Euclide c'étoit faire un pacte avec le diable, où le parlement faiſoit brûler les ſorciers, & où Bodin écrivoit ſa démonomanie; je parle de tous les hommes & de tous les tems. Je ſuis perſuadé que nous avons tous une pente ſinguliere vers la crédulité, ſoit que nous habitions en Europe, ſoit que nous devenions les concitoyens des Caffres, dans le ſiecle d'Aquilégius, & de Ferrabrit, comme dans celui de Louis XVI.

Paris eſt peut-être le lieu de la terre où il y a le plus d'êtres qui penſent; c'eſt le centre de toutes les lumieres; c'eſt le foyer ardent où tous les rayons philoſophiques vont ſe réfléchir; n'importe, un homme de talent qui feroit armé



de tous les preſtiges de la démonomanie, pourroit encore y faire long-tems illuſion ; ſi cet homme eſt ſéduit, il ne fera qu'étonner ; s'il eſt ſéducteur, il fera ſecte.

J'aime mieux être hiſtorien que prophete : voici un événement ſingulier arrivé à Paris en 1757, qui portera mon obſervation au dernier degré d'évidence ; ce fait qui, à certains égards, nous relegue parmi les Algonquins & les Miſſouris, eſt un monument néceſſaire au philoſophe qui entreprendra des mémoires, pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Les principales ſcenes de cette tragi-comédie ſe ſont paſſées aux galeries du Louvre, dans l'appartement du célebre Vanloo, & le directeur du ſpectacle étoit un des éleves de l'académie de peinture (*). Il s'agiſſoit de prouver

(*) Ceci n'eſt point un conte philoſophique ; c'eſt un fait qu'on expoſe avec la plus grande vérité, ſans en altérer les plus légeres circonſtances ; l'aventure s'eſt paſſée au centre de la capitale, & j'oſe en appeller au témoignage d'une foule de ſpectateurs de tout rang & de tout âge ; on y a vu des perſonnes de la premiere diſ-

l'existence des spectres, &, ce qui étoit encore plus merveilleux, d'en montrer au sceptique le plus déterminé; la scene se passoit entre un magicien qui faisoit le rôle de la Pythonisse, & un des spectateurs qu'on vouloit rendre enthousiaste de la démonomanie; on faisoit retirer ce dernier dans un cabinet voisin qu'on fermoit sous clef; alors une personne de l'assemblée écrivoit sur un papier le nom du mort dont l'ombre devoit être évoquée; le magicien faisoit ses cérémonies, l'incrédule voyoit le fantôme, & pour en convaincre tout le monde, du fond de la retraite où il étoit renfermé, il le nommoit aux spectateurs.

La toile se leve, l'ombre est désignée, & le démonomane commence ses conjurations en présence de toute l'assemblée; il se dépouille de

tinction, telles que le prince de Turenne & le duc de Mazarin; des physiciens, tels que l'abbé Nollet; des académiciens, des bourgeois, des paysans & des docteurs de Sorbonne. --- Lorsque la crédulité commençoit à s'enraciner parmi le peuple, le lieutenant de police fit fermer le spectacle & tous les démons disparurent.

ſon habit, retrouſſe ſes bras juſqu'au coude, ſe ſerre de rubans écarlates, remplit d'épingles le cœur d'un agneau, & brûle ſur un rechaud des drogues, dont l'odeur infecte toute la galerie; enſuite il prend un coutelas, & trace des caracteres ſur le mur, les glaces & les portes; déjà la magie opére; les regards du ſorcier ſe détournent du cabinet avec une eſpece d'horreur, le friſſon de la crainte s'empare de ſes membres, & ſes bras en contraction ſe roidiſſent comme pour repouſſer le fantôme qu'il évoque: après avoir lutté quelque tems contre ſon effroi, il répand ſur le parquet les charbons embraſés, & le coutelas en main, il crie d'une voix funebre: *Prenez garde à vous;* l'initié qui dans le cabinet a partagé tous les mouvemens du magicien, répond alors à ſes cris; il annonce d'un ton entrecoupé, qu'il apperçoit l'ombre & la nomme; en ce moment le démonomane tombe par terre, dans les convulſions de la douleur; on ouvre la porte & l'initié paroît lui-même évanoui.

Un vieux militaire ſoupçonne de la fourberie dans ce ſpectacle : on ne m'en impoſera pas, dit-il, je veux moi-même parler au ſpectre ; je me ſuis trouvé à quatorze ſiéges & à dix-ſept batailles, & j'ai bravé trop ſouvent le canon ennemi, pour m'effrayer à la vue d'un fantôme ; qu'on m'ouvre le cabinet & que le ſpectre paroiſſe, s'il l'oſe.

Son offre ne fut point acceptée pour le moment, & un curieux qui avoit ſollicité cette faveur avant lui, entra dans le cabinet ; l'officier piqué réſolut alors d'embarraſſer ou ſon concurrent ou le magicien, & demanda qu'on fît paroître le diable.

Le démonomane recommence ſes conjurations, & à la fin perd la reſpiration, & tombe ſans mouvement ſur le parquet ; l'initié à l'inſtant jette un cri aigu, & dit que le diable l'emporte. Au milieu du tumulte, l'officier, qui conſervoit tout ſon ſang-froid, allume une bougie & entre dans le cabinet ; mais il n'y voit plus perſonne ; étonné, mais non pas convaincu, il reprenoit

le chemin de la ſalle ; tout-à-coup des gerbes de feu partent de tous les angles du mur, la bougie s'éteint & l'officier friſſonne pour la premiere fois de ſa vie ; la honte le retenoit encore, mais bientôt la flamme ſe renouvelle, le fracas augmente & l'eſprit-fort ſe précipite hors du cabinet, en s'écriant qu'il ne ſait pas ſe battre contre les morts.

C'étoit une loi inviolable dans ces myſteres théurgiques, qu'il n'y eût dans le cabinet qu'un ſeul témoin de l'apparition du fantôme ; un philoſophe qui ne croyoit point aux preſtiges de la magie, trouva le moyen de ſe gliſſer dans le cabinet & de s'y cacher ; mais à peine le magicien eût-il commencé ſes cérémonies, que ſon pouls parut s'élever, ſes yeux devinrent ternes, & il s'écria d'un ton d'énergumene : *Un profane vient de troubler nos myſteres... Malheur à lui... Malheur à moi... Il faut que l'un de nous deux périſſe.* --- Le philoſophe qui entendit l'oracle, ne jugea pas à propos d'en attendre l'accompliſſement, & ſe hâta de

Partie II.

ſortir de ſa retraite ; par un haſard ſingulier, un chat de la maiſon que les cris du magicien avoit effrayé, voyant la porte du cabinet ouverte, ſortit avec le philoſophe ; alors le démonomane, prenant le rôle de Mahomet dans l'étonnante tragédie du fanatiſme, dit d'un ton d'inſpiré à l'aſſemblée : *L'arrêt fatal n'eſt point révoqué ; mais il ne faut aux enfers qu'une victime : que le plus coupable de nous périſſe à l'inſtant.* Ce dernier mot n'étoit pas encore achevé, lorſqu'on vit le chat entrer en convulſion, fermer les yeux, ſe débattre & mourir.

Tel eſt le tableau fidele d'une partie des prodiges de ce ſpectacle magique. Chaque repréſentation voyoit diminuer le nombre des incrédules. Lorſque l'initié s'écrioit qu'il voyoit le fantôme, l'homme du peuple ſe ſignoit, le prêtre citoit Saül, & le philoſophe ſe trouvoit fort embarraſſé, ne pouvant défaire le nœud-gordien, & n'oſant le couper.

Après avoir vu le ſpectacle du côté du parterre, il eſt tems de le voir du côté du théatre,

il n'y a plus d'illuſion à craindre, quand on eſt placé auprès du machiniſte.

Le magicien étoit un homme plein de talens & de hardieſſe, dont la figure ſemblable à un maſque, ſe démontoit à ſon gré ; la nature avoit placé ſon ame ſur ſon viſage; il eût été Garrick ſur la ſcene, il ſe contenta de l'être dans la ſociété.

Le jeune homme qui faiſoit d'ordinaire le rôle d'initié, partageoit ſes talens, & étoit dans ſon ſecret; ces deux acteurs pleins d'intelligence, faiſoient ſeuls mouvoir toute la machine : vingt ans plus tôt, Fontenelle les eût mis en parallele avec les prêtres de Saturne & eût enrichi de cette anecdote ſon *Hiſtoire des oracles.*

Voici comment l'initié, renfermé dans ſon cabinet, apprenoit le nom du ſpectre qu'on devoit évoquer ; le magicien frappoit ſur la porte, & le nombre des coups qu'il donnoit avec ſon coutelas, déſignoit les lettres de l'alphabet; un coup étoit l'A ; deux coups le B, &c.

PARTIE II.

une ligne tirée le long de la porte marquoit E; cette ligne suivie d'un coup, F; de deux coups, G, &c. Deux lignes exprimoient K, & ainsi du reste. Le sorcier avoit soin de répéter son alphabet sonore sur le mur de l'appartement, afin de tromper les spectateurs sur l'uniformité des lignes : quand les conjurations étoient achevées, il disoit à son associé : *prenez garde à vous*; pour lui désigner que l'ombre qu'il devoit voir étoit celle d'un homme, & cette phrase répétée deux fois, signifioit que le spectre devoit représenter une femme : ainsi l'initié pour aller au sabbat, n'avoit besoin que d'un crayon, d'un peu de mémoire & de beaucoup d'artifices.

Lorsque ce jeune homme se laissa emporter par le diable, il n'eut besoin que d'ouvrir une fenêtre, & de se laisser couler doucement sur le toit d'une maison qui touchoit au lieu de la scene; les gerbes de feu qui déconcerterent l'officier, étoient des feux d'artifices habilement disposés autour des murs du cabinet; enfin, le

L'HOMME SEUL.

le chat qui mourut ſi à propos, venoit de manger le cœur d'agneau rempli d'épingles, qui avoit ſervi aux conjurations du démonomane. --- Nos artiſtes durent ſans doute une partie de leurs ſuccès au haſard; mais leur adreſſe les ſervit encore davantage; ils en avoient d'autant plus beſoin, qu'ils ſentoient aſſez qu'ils n'étoient pas au ſiecle des Druides & dans l'antre des Sybilles.

Si ces hardis démonomanes s'étoient trouvés au Pérou, dans le tems de l'invaſion de Pizarre, je ne doute point que les ſujets des Yncas n'en euſſent fait des dieux, & que l'inquiſition eſpagnole ne les eût fait brûler.

Qui doute qu'avec un peu plus de célébrité, les auteurs de ce ſpectacle magique n'euſſent pu être adorés & perſécutés ici, comme dans le Nouveau-Monde? Du moins, s'il y a à Paris des philoſophes, il s'y trouve auſſi des Péruviens & beaucoup d'inquiſiteurs.

On réuſſira toujours à étonner les hommes, en leur offrant de grands ſpectacles; & de

l'étonnement à la crédulité, il n'y a peut-être qu'un pas; le philoſophe eſt le ſeul qui doute, parce qu'il a la ſageſſe de ſe défier de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, & ſur-tout de ce qu'il imagine.

Il eſt plus important qu'on ne penſe aux gouvernemens de guérir l'eſprit des citoyens des croyances abſurdes qui déshonorent leur intelligence; car les terreurs produites par la crédulité conduiſent à affoiblir en lui l'obſervance des loix ſociales; il eſt difficile qu'un homme qui tremble à l'idée d'une ombre, ne friſſonne pas auſſi à la vue d'une maiſon embraſée qui renferme ſon pere, ou d'un ſoldat ennemi qui eſcalade les murs de ſa patrie.

Il n'y a point de ſouverain qui ne doive encourager le philoſophe dont la morale tend à détruire ce monde enchanté qui ne doit ſon exiſtence qu'à la baguette des prêtres; & abattre à cet égard les autels de la ſuperſtition, c'eſt apprendre aux femmes à devenir des hommes, & aux hommes à devenir des Romains.

Il n'y eut jamais d'ombres que dans l'entendement de l'eſprit foible qui les imagine.

L'ame eſt immortelle ſans doute : mais quand le corps qu'elle habite ſe décompoſe, elle ne peut plus agir ſur des êtres, dont les organes ne s'ouvrent qu'aux impreſſions de la matiere.

Le diable n'exiſte point : l'homme qui l'entend eſt mal organiſé, & celui qui le fait parler eſt un impoſteur.

Le diable eſt une mauvaiſe copie du Typhon de l'Egypte ou de l'Arimane de la Perſe; il s'occupe, dit-on, à renverſer tout ce que Dieu édifie : c'eſt le combat éternel du bon & du mauvais principe imaginé pour réſoudre le problême de l'origine du mal : ce combat n'a rien expliqué : le philoſophe a cherché une autre ſolution du problême, & nous n'avons gagné qu'une erreur de plus.

Si du moins le diable de la théologie, comme le ſphynx de la mythologie, n'étoit qu'une allégorie ingénieuſe que la raiſon peut combattre, tandis que l'imagination s'en amuſe;

PARTIE II.

mais les prêtres n'ont donné à ce fantôme infernal un sceptre d'airain que pour l'appésantir eux-mêmes sur leurs malheureux prosélytes ; les griffes avec lesquelles ils le représentent, leur servent à déchirer le philosophe qui éclaire leurs manœuvres, & c'est avec les flammes qui entourent sa prison qu'ils allument les bûchers où ils font périr leurs victimes.

Des écrivains qui ne vouloient pas persécuter avec l'aide du diable, se sont contentés d'écrire son histoire ; on a vu paroître la *Démonomanie* du politique Bodin, & la *Démonologie* du roi Jacques I : ouvrages où l'on traite sérieusement des incubes, des succubes, de la sorcellerie & de tous les prestiges qui font illusion aux insensés qui croient aller au sabbat ; l'homme vulgaire qui lisoit de pareils livres, trembloit & croyoit ; & l'homme de loi s'en autorisa, peut-être, pour condamner au supplice la maréchale d'Ancre & Urbain Grandier.

D'un autre côté, la philosophie de tems en tems a tenté de reléguer dans leur monde

imaginaire Satan, Belzébuth, Aſtaroth & tous les monſtres de la crédulité; c'eſt un des grands ſervices que nous ont rendus Montagne, la Mothe-le-Vayer, Bayle & cette foule de ſceptiques qui nous ont appris à faire uſage de notre raiſon.

On a vu juſqu'à un miniſtre proteſtant, Balthazar Beker, écrire contre le diable dans un livre qui a pour titre : *Le monde enchanté.* Le critique y va juſqu'à dire : *Si Satan exiſtoit, il ſe vengeroit ſans doute de la guerre que je lui déclare.* (*) --- Satan ne remua pas; mais les théologiens s'armerent pour ſa défenſe, & Beker fut dépoſé : au reſte, l'ouvrage ne méritoit pas le bruit qu'il fit en Europe : il eſt très-prolixe & très-ennuyeux, & s'il falloit du courage pour le faire, il en faut encore plus pour le lire.

Heureuſement nous n'avons pas beſoin du *Monde enchanté* de Beker, pour anéantir le monde fantaſtique, où les théologiens font

(*) Encyclopédie de M. de Voltaire, article *Beker.*

PARTIE II.

régner le diable ; il ſuffit de connoître ce que peut l'imagination, dans l'impoſteur qui trompe & dans l'homme crédule qui eſt trompé, d'étudier le méchaniſme des ſenſations, & d'obſerver la nature.



ARTICLE VII.

Du Caractere.

LE caractere n'eſt peut-être qu'une maniere d'être particuliere à une ame, & dans ce ſens, le plus ſtupide des hommes a un caractere.

L'HOMME SEUL.

Quand l'habitude des mêmes mouvemens a forcé le tiſſu nerveux à contracter une forme particuliere, les eſprits animaux s'accoutument à couler de la même façon dans les fibres; le ſenſorium ſe façonne ſur le ton dominant, & l'ame, juſques-là ſans énergie, acquiert un caractere.

Il n'y a point d'être dans la nature qui ſe reſſemble, à moins qu'elle n'ait fait des Monades avant Leibnitz; on ne trouve point ſur la terre deux grains de ſable parfaitement homogenes, & la phyſique des eſprits n'a pas d'autres loix que celle des corps.

Quand même la plupart des êtres matériels ſeroient eſſentiellement ſemblables, la diver-

ſité qui ſe trouve entre les yeux qui voient, ſe rencontreroit encore dans les objets apperçus; car la paſſion donne une teinte particuliere à tout ce qu'elle enviſage; un microſcope change les modifications des corps, & le caractere eſt le microſcope des êtres intelligens.

Il y a cependant une foule de perſonnes qui paroiſſent ſans caractere : ce ſont celles qui n'ont que des qualités indeterminées, & dont l'ame ſans vice & ſans vertu, n'offre aucun trait qui ſaille, comme les viſages ſans phyſionomie.

Je ne trouve point ſur la terre d'être plus mépriſable que ces hommes que le philoſophe ne peut définir, à qui l'exemple donne une ame factice, & qui, dans le cours d'une longue vie, n'ont jamais eu le courage d'être eux-mêmes.

Je regarde auſſi les hommes ſans caractere comme très-dangereux dans la ſociété; car le bonheur de ſes membres n'eſt fondé que ſur ce commerce de bienfaits qui ſuppoſe la confiance; or, comment ſe fier à une ſtatue

mobile, dont les ressorts ne jouent qu'au gré d'une main étrangere ? & quel fonds dois-je faire sur la vertu d'un homme qui ne m'oblige que parce que c'est le vent d'est qui souffle aujourd'hui ?

Une loi de Solon déclaroit infames tous les citoyens qui, dans une sédition, ne prenoient pas un parti; ce législateur ne pensoit point à protéger des rebelles, il ne vouloit que punir les hommes sans caractere.

Par une contradiction bien digne de nos mœurs, on n'aime aujourd'hui dans le monde que les gens sans caractere; tout homme qui débute dans la société par afficher des principes, est perdu; les femmes ne protégent que ces automates complaisans, dont l'ame repose sans cesse dans un élément uniforme, qui attendent le premier coup d'archet pour mettre leur pensée à l'unisson, qui sont chez Antoine les flatteurs de César, & son ennemi chez Brutus.

L'éleve de la nature ne sauroit s'étudier de trop bonne heure à se former un caractere; il

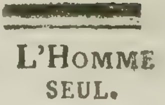
eſt ſi beau pour un être qui penſe de créer la chaîne de ſes idées, de monter la machine de ſon entendement, & d'exiſter par ſoi-même.

Le philoſophe, ſûr de lui-même, étudie enſuite tout ce qui l'environne; car il a des rapports néceſſaires avec les hommes; la ſociété eſt l'élément des êtres qui penſent, & la nature ne fait point de miſantropes.

Mais comment ſaiſir le caractere des Protées avec qui l'on habite? tous les hommes different entr'eux, & chaque homme differe encore de lui-même; un miniſtre au conſeil n'eſt point organiſé de même qu'un miniſtre à l'opéra; Céſar dans les bras de Cléopatre, n'eſt pas le Céſar de Pharſale, & quel intervalle immenſe n'y a-t-il pas entre Newton qui fait graviter les planetes, & Newton qui commente l'apocalypſe?

Le défaut d'ouverture dans les caracteres, empêche encore le philoſophe de les ſoumettre au flambeau de l'analyſe; la vérité elle-même devient menſonge dans la bouche de Tibere ou de Mazarin, & l'homme ſtupide, qu'on croit

deviner, ſe voile dans ſes contradictions.


L'HOMME SEUL.

Les actions même les plus éclatantes, ne dénotent pas évidemment un caractere; la religion de Huet a été un problême, malgré ſa démonſtration évangélique; & dix ans d'humilité, dans le cardinal de Montalte, ne déſignoient que le deſpotiſme de Sixte-Quint.

Qui croiroit que l'ingénuité même peut ſervir de voile à un caractere? Un homme ingénu n'eſt pas un ſot, parce qu'il ignore les choſes de convention; ſa naïveté peut être l'expreſſion ſimple d'une idée, dont le fonds a beaucoup de délicateſſe; la Fontaine avoit dans la ſociété le ton des animaux qu'il faiſoit parler dans ſes fables; les amis mêmes de ce grand homme étoient dupes de ſa bonhommie; & ſa ſervante qui croyoit le connoître, diſoit qu'il n'avoit pas aſſez d'eſprit pour être méchant.

L'abus des mots contribue encore à jeter des ténebres ſur les caracteres; par exemple, on croit définir un homme, quand on dit qu'il eſt ſérieux; mais combien le philoſophe ne voit-il

pas de nuances dans les diverſes acceptions de ce mot? quelle ſagacité ne faut-il pas pour ſubdiviſer à l'infini, des êtres que le peuple ſe plaît à confondre?

On eſt ſérieux, quand on a reçu de la nature un ſang tempéré, & des fibres peu fertiles en eſprits animaux.

L'habitude des manieres graves & des tons concertés, fait paroître ſérieux l'homme qui a le moins de penchant au flegme & à la miſantropie.

Une perſonne gaie devient ſérieuſe, quand ſon courage eſt abattu ſous le poids de l'infortune.

Un homme ſtupide paroît ſérieux, parce que ſes organes ſont paſſifs, & qu'il n'y a point de jeu dans les muſcles de ſa phyſionomie.

Un homme de génie comme Archimede eſt ſérieux, parce que toute ſon ame eſt repliée ſur elle-même, & qu'il ne ſemble exiſter que par ſon intelligence.

Le ſérieux de l'oiſiveté doit auſſi ſe diſtinguer

du ſérieux de la diſtraction & de celui de la timidité ; il faut encore moins confondre un homme ſérieux par accès, avec un philoſophe ſérieux par principe.

On abuſe de même des noms qu'on donne aux autres caracteres; les inventeurs d'une langue définiſſent mal les hommes, parce qu'ils ne les connoiſſent pas ; les gens du monde répetent ces définitions, parce qu'elles leur épargnent l'embarras d'obſerver; & les philoſophes qui voudroient étudier le cœur humain, ſont arrêtés à chaque pas, ſoit par la langue de la ſcience, ſoit par ſes difficultés.

Le caractere des hommes eſt-il donc une énigme, que toute la ſagacité philoſophique ne puiſſe expliquer ? Non, ſans doute; mais ce n'eſt point ici le lieu de juſtifier la nature; il ſuffit d'avoir annoncé le problême; nous en donnerons ailleurs la ſolution. (*)

(*) Voyez ci-après l'article qui a pour titre, *de la paſſion dominante.*

ARTICLE VIII.

DES HABITUDES.

PARTIE II.

LES fibres ſont ſans ceſſe remuées par les objets; l'ame que ces mouvemens rendent plus heureuſe, ſe plaît à les reproduire; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de la facilité à les reproduire; voilà l'habitude.

L'habitude naît d'ordinaire dans un âge tendre; c'eſt alors que les fibres ſe plient plus aiſément au gré de l'ame, que les eſprits circulent avec plus de rapidité dans les canaux, & que les molécules élémentaires dont les organes ſont compoſés, s'arrangent dans un ordre preſqu'inaltérable.

La nature d'abord inſtruit l'homme par la voix du plaiſir & par celle de la peine; dans la ſuite l'activité des ſens ſe fortifie, l'habitude prête plus d'énergie à la volupté, elle émouſſe les pointes de la douleur; & c'eſt l'homme qui inſtruit la nature.

Comme il y a des mouvemens que le corps ſe plaît à reproduire, il y a auſſi des idées que l'ame ſe plaît à répéter; l'entendement peut donc s'exercer comme la machine aux tours de ſoupleſſe, & il y a un ſens où Newton n'eſt au-deſſus du peuple qui l'admire, que parce que ſon eſprit s'eſt habitué de bonne heure aux tours de force & aux voltiges.

Il eſt évident que tout le ſyſtême des habitudes dérive uniquement de la pente que tous les êtres ont à ſe conſerver: les hommes qui penſent s'appliquent encore à tendre avec plus de force ce reſſort de la nature, & alors l'unité de fin eſt réunie à l'unité de principe.

Quand une paſſion violente exerce ſon activité ſur une chaîne d'idées, dont la liaiſon eſt tournée en habitude, les penſées naiſſent d'elles-mêmes, ſans que l'eſprit puiſſe s'appercevoir de la route qu'elles ont ſuivies pour arriver au ſenſorium; c'eſt alors qu'on eſt tenté de ſe croire inſpiré; l'habitude miſe en jeu par une paſſion véhémente, eſt, ſuivant l'abbé de

Condillac, l'Apollon des poëtes (*) ; & suivant Maupertuis, ce seroit le Dieu des prophetes. (**)

Il suit de cette théorie, qu'il dépend en grande partie de nous d'avoir des talens & des vertus (†) ; je ne vois pas, en effet, pourquoi les hommes, ayant les mêmes organes, il y auroit entr'eux des différences essentielles ; pourquoi l'homme stupide qui siffle *Cinna*, n'auroit pas le germe du génie de Corneille, & pourquoi il seroit métaphysiquement impossible à Néron de se donner la grande ame de Burrhus ; le fatalisme anéantit l'homme, & conduit à blasphémer le nom sacré de la nature.

Les qualités infuses sont dans la morale, ce que sont les qualités occultes dans la physique ;

(*) Traité des animaux, seconde part. chap. IX.

(**) Œuvres diverses, tome II, *Lettre XVIII*, *sur la divination.*

(†) Tel est aussi le sentiment de Locke & de l'immortel Helvétius ; j'invite à lire les preuves de ce principe dans les *Œuvres diverses* du métaphysicien Anglois, tome I, page 150, & dans le livre de l'Esprit, tome I, discours III, chapitre IV. Quand ces philosophes ont raison, ils forment une double autorité.

Achille

L'HOMME SEUL.

Achille n'eſt pas né plus brave que Therſite, & Racine plus poëte que Pradon ; c'eſt l'habitude de faire des vers ; l'exemple, l'encouragement & un violent amour de la gloire qui produiſent le grand poëte ; c'eſt l'habitude de la bienfaiſance, l'expérience de l'infortune & la vue des malheureux qui rendent un homme bienfaiſant ; un pſychologiſte qui explique tout par le caprice de la nature, reſſemble au phyſicien qui ramene toujours à Dieu, pour expliquer les phénomenes du flux & du reflux, du magnétiſme & de l'électricité.

L'homme qui tend à la perfection de ſon être, doit former en lui trois genres d'habitudes, & de ce triple ſoin dérivent ſa grandeur & la félicité de tout ce qui l'environne.

Il doit ne faire contracter à ſes ſens que des habitudes qui tendent à conſerver leur reſſort; l'homme du monde qui, avec le luxe d'Apicius, emprunte ſon palais, doit à trente ans être privé de l'organe du goût ; ce vieillard dont la tête eſt courbée vers la terre, & qui, avec des

PARTIE II. yeux ternes & une voix éteinte, appelle encore l'amour dont il a tant de fois abusé, est entraîné par ses habitudes à l'infortune & à l'opprobre; il n'est au-dessus des gardiens mutilés des serrails d'Asie, que parce qu'il est plus proche de la tombe.

Le philosophe ne doit faire prendre à son entendement que des habitudes qui le perfectionnent; il faut qu'il accoutume son esprit à cette justesse qui conduit au talent & qui l'embellit; qu'il satisfasse sa curiosité, parce qu'elle est le germe des grandes choses; & sur-tout qu'il éloigne de lui ce vaste amas de préjugés & de terreurs, qu'il adopte toutes les fois qu'il cesse de réfléchir, & qui ne servent qu'à rendre l'homme petit & malheureux.

L'éleve de la nature doit sur-tout plier de bonne heure son ame à l'amour de l'ordre; une heureuse habitude contractée dès l'enfance, devient dans l'âge viril une vertu; les fibres se disposent sans peine au gré de la volonté, & Marc-Aurele, qui n'étoit à dix ans qu'une heu-

L'HOMME SEUL.

teuſe machine, devient à trente l'ame la plus ſublime que renferment les deux mondes.

Faire contracter à ſes ſens, à ſon entendement & à ſa volonté d'heureuſes habitudes, voilà le précis de la morale; ce ſont auſſi les trois pivots ſur leſquels doit rouler toute l'éducation de la jeuneſſe. Que les législateurs bâtiſſent leurs codes ſur cette idée, & avant quatre générations, ils verront leurs états peuplés d'hommes vigoureux, de génies & de ſages.



CHAPITRE XII.

DES PASSIONS.

PARTIE II.

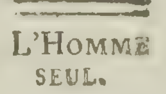
CET essai sera court ; on a déjà tant écrit sur les passions ! Il me semble que tout livre où il n'y a rien de neuf, est un crime envers le public.

On peut observer encore que la peinture des grandes passions, telles que l'amour, l'amitié, &c. trouveront leur place dans la suite de cet ouvrage, quand j'examinerai les nœuds qui lient l'amant à sa maîtresse, le pere à son fils, & l'ami à son ami ; un coup-d'œil général suffit en ce moment ; on va faire mouvoir la machine entiere, & dans la suite on pourra la décomposer.



ARTICLE PREMIER.

Idées générales.



L'Homme seul.

Il y a une chaîne d'écrivains, d'ailleurs respectables, qui ont fait un crime à la nature d'avoir créé les passions dans le cœur de l'homme, ou à l'homme passionné de suivre l'instinct de la nature; c'est accuser la suprême intelligence d'une contradiction qui n'est que dans l'esprit de ses détracteurs. (*)

(*) Voici une contradiction des plus singulieres d'un célebre détracteur des passions; je ne ferai que copier le pere Malebranche. --- « Les passions sont sagement » établies par rapport à leur fin, c'est-à-dire, la con- » servation de la santé & de la vie, l'union de l'homme » avec la femme, la société, &c.; mais elles sont extrê- » mement contraires à l'acquisition des vrais biens, » des biens de l'esprit, des biens dus au mérite & à la » vertu. » --- *Traité de morale, tome I, chapitre XIII, page* 277. --- Rapporter les paroles de ce philosophe, c'est les avoir assez réfutées.

Zénon, bien meilleur logicien que Malebranche, étoit tombé avant lui dans une erreur pareille, en définissant la passion, *un mouvement de l'ame opposé à la droite raison & contraire à la nature.* Cicér. *Tuscul.*

PARTIE II.

Les paſſions ſont l'ame du monde ſenſible : pourquoi s'eſt-on contenté de dire qu'elles en étoient le fléau ? La plupart des moraliſtes qui ont déclamé ſi éloquemment contre elles, reſſemblent, à mes yeux, à ces empiriques qui créent des maladies nouvelles, afin d'avoir le droit excluſif d'en être les médecins.

Les philoſophes qui font deux claſſes des paſſions, & qui diſent que les unes ſont permiſes & que les autres ſont défendues, ſont également abſurdes ſans être auſſi dangereux ; c'eſt le cœur qui eſt criminel & non la faculté d'aimer ou de haïr ; toutes ces paſſions ſont bonnes quand l'ame eſt maîtreſſe ; elles ſont toutes mauvaiſes quand elle eſt eſclave.

Les paſſions ſont auſſi eſſentielles au tout humain, que la penſée l'eſt à l'entendement & les muſcles à l'action des organes ; il n'y a qu'un

lib. IV. Mais du moins le patriarche du ſtoïciſme étoit conſéquent ; il falloit bien qu'il donnât la plus mauvaiſe idée des paſſions, puiſqu'il faiſoit de ſon ſage une ſtatue : Zénon ſe trompoit, comme notre philoſophe, mais on ne pouvoit l'accuſer de ſe contredire.

ſeul équivalent à la folie de vouloir les empêcher de naître, c'eſt de vouloir les anéantir.

L'HOMME SEUL.

Si l'homme étoit borné à ſes ſens & à ſa froide raiſon, il ne ſeroit plus qu'une ſtatue organiſée; il n'y auroit aucun mouvement dans l'ordre moral; les grands talens ſeroient anéantis, & la vertu ceſſeroit d'être ſublime.

La raiſon ne fait rien ſur la terre; ce ſont les paſſions qui la font mouvoir & qui la bouleverſent; les paſſions ſont ces mers terribles où les vaiſſeaux voguent ſans ceſſe, mais au milieu des tourmentes & des orages; la raiſon eſt cet océan pacifique où le navigateur, arrêté par un calme éternel, partage l'inertie du ciel & des eaux, ne vit que dans l'anéantiſſement, & n'exiſte pas même aſſez pour deſirer de mourir.

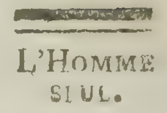
D'un autre côté, ſi les paſſions étoient les ſeules puiſſances de l'ame, elles ſeroient fatales au genre humain; le cœur, toujours déchiré par des convulſions internes, ne goûteroit jamais de ſérénité; il ſe conſumeroit à force d'agir & de réagir. Non, la nature n'a pas créé notre

Partie II.

ame pour s'épuiser en vains combats; lorsque le désordre est à son comble, la raison paroît, & l'équilibre est rétabli entre nos facultés.

Parmi les passions, il y en a qui paroissent appartenir plus particuliérement à l'ame, & d'autres aux sens; quand on jette un coup-d'œil philosophique sur ce tronc immense & sur ses diverses ramifications, on s'apperçoit qu'il n'y a proprement que deux passions primitives, l'amour & l'ambition. L'amour est le ressort du monde physique, & l'ambition celui du monde moral; toutes les autres passions ne sont que des rouages qui cédent à l'impulsion de ce double mobile.

Les passions se nuancent & se modifient suivant les tems, les lieux & les caracteres; les Romains n'avoient pas les passions des Italiens du siecle de Machiavel; un Arabe n'est pas passionné de la même façon qu'un Samoyede; qui sait même si toutes les combinaisons sont épuisées? Il en est peut-être de ces mouvemens de l'ame comme des caracteres de l'imprimerie,



il y a encore mille passions à naître, comme il y a mille livres à f re.

On voit quelquefois, dans la société, des hommes passifs dont les muscles sont sans activité & l'ame sans ressort; la raison peut beaucoup sur ces automates; il y a d'autres personnes que la nature a douées de la plus grande sensibilité, qui, avec des organes vigoureux, ont une ame prompte à s'embraser; de tels êtres secouent aisément le joug de la raison; mais aussi ils ont un double mérite, quand ils deviennent philosophes.

Chez les hommes même les plus sensibles, les passions n'ont pas toujours le même degré d'activité; il y a dans la vie des momens d'ennui où l'ame paroît usée, & où l'existence semble nous échapper; telle est quelquefois l'heure qui suit une jouissance; Sapho, lorsque Phaon n'étoit plus dans ses bras, n'auroit jamais fait ces strophes brûlantes que Boileau a si bien traduites, quoiqu'il n'ait jamais aimé.

S'il y eût jamais un tems favorable à l'acti-

vité des paſſions, c'eſt celui des guerres civiles; il y a alors une fermentation univerſelle dans les eſprits; l'état s'ébranle, mais les ames ſe fortifient; il ſemble que les organes s'agrandiſſent, & que la nature double les forces de chaque individu; c'eſt alors que les états & les particuliers prennent un caractere, que Céſar & Cromwel étonnent l'Europe, & que les rois ne ſont plus que des hommes.

Le ſommeil des empires eſt le triomphe de l'inégalité; mais une révolution remet tous les hommes à leur place. Cependant il eſt triſte pour l'humanité qu'il faille que les rois chancelent ſur leurs trônes & que les états ſe renverſent, pour que l'homme politique devienne l'homme de la nature.



ARTICLE II.

Du méchanisme des Passions.

L'Homme seul.

Le méchanisme des passions s'explique par celui du tissu nerveux ; l'ame est passionnée toutes les fois que les fibres sensitives & intellectuelles agissent avec force sur elle, & déterminent les fibres de sa volonté à se mouvoir habituellement dans la même direction. Quand l'imagination ou les objets physiques ne multiplient en elles que de légeres sensations, l'ame ne contracte que de douces habitudes ; mais elle s'abandonne aux transports passionnés, quand tout le tissu nerveux éprouve des vibrations convulsives, que les fibres s'ébranlent avec une rapidité que l'esprit ne peut suivre, & que tous leurs mouvemens semblent se confondre; c'est alors que l'homme, en proie à un délire passager, obéit aveuglément à une impulsion étrangere ; toutes ses facultés sont en action, hormis celle qui met l'équilibre entr'elles ; tout veille chez lui, excepté la raison.

ARTICLE III.

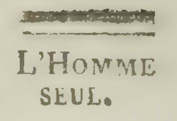
De la génération des Passions.

PARTIE II.

POPE, le poëte des philoſophes, a dit dans ſon admirable *Eſſai ſur l'homme*, que les paſſions étoient les modifications de l'amour-propre. (*) Cette définition lumineuſe dit en trois mots ce que Locke a prouvé péniblement en vingt pages; & voilà l'avantage que l'homme de génie, qui peint, a ſur l'homme de génie qui diſſerte.

L'homme s'aime; par conſéquent il eſt intéreſſé à chercher ſon bien-être, & à fuir tout ce

(*) On a dit plus haut, que l'amour & l'ambition étoient les germes primitifs de toutes nos paſſions, & ici on ramene tout, avec Pope, à l'amour; mais il n'y a point dans ces idées de contradiction; l'ambition n'eſt elle-même qu'une modification de l'amour propre, & ce n'eſt que pour répandre plus de jour dans la métaphyſique qu'on diſtingue l'amour, fondateur des paſſions phyſiques, de l'amour, fondateur des paſſions morales; on partage la chaîne en deux, pour fatiguer un peu moins la vue de l'entendement.



qui peut lui nuire ; or le plaiſir & la douleur ſont les deux pivots ſur leſquels roulent toutes ſes paſſions ; il n'y auroit ſur la terre ni amitié, ni vengeance, ni grandeur d'ame, ni petite vanité, ſi nous étions inſenſibles.

Le premier degré de plaiſir qui accompagne l'exiſtence, eſt la gaieté ; ſi la ſenſation eſt plus vive, elle fait naître la joie ; ſi le principe ſenſible réunit toutes les facultés de l'ame, & concentre leur activité dans le même foyer, l'homme alors épuiſe par tous ſes ſens la coupe de la volupté.

Plus le bonheur qu'on a goûté eſt grand, plus l'ame appréhende de le perdre ; voilà l'origine de la crainte, mais l'homme ne craint que parce qu'il s'aime.

La crainte elle-même prend tant de nuances diverſes, que l'œil du philoſophe a peine à la ſuivre dans ſes diverſes métempſycoſes. Catilina dans ſa priſon, craint le ſupplice auquel il ne peut échapper, & l'Italien ſuperſtitieux craint la chûte impoſſible des étoiles ſur ſa

tête ; un guerrier intrépide craint la préſence d'un ſpectre ; une fille ingénue craint auſſi la vue du lit nuptial, qui doit être le tombeau de ſa virginité, mais non pas de ſa vertu.

La crainte ne marche point ſans l'eſpérance, parce que ces deux paſſions dérivent également de la probabilité du bien & du mal ; Denys & Cromwel craignoient à chaque inſtant de perdre leur couronne, & eſpéroient de la conſerver ; un marin dont le vaiſſeau vient d'être englouti par l'orage, friſſonne à la vue de la mort, & nage encore pour l'éviter ; il n'y a qu'une paſſion dominante qui puiſſe faire taire l'eſpérance & la crainte dans une ame ſenſible ; voyez Regulus qui retourne à Carthage, il ne craint point les tourmens qu'on lui prépare ; il n'eſpere pas de s'y dérober ; ſon ame ſublime ne connoît de toutes les paſſions humaines que l'amour de la patrie.

La crainte fait place à la triſteſſe, quand l'ame voit déchirer le bandeau de l'eſpérance, & que l'horizon qui ſe développe ne découvre



à ſes regards que l'image de la douleur ; mais ſi, empruntant le microſcope de l'imagination, l'homme voit dans l'avenir une chaîne infinie de malheurs dont il ne preſſe encore que le premier anneau, alors ſa triſteſſe dégénére en déſeſpoir, il maudit ſon exiſtence, s'emporte contre la divinité, & meurt comme Ajax, en la blaſphémant.

L'homme qui s'aime parcourt avec avidité tous les objets qui peuvent le rendre heureux ; il eſt curieux, parce qu'il veut varier ſes ſenſations agréables, & quand un plaiſir nouveau ſatisfait ſa curioſité, il ſent naître pour lui le ſentiment de l'admiration.

L'homme ſtupide admire encore plus que l'homme de talens, parce que l'admiration eſt d'ordinaire l'apanage de l'ignorance ; mais ſon ame puſillanime s'arrête à ce terme, tandis que le génie le franchit pour arriver à l'enthouſiaſme.

Je définis l'enthouſiaſme, l'admiration des ames fortes ; tandis qu'un homme vulgaire

admire un ouvrage, une imagination ardente le fait en le lisant. Transportez Racine & Cotin à la premiere représentation de *Cinna*; le dernier dira : Corneille est un grand homme ; le premier fera encore mieux, il écrira *Britannicus*.

Il est peut-être pardonnable à l'auteur de *Britannicus* de faire succéder la passion de l'orgueil à celle de l'enthousiasme. --- Le développement du caractere de Néron n'est-il pas un chef-d'œuvre ? Le contraste de Burrhus & de Narcisse n'est-il pas l'ouvrage du génie ? Y a-t-il eu depuis Virgile un poëte plus parfait que Racine ? Et si par hasard cette tragédie tomboit, l'ame de son auteur n'en devroit être que plus fiere ; le créateur de *Britannicus* sentiroit alors combien il est supérieur au public.

L'orgueil ne devroit être toléré que dans les hommes de génie ; c'est une espece de dédommagement que la nature leur accorde, pour les consoler de la haine des petits talens ; mais cette passion est commune à tous les hommes, c'est la premiere qui fermente dans

le

le cœur, & la derniere dont il ſe dépouille; une femme s'attribue les talens que lui accordent ſes adorateurs, Pradon penſoit qu'il avoit du génie, & Caligula ſe croyoit un dieu.



Il y a une grande différence entre la vanité des petits eſprits & la fierté des grands hommes; le miniſtre Louvois qui n'étoit que vain, dégradoit Louis XIV; mais Colbert, qui avoit de la fierté, reſſuſcitoit dans Paris l'ancienne Carthage, rappelloit le ſiecle d'Auguſte & remplaçoit Sully.

L'amour de ſoi conduit auſſi les ames foibles à envier dans les autres les biens qu'elles ne partagent pas; quand l'envie s'exerce ſur les talens, elle entraîne avec elle ſon ſupplice: en effet, cette paſſion n'eſt alors qu'un aveu forcé du mérite qu'on n'a pas; l'envie eſt peut-être le plus grand fléau du monde moral, car elle fait le malheur des grands hommes & celui de leurs perſécuteurs; c'eſt le tigre qui déchire les cerfs & qui dévore ſes petits.

L'homme de génie punit l'envie, en ſou-

PARTIE II.

riant dédaigneuſement ſur les efforts qu'elle fait pour diſtiller ſon poiſon ; mais le mépris ſe pardonne bien moins que la haine ; Pradon, humilié, ſouleve contre la *Phédre* de Racine, l'hôtel de Rambouillet, & voilà la vengeance.

Un moderne a dit que le plaiſir qu'on goûte à ſe venger, étoit le quart-d'heure d'un criminel qui ſort de la queſtion (*) : cette définition devroit bien guérir les hommes du tourment de hair & de la fureur de ſe venger.

La vengeance eſt le vice des eſprits vulgaires. On ne cherche à ſe venger que lorſqu'on ſe ſent bleſſé ; & que peuvent les traits de l'envie pour bleſſer un grand homme ? Un coloſſe n'eſt pas affecté, de ce qui écraſe un atome.

En traitant de la maniere dont s'engendrent les paſſions, je n'ai point prétendu ſuivre le germe fécond de l'amour-propre juſques dans ſes derniers développemens ; je n'ai voulu qu'indiquer une route à l'homme qui penſe ; il n'y a pas de livre plus ennuyeux & moins utile, que celui où l'auteur dit tout.

(*) *Principes de philoſophie morale*, page 250.

ARTICLE IV.

DE L'AMOUR, PRINCIPE DU MONDE PHYSIQUE.

L'HOMME SEUL.

D'OBSCURS misantropes ont fait un crime de l'amour (*); c'est le comble de l'extravagance humaine d'avoir voulu dégrader un sentiment sans lequel il n'y auroit point d'hommes sur la terre : la nature dit à tous les êtres de se propager, & il n'y a que les apôtres du néant qui méritent d'être anéantis.

L'amour dans les tempéramens froids & dans les cœurs énervés n'est qu'un sentiment ; mais c'est une passion chez un homme ardent,

(*) « Il n'y a que des enthousiastes qui aient pu imaginer la nécessité impossible de détruire l'amour ; semblables à un homme qui, effrayé des malheurs causés par la chûte de quelque corps, souhaiteroit l'extinction de la gravité, & par conséquent le dérangement du système de l'univers. » *Essais de politique & de morale* du baron de Haller, page 58. --- C'est aux hommes qui ont étudié comme lui la nature à la défendre contre de vils blasphémateurs.

PARTIE II.

dont tous les pores du corps & toutes les puiſſances de l'ame s'ouvrent ſans peine aux impreſſions du plaiſir.

L'amour ne ſe laiſſe pas toujours guider par l'intérêt des ſens : ſi cela étoit, nous n'offririons jamais nos hommages qu'à une beauté parfaite ; & comme la nature ne multiplie pas les prodiges, quelques individus ſeroient heureux, mais la race humaine ſeroit incapable d'aimer.

C'eſt ordinairement le caractere qui fait naître une paſſion véhémente : on admire une beauté réguliere ; mais on s'embraſe pour une femme dont les graces ne ſont piquantes que pour nous, qui partage notre degré de ſenſibilité, & dont l'ame eſt à l'uniſſon avec la nôtre ; cette réflexion conduit à un grand principe ; le voici : *l'homme ſait plus que jouir, il ſait aimer.*

Il y a dans la paſſion humaine de l'amour deux objets qui n'échappent pas à l'œil du philoſophe ; le deſir phyſique de ſe propager,

& le beſoin moral de vivre en ſociété : ſi on ſépare ces deux ſentimens, on détruit, ou l'amour, ou la vertu.

Ce principe plus développé ſervira dans la ſuite à réfuter deux paradoxes d'autant plus dangereux, que de grands hommes les ont fait naître, & que le peuple de toutes les nations eſt porté à mettre l'autorité du génie en parallele avec celle de la nature.

Le premier eſt cet amour platonique qui ſubſiſte indépendamment des ſens, & qui dérive de l'idée métaphyſique de l'harmonie univerſelle : ce commerce ſublime entre des intelligences n'eſt pas fait pour des êtres mixtes ; l'homme ſemble compoſé de deux ſubſtances, & pour le rendre heureux, la philoſophie ne doit pas le déchirer.

Un moderne célebre qui a l'imagination de l'éleve de Socrate & quelquefois ſes écarts, a eu ſur l'amour une idée encore plus dangereuſe. Il a écrit que dans cette paſſion il n'y avoit que le phyſique de bon : ainſi ce philoſophe, a

pour ne pas imiter Platon, a copié Diogene.

L'amour eſt vil ſans l'union des ames, mais ſans l'interêt des ſens il n'eſt rien.

Ne profanons pas l'amour, en le confondant avec ce ſentiment ébauché qu'on nomme galanterie, & qui conſiſte à offrir un culte ſans conſéquence à toutes ſortes de divinités, à ſubſtituer le jargon de la politeſſe aux expreſſions brûlantes de l'enthouſiaſme, & à adorer ſans aimer.

Les Spartiates, les Samnites & les Romains n'étoient point galans : un jeune homme alors ſuivoit la pente de ſon cœur, méritoit la main de ſa maîtreſſe, & n'aimoit qu'une fois; chez nous l'amour conſiſte à ſubjuguer les femmes, à tromper leurs deſirs, & à les déshonorer.

La nature ſemble avoir partagé en deux l'intervalle de la vie humaine : dans l'une elle a placé l'amour avec toutes les affections qui ont pour objet les ſens ; dans l'autre elle a mis l'ambition, avec tout ſon cortege de paſſions intellectuelles.

C'eſt dans la jeuneſſe que les ſens, toujours

L'HOMME SEUL.

en effervefcence, entretiennent le délire de l'amour : l'inftant où le germe de cette paffion commence à fe développer, eft celui où les organes ont acquis leur dernier degré de perfection. Si une éducation fybarite n'a pas embrafé l'imagination d'un jeune homme avant le tems, & énervé fon ame avant qu'elle fût en état de jouir, il n'eft inftruit des befoins de la nature que par la nature elle-même. Si dans ce moment de fermentation la beauté qu'il doit aimer fe préfente à fes regards, fes timides palpitations annoncent la fougue de fes defirs, le fentiment abforbe les diverfes puiffances de fon ame, & tout fon être eft fubjugué.

En Europe, l'éducation qu'on donne au fexe prévient l'embrafement prématuré des fens, mais force l'efprit à fe plier à des idées pufillanimes : on écarte avec foin de l'imagination d'une fille, tous les tableaux qui pourroient l'inftruire du phyfique de l'amour ; mais on a foin de faire fermenter en elle ce principe inné de vanité, qui pervertit toutes les paffions éner-

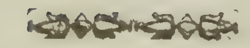
giques, ou les empêche de naître : tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle lit, tout ce qu'elle entend lui persuade qu'elle est supérieure à l'homme ; dès lors elle se fait un art de coquetterie pour éterniser l'illusion de ses adorateurs ; elle ne cherche point à aimer, mais à séduire : & quand ses charmes commencent à se flétrir, privée d'amis & d'amans & seule au milieu du tourbillon de la société, elle termine son insipide carriere sans avoir connu la nature.

Nous nous étonnons de ne trouver les femmes qu'aimables sans être sensibles, & voluptueuses sans être passionnées : ne nous en prenons qu'à l'éducation nationale qui intervertit l'ordre de leurs facultés, soumet leur cœur à leur imagination, & énerve leur ame pour conserver leurs sens.

Il me semble que l'unique moyen d'épurer l'amour, c'est d'en faire une passion : c'est alors que ce feu céleste peut devenir l'aliment des ames les plus sublimes : un seigneur parfumé, dans les bras de Ninon, me paroît un être bien



petit; mais un jeune homme, né avec un cœur ſenſible & des organes vigoureux, qui ne ſait point faire ſa cour, mais qui aime avec violence & qui ſe rend vertueux avec ſa maîtreſſe pour la mériter, eſt à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature.



ARTICLE V.

DE L'AMBITION, PRINCIPE DU MONDE MORAL.

PARTIE II.

L'AMBITION eſt, comme l'amour, la paſſion de l'être; mais l'unité qui eſt entre leurs principes ne ſe trouve pas entre leurs fins: l'amour aſpire à des jouiſſances phyſiques; l'ambition ſe propoſe des plaiſirs intellectuels, & ordinairement un bonheur de préjugé.

L'amour s'éteint par la jouiſſance; mais l'ambition la fait ſervir d'aliment à ſa cupidité. Ses deſirs ſatisfaits s'irritent davantage; elle voit toujours au-delà du plaiſir qu'elle goûte, & cela l'empêche de le goûter.

L'ambition ſe loge dans le cœur de tous les hommes: elle eſt dans le cénobite qui veut placer ſur ſon froc une croix de bois, comme dans le guerrier qui veut ſe faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe: elle anime le Caraïbe qui ne cherche qu'un hamak, comme



Alexandre qui veut multiplier les mondes, pour avoir la gloire de les conquérir.

L'ambition par elle-même n'eſt pas plus mauvaiſe que l'amour; car la nature nous dit d'agrandir notre être, auſſi bien que de le multiplier: c'eſt dans une ame déjà criminelle que cette paſſion ſe déprave, comme on voit en Italie l'eau la plus pure ſe corrompre, en paſſant ſur le terrein bitumineux de la Solfatare.

Ce principe du monde moral ſe modifie de mille façons, & s'amalgame avec tous les caracteres: tâchons de le ſuivre, du moins dans ſes principaux développemens.

Les hommes de lettres & le peuple qui ne fait que répéter leurs oracles, donnent le titre excluſif d'ambition à cette fureur d'accumuler ſur ſa tête des biens évalués par le caprice & conſacré par le préjugé: ſuivant cette définition, tout ambitieux eſt un être petit, malheureux & ſuperbe, qui tourmente ſon exiſtence dans de pénibles bagatelles dont il a la foibleſſe de s'enorgueillir.

Ce qu'on appelle un conquérant eſt plus mépriſable encore ; car c'eſt un enfant méchant qui enſanglante ſes hochets.

Le deſir de vivre après ſa mort en faiſant du bien aux hommes, eſt l'ambition la plus noble qu'une intelligence ſublime ſe permette : tel étoit le but des deux Antonins ſur le trône des Céſars ; tel fut celui du Titus de la Lorraine que le malheureux a connu, & qu'il a tant regretté.

L'ambition de la gloire littéraire mérite de marcher après l'amour de la bienfaiſance : elle conſiſte à agrandir ſon ame, comme la paſſion des conquérans à étendre les limites d'un empire. Un homme tel que Leibnitz brûle de s'approprier l'intelligence de pluſieurs grands hommes, comme Gengiskan les états de pluſieurs monarques.

On a dit que l'amour des lettres n'étoit pas une paſſion digne de nous. (*) L'homme de

(*) Tel eſt auſſi le ſens de ce fameux blaſphême, qu'on a condamné, comme d'un auteur de l'Encyclo-



génie qui a avancé ce paradoxe, l'a réfuté lui-même en l'écrivant, comme Zénon réfuta autrefois un philoſophe qui nioit le mouvement, en marchant devant lui.

Je ne juſtifierai pas de même cette eſpece d'ambition qui conſiſte à vouloir primer dans le monde, & à être l'idole de ce qu'on appelle la ſociété : quand on eſt un peu répandu dans ce tourbillon, on s'apperçoit que pour réuſſir, il ſuffit d'y apporter de petits talens, un grand fonds de préſomption & un goût effréné pour les plaiſirs ; tous ces jolis automates que les hommes étudient & que les femmes s'arrachent, n'ont jamais eu une ame ; ils brillent dans la bonne compagnie ; mais qu'ils ſeroient petits dans le cabinet de Locke, ou à la cour de Marc-Aurele !

L'amour des richeſſes n'eſt pas eſſentielle-

pédie, mais qui eſt mot à mot dans le marquis de Vauvenargues : *La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu ; c'eſt-à-dire, comme une choſe qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.* Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain, livre II, page 65, deuxieme paragraphe.

ment une paſſion criminelle : puiſque l'or & l'argent ſont l'inſtrument de nos beſoins, on peut les deſirer auſſi légitimement que les biens qu'on acquiert avec le ſecours de ces métaux : cette ſorte d'ambition ne devient un crime que dans les hommes qui ne ſavent pas la borner. Tel eſt l'avare, eſpece de monſtre qui ſe tourmente cruellement pour que tout ce qui l'environne ſoit malheureux, & à qui la nature n'a donné des richeſſes, que pour que le ſage s'en dégoûte.

On peut remarquer qu'à l'exception de l'avarice, toutes les claſſes de l'ambition peuvent ſe rapporter à un amour inné de la grandeur : il eſt auſſi eſſentiel à l'ame de s'étendre que d'exiſter : c'eſt par-là que l'homme differe de l'Être ſuprême, & des derniers élémens de la matiere : l'atome ſemble ne pouvoir rien acquérir, parce qu'il n'a rien, & Dieu parce qu'il a tout.



ARTICLE VI.

DE L'OISIVETÉ.

L'HOMME SEUL.

LA nature a-t-elle fait de l'homme un être contradictoire? Elle a placé dans notre ame un principe d'activité qui en tend tous les ressorts, avec une pente invincible vers le repos : ces deux forces se combattent sans cesse sans se détruire; l'une indique la route du bonheur, l'autre paroît s'identifier avec lui; mais on en est encore plus proche quand on le cherche, que quand on croit l'avoir trouvé.

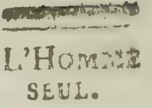
L'homme le plus actif voit toujours en perspective l'oisiveté qui doit couronner ses travaux : c'étoit pour se reposer un jour que Pyrrhus livroit vingt batailles, & que Lopez de Vega faisoit quatre cents comédies; le repos ne vint jamais, & ces deux hommes célebres en furent moins malheureux.

Notre ame est trop active & trop inquiéte pour s'accommoder du sommeil léthargique

de l'oisiveté : de plus, le repos mene à l'ennui; & l'ennui est le pere des crimes. Nous devons l'*Homme machine* à l'ennui de la Métrie; Tarquin s'ennuie dans sa cour de son pere, & il viole Lucrece; Tamerlan s'ennuie dans Samarcande, & la terre est ravagée.

L'amour de l'oisiveté commence par le délire de l'imagination, avant de devenir une passion violente : aussi la saine politique doit-elle s'occuper à écarter tous les tableaux de ce genre qui pourroient faire illusion. Un empereur Chinois dont la maxime étoit que, lorsqu'il y avoit un homme oisif dans ses états, quelqu'un mouroit de faim dans l'empire, fit détruire plusieurs monasteres de bonzes. Les enthousiastes de Foë & les prêtres de Loakium frémirent & calomnierent en secret le gouvernement; mais les lettrés, les mandarins & les sages applaudirent à cet acte de vigueur, & l'édit mémorable qui rendit à la société d'obscurs frénétiques, fit plus de bien à la Chine, que l'établissement de vingt sociétés d'agriculture.

C'est



C'est mal-à-propos que les loix civiles sont muettes sur l'oisiveté (*): on ne guérit point la

---

(*) Il y a dans l'ouvrage à jamais respectable des *Délits & des peines*, un chapitre singulier sur l'oisiveté politique, qu'il ne faut lire qu'avec précaution ; voici le texte avec quelques réflexions que sa lecture m'a fait naître.

Des gouvernemens sages ne souffrent point au sein du travail & de l'industrie, l'oisiveté politique. J'appelle oisiveté politique, celle qui ne rend à la société ni travail, ni richesse ; qui acquiert toujours sans jamais perdre ; qui, respectée du vulgaire avec une stupide admiration, est aux yeux du sage un objet de mépris ; qui manquant du seul motif qui excite l'activité de l'homme, la nécessité de conserver & d'acquérir les commodités de la vie, laisse toute leur énergie aux passions de l'opinion, qui ne sont pas les moins fortes. --- Jusqu'ici on ne peut qu'applaudir au zele patriotique de notre philosophe. Au reste, les gouvernemens commencent à ouvrir les yeux sur cette espece d'épidémie insensée, qui menaçoit d'infecter le corps entier de la société ; une grande révolution se prépare dans les esprits ; le philosophe, du sein de son cabinet, fait penser le peuple & fait agir les rois, & je me persuade qu'avant cinquante ans, les oisifs dont il est parlé ici, n'existeront plus que dans la mémoire des hommes.

Des déclamateurs trop austeres ont confondu avec cette espece d'oisiveté funeste à la société l'oisiveté des richesses, fruit de l'industrie : ce n'est pas à la petite vertu de quelques censeurs des mœurs, mais aux loix, à définir l'oisiveté punissable. --- Il est vrai que l'oisiveté d'un moine

gangrene des états par l'appareil des supplices: un législateur doit plus s'occuper à prévenir les

---

ne doit pas être confondue avec celle d'un courtisan du grand-seigneur ; mais après avoir tonné contre le premier, je ne vois pas pourquoi un moraliste n'essaieroit pas d'attaquer l'autre avec les armes du ridicule. Voudroit-on faire une idole respectable d'un bacha opulent, & le croire utile à la patrie, parce qu'il va promener son ennui de cercle en cercle, qu'il achete beaucoup de Géorgiennes, & qu'il fait fumer une pipe avec son maître ?

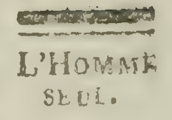
Laissons en paix ces *déclamateurs austeres & ces petits censeurs des mœurs ;* dans un siecle corrompu, ils ne sont pas dangereux ; sûrement ils ne feront pas secte.

C'est à la loi à punir les oisifs ; mais c'est aux censeurs à indiquer à la loi les coupables : pourquoi ravir à l'homme de lettres le privilege d'être utile ! Notre auteur lui-même a bien plus fait qu'indiquer des coupables au législateur ; il a porté sa censure jusques sur des loix féroces ; & il en est à mes yeux encore plus respectable.

Je n'appelle pas oisiveté politique, celle qui jouit du fruit des vices ou des vertus de ses ancêtres, & qui donne le pain & l'existence à la pauvreté industrieuse, en échange des plaisirs actuels qu'elle en reçoit. ---

Pourquoi l'oisiveté qui *jouit du fruit des vices de ses ancêtres* ne seroit-elle pas un crime en bonne politique ? Pourquoi ne pas donner le même nom à celle qui dissiperoit, au sein de l'opprobre, des richesses péniblement amassées par trois siecles de vertus ?

Celle-là est utile, à mesure que la société s'étend & que l'administration a laissé aux hommes plus de liberté. ---


L'HOMME SEUL.

crimes qu'à les punir ; il doit dire comme Aurengzeb à l'Indien qui lui conseilloit d'établir des hôpitaux pour les pauvres : Je n'aurai point d'hôpitaux dans mes états, parce que je n'aurai point de pauvres.

Il y a des peuples qui ne semblent avoir qu'une passion : c'est l'amour de l'oisiveté ; tels sont ces Japonois si célebres par leur haine pour les arts, par la dureté de leurs mœurs, & par l'atrocité de leurs loix.

Le negre que nous rendons si actif dans nos colonies, est encore par sa nature le plus paresseux des hommes. Il y a trois causes de cet état d'inertie, un climat brûlant, le silence des

---

Voyez Traité des délits & des peines, édition de Lausanne de 1766, pages 224 & 225.

L'oisiveté qui fait circuler les richesses de convention, peut être utile à quelques particuliers : mais c'est un poison lent, qui mine sourdement la constitution des états Le gouvernement le plus parfait, à mon gré, est celui où il n'y a aucun citoyen oisif ; celui qui approche le plus de la perfection, est le gouvernement où l'on punit la double oisiveté que nous avons en vue, l'une par des peines & l'autre par l'opprobre.

législateurs, & une anecdote bizarre dont la tradition s'est conservée dans toute l'Afrique.

Noé avoit trois fils : l'aîné étoit blanc, le second basané, & l'autre noir : voilà les trois hommes qui devoient peupler la terre. (*) Quand le patriarche fut mort, ils songerent à partager ses biens qui consistoient en diamans, en or, en chevaux, en habits & en carottes de tabac (**). Dans ce dessein les trois freres soupent ensemble, fument une pipe, & ne pouvant s'accorder dans une premiere entrevue, vont

(*) Un géographe embarrasseroit fort les Marabouts qui ont inventé ce conte, en leur disant, qu'outre ces trois classes d'hommes, il y a encore des Tartares au teint olivâtre, des Brésiliens jaunes, des Arabes au visage cendré, &c. L'objection devient encore plus terrible, quand on leur demande à quelle branche de l'arbre généalogique répondent les hommes presque sans nez, qu'on voit chez les Kalmouques, les Ceylanois à grosses jambes, les Albinos aux yeux de perdrix, les nains de la Laponie & les géants de la terre Magellanique. Les negres disent à cela, qu'ils ne veulent pas être plus savans que leurs peres ; ce qui est une réponse fort commode, pour qui ne veut pas disputer.

(**) Du tabac, quatre mille ans avant l'établissement des fermiers-généraux !...

L'HOMME SEUL.

ſe coucher : la nuit fait faire des réflexions ; le blanc vit bien que le démon de la propriété commençoit à s'emparer de lui, que la querelle pourroit s'échauffer, & que peut-être le monde ſeroit ſouillé d'un ſecond fratricide. Comme il étoit d'un naturel fort pacifique, il réſolut de prévenir le crime de Caïn ; il ſe leva doucement, prit l'or & les pierreries, en chargea les meilleurs chevaux du haras de ſon pere, & s'enfuit en Europe, où ſa poſtérité vit encore. L'enfant baſané de Noë ſe réveilla au milieu de la nuit, ſe laiſſa aller aux mêmes réflexions que ſon frere, emporta le reſte de l'héritage, & ne laiſſa pour ſon cadet que la proviſion de tabac. Notre negre qui avoit dormi profondément pendant la nuit, fut fort ſurpris à la pointe du jour de ne trouver, ni ſon patrimoine, ni ſes freres : il prit alors une pipe, & s'aſſit pour prendre conſeil : le réſultat de la délibération fut qu'il devoit s'armer de patience ; il prit tranquillement poſſeſſion du champ où ſon pere avoit planté du tabac, ſourit dédaigneu-

sement sur ses freres qui se fatiguoient sans doute pour éviter sa poursuite, & remercia le ciel de l'avoir gratifié du don de l'indolence. (*) Les negres n'ont point dégénéré, & ils sont oisifs par instinct, par réflexion & par piété.

(*) Voyez le fonds de cette histoire, *Relation d'Afrique* de Labat, tome II, chapitre XIV.



ARTICLE VII.

DES PASSIONS DOUCES.

L'HOMME SEUL.

IL eſt heureux pour l'eſpece humaine que la plupart de nos paſſions n'aient qu'un degré modéré d'activité : ſi l'équilibre de l'ame étoit rompu à chaque moment, la moitié des individus périroit avant le tems, & les autres deviendroient fous.

Les paſſions douces répandent une heureuſe ſérénité ſur l'horizon de la vie, elles font mouvoir l'homme ſans le fatiguer ; elles l'échauffent ſans l'embraſer, & le tiennent également éloigné des grands plaiſirs qui rendent la moitié de la vie inſipide, & des grandes douleurs qui détruiſent la machine.

L'eſpérance eſt la premiere des paſſions douces : née avec nous, elle ne s'éteint qu'avec le dernier ſouffle de la vie ; c'eſt elle qui nous rend chers les momens fugitifs de notre exiſtence : l'homme eſt heureux quand il eſpere ; & l'homme eſt-il fait pour avoir d'autre jouiſſance ?

Je voudrois parler de cette pudeur dont la

nature a armé le ſexe le plus foible pour le ſauver des entrepriſes du plus fort ; heureux ſentiment qui accompagne l'innocence & la caractériſe, & ſans laquelle il n'y a point de volupté, même pour les cœurs corrompus ! Je voudrois ... mais je crains de ne pas me faire entendre.

Le même motif m'empêche de m'appeſantir ſur la reconnoiſſance, ce ſentiment ſi naturel aux ames ſenſibles, & dont les hommes n'ont fait une vertu, que quand ils ont commencé à la méconnoître.

La pitié eſt de toutes les paſſions douces celle qui a le plus de pouvoir ſur l'homme, lorſque la ſuperſtition ne l'a point rendu petit & barbare. En tout tems & dans tous les climats, l'aſpect d'une perſonne qui ſouffre nous émeut malgré nous, & notre ame ſe met d'elle-même à l'uniſſon de la douleur; la pitié eſt le cri de la nature qui appelle à la conſervation des êtres tous ceux qui les environnent.

Les paſſions ne ceſſent pas d'être douces, parce qu'on en abuſe : on eſt forcé de ranger

dans la même claſſe cette noble fierté, qui fait entreprendre de grandes choſes, & cette vanité qui les dégrade quand elles ſont faites; cet enthouſiaſme qui convient au génie, lorſqu'il célebre un grand homme, & cette baſſe adulation qui caractériſe des eſclaves aux genoux d'autres eſclaves.

L'HOMME SEUL.

En général, les paſſions les plus emportées, ont été modérées dans leur germe : l'ame ne va pas plus par ſauts que la nature. Un Italien a aimé paiſiblement avant d'être jaloux, avant de s'emporter contre ſa maîtreſſe, avant de la poignarder; la haine d'Atrée pour Thyeſte, commença par l'indifférence, & finit par un crime plus grand que le parricide.

Il y a des hommes dont l'ame, tranquille dans ſon élément, n'a jamais éprouvé le conflict des paſſions orageuſes : ces êtres foiblement organiſés, éprouvent peu les biens & les maux attachés à l'exiſtence ; ils ne voient jamais briller dans leur entendement la flamme du génie, & parvenus à une extrême vieilleſſe, ils meurent ſans avoir vécu.

ARTICLE VIII.

DES PASSIONS VIOLENTES.

PARTIE II. LES passions violentes caractérisent une ame forte ; & quand elles se rencontrent avec une raison droite & lumineuse, il en résulte un grand homme.

Un grand homme est presqu'aussi rare que ces cometes, qui entraînent dans leur orbite les corps célestes, & assujettissent à de nouvelles loix le systême de l'univers ; la nature s'étudie pendant plusieurs siecles à l'organiser, & quand il paroît, elle se repose, comme si sa puissance créatrice s'étoit épuisée en le formant.

D'ordinaire les passions impétueuses sont unies à une raison lente & énervée ; alors la société éprouve des convulsions qui la déchirent, les corps politiques se renversent, & la célébrité devient l'apanage des grands scélérats.

On peut compter parmi les passions violentes, cette soif du sang humain, qui caractérise les

conquérans ; ces remords qui ſuffiroient pour venger la vertu, quand même l'ame ſeroit mortelle, & ſur-tout ces haines atroces, dont les poëtes placent le théatre dans les ſiecles héroïques, pour la conſolation des ſiecles barbares.

Il n'y a point de paſſion qui tende plus à la violence, que l'amour, parce qu'elle ſubjugue le phyſique & le moral de notre être, qu'elle embraſe à-la-fois l'imagination & les ſens, & qu'elle joint l'ivreſſe de l'amour-propre à celle des plaiſirs.

Un des plus ſinguliers phénomenes que je découvre dans le cœur humain, c'eſt que le ſentiment de notre miſere eſt plus propre à produire les paſſions véhémentes, que le ſentiment de nos forces. Un homme qui connoît toutes les reſſources de ſon ame, ſûr de les employer ſuivant ſa volonté, ne fait aucun effort, & reſte dans un état d'inertie ; mais l'homme qui a la connoiſſance de ſes imperfections, éprouve une inquiétude active, qui le force à s'élancer hors de lui-même, & à dompter la nature : le pre-

mier eſt foible par ſa vigueur même, l'autre eſt fort par ſon impuiſſance.

On croit ordinairement que les paſſions impétueuſes ne peuvent s'allier avec la raiſon; c'eſt une erreur de ceux qui n'ont jamais étudié la nature. Un homme qui eſt doué de la plus grande ſenſibilité, eſt ſouvent plus maître de ſoi, que celui dont le tempérament eſt auſſi froid que la raiſon : le grand homme combat ſans ceſſe, & triomphe quelquefois; l'homme vulgaire eſt vaincu ſans combattre.

Il eſt certain que les paſſions violentes alterent à la longue l'organiſation de la machine; mais un inſtant d'exiſtence dans l'homme de génie, eſt plus utile à la terre, que la vie paſſive d'un million d'hommes; ajoutons que l'eſpece humaine ſe conſerve par le principe même qui détruit les individus.



ARTICLE IX.

De la Passion dominante.

L'Homme seul.

J'ai dit que l'homme étoit, pour le commun des obſervateurs, une énigme inexplicable : le philoſophe ne trouve qu'un fil pour le conduire dans cet obſcur labyrinthe ; & le voici.

L'homme en recevant la vie, porte en lui-même le germe d'une paſſion qui doit un jour dominer dans ſon ame, & entraîner toutes les autres dans la ſphere de ſon activité ; tout concourt à faire éclore ce germe ; l'habitude le nourrit, les talens le fortifient, la raiſon même en accélere le développement : quand la paſſion eſt à ſon dernier terme de maturité, elle force toutes les puiſſances de l'ame à ſe mouvoir ſuivant une direction réguliere ; les contradictions diſparoiſſent, & le cœur humain eſt reconnu.

La paſſion dominante eſt incompatible avec l'artifice : c'eſt dans ce point ſeulement que l'inconſtance paroît fixée, que le courtiſan eſt naturel, & que les femmes ſont ſinceres : le

philoſophe qui réuſſit à la démaſquer dans les cœurs qu'il etudie, s'inſtruit plus par ce trait de lumiere, que par toutes les penſées de Paſchal & toutes les maximes de la Rochefoucault.

Au reſte, le philoſophe lui-même ſe trompe quelquefois dans la recherche de la paſſion dominante, parce qu'il prend pour le reſſort principal un rouage qui lui eſt ſubordonné : on croit ordinairement que Mahomet étoit un fanatique ; il n'étoit qu'un ambitieux. Ce législateur avoit trop de génie pour s'imaginer que ſes convulſions annonçoient ſes entretiens avec l'ange Gabriel, que la lune ſe cachoit dans ſa manche, & qu'il montoit au ciel ſur ſa jument; mais il ſavoit que l'Arabe étoit ſuperſtitieux & crédule, & il l'étonnoit pour l'aſſervir. Transportez Mahomet dans l'ancienne Rome, il ſubjuguera le ſénat, mais il ne ſera pas parler les Sibylles; il ſera plus que prophete, il ſera Céſar.

En vain un politique adroit chercheroit lui-même à déguiſer l'affection véhémente qui le tyranniſe : les efforts même qu'il fait pour ſe maſquer le décelent, & il n'en devient que plus

L'HOMME SEUL.

esclave de son penchant, parce qu'il a tenté de lui résister. Sixte-Quint étoit né avec l'ame des despotes : tant qu'il fut simple novice, on le prit pour le plus humble des moines ; mais à peine ses talens lui eurent-ils donné du crédit dans son ordre, qu'il assomme un gardien qui osoit lui résister. Devenu cardinal, il donne à son esprit la souplesse qui convient à un esclave ; & quand on l'élit pape, sa fierté primitive reprend son ressort, il enchaîne le sacré college & fait trembler les rois.

Lorsque la passion dominante est criminelle, elle s'amalgame avec tous les défauts qui logent dans le cœur humain : quand elle est vertueuse, elle communique sa teinte à toutes les qualités qui l'embellissent ; mais toujours elle conserve sa supériorité : c'est un soleil qui éclipse tous les feux de son tourbillon.

Heureux le philosophe dont la passion dominante est l'amour de l'harmonie universelle, qui chérit les hommes, parce qu'il en connoît le prix, & dont toutes les vues se rencontrent avec celles de la nature.

ARTICLE X.

LETTRES POSTHUMES DE FONTENELLE ET DU DOCTEUR YOUNG.

PARTIE II.

SI jamais quelque philoſophe put prétendre à l'apathie de Zénon, ce fut ſans doute Fontenelle, l'homme de la terre qui avoit la tête la mieux organiſée, & le cœur le moins ſenſible. La réflexion avoit achevé en lui l'ouvrage du tempérament, & ſur la fin de ſa vie il ſembloit n'avoir d'autre paſſion que de paroître ſans paſſion. (*)

(*) On demandoit au préſident de Monteſquieu pourquoi Fontenelle étoit ſi aimable dans le monde; il répondit: *Parce qu'il n'aime perſonne.* --- Trait hardi, qui peint également ce philoſophe & la ſociété.

Cette inſenſibilité morale ſembloit vraiment la baſe de ſon caractere: on peut en juger par cette anecdote que l'éditeur de ſes œuvres a placée dans l'immenſe recueil, qui a pour titre: *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Fontenelle.*

Ce philoſophe étant un ſoir auprès de ſon feu, une étincelle vola ſur ſa robe-de-chambre; plongé dans la méditation, ou peut-être déjà endormi, il ne s'en apperçoit point; il va ſe coucher, & de bonne heure; au milieu

Ce

L'HOMME SEUL.

Ce grand homme, mais qui tenoit si peu à l'homme, étoit en commerce de lettres avec le docteur Young, l'auteur des *Nuits philosophiques*, ce monument de l'imagination la plus brillante & la plus déréglée; ce poëme sublime & bizarre où le génie étincelle à chaque instant, & où le goût ne se rencontre jamais.

Young étoit né avec une singuliere délicatesse dans les fibres sensitives; aussi son ame s'ouvroit toute entiere aux plus légeres impressions du plaisir & de la douleur : la perte de sa femme fit errer son génie pendant dix ans autour

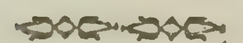
---

de la nuit, il est réveillé par la fumée : le feu avoit pris à la robe-de-chambre, & de-là à la garde-robe. Fontenelle sonne & se leve, tout le monde est bientôt sur pied, & M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, & le feu est éteint; mais sa colere n'est pas calmée. L'impétueux magistrat recommence à gronder, cite le proverbe de la légere étincelle, qui a souvent causé un grand incendie, demande à Fontenelle, pourquoi il n'a pas secoué sa robe, &c. *Je vous promets*, replique enfin le paisible philosophe, *que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement.* On alla se recoucher : Fontenelle & quelques domestiques se rendormirent, & le lendemain matin, M. d'Aube le gronda encore de s'être rendormi.

Partie II.

des tombeaux, & peu s'en fallut que cette imagination ardente qui vivifioit ſes ouvrages, ne conſumât ſes ſens & ne dévorât ſa vie.

On verra quelquefois dans les lettres de cet Anglois le même délire d'enthouſiaſme qui caractériſe ſon poëme des *Nuits*; c'eſt qu'un écrivain original n'a qu'une ſorte de pinceau; le goût ſe modifie, mais le génie eſt toujours le même.



LETTRE PREMIERE.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 11 janvier 1741.

L'HOMME SEUL.

. . . .

Insensiblement mes lettres dégénerent en élémens de morale; le bon goût y perd sans doute; mais il y a quelque chose à gagner pour la philosophie, & cela me suffit pour justifier à mes yeux tout cet étalage de rêveries stoïciennes.

Oui, mon cher docteur, je ne me plains point d'être né presqu'insensible : mon cœur en impose moins à mon entendement, j'en observe mieux les hommes, & entre nous ils ne valent pas la peine d'être plaints, ils ne sont bons qu'à observer.

Zénon a dit que l'homme sans passion étoit le chef-d'œuvre de la nature : ce Zénon étoit bien philosophe; & s'il n'avoit pas eu la passion

de créer une ſecte, il ſeroit mon héros, quoique né il y a deux mille ans.

Dans la balance de la nature, le poids du mal l'emporte ſi fort ſur celui du bien, qu'en vérité pour être homme, il faut deſirer d'être inſenſible.

Cependant quelle que ſoit mon inſenſibilité philoſophique, elle ne va point juſqu'à éteindre les ſentimens de tendreſſe & d'eſtime, &c.



LETTRE II.

Le docteur Young a Fontenelle.

De Londres ce 23 janvier 1741.

L'Homme seul.

Ma femme & mes enfans ſont ſur le bord de la tombe, & mon ame affoiblie par la fievre lente de la douleur, ne trouve plus que l'amitié qui puiſſe la conſoler du vuide de la nature. Oh qu'un cœur ſenſible eſt un cruel préſent de la divinité !

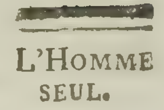
Un cœur ſenſible... Mais non : je puis ſubir des revers & honorer l'amitié ſans être blaſphémateur. --- O Fontenelle, comment dites-vous que l'inſenſibilité conduit au bonheur ſuprême ? votre cœur ne ſe révolte-t-il pas contre la froide philoſophie qui voudroit anéantir vos ſens ? Non, j'en crois la nature plutôt que de vains ſophiſmes. Mon ami, vous êtes ſenſible, car vous aimez la vertu.

Le ſage de Zénon eſpere-t-il trouver le bonheur dans une parfaite indifférence ? Quels

plaiſirs lui reſtent-ils à goûter, quand ſa raiſon ſuperbe détruit tous les rapports qui l'uniſſent aux êtres ſenſibles, quand ſa penſée ſolitaire avorte dans ſon germe, quand ſon ame reſſerrée meurt à chaque inſtant dans les déſerts qu'elle fait naître ? Non, non, l'homme n'eſt heureux que de la félicité de tout ce qui l'environne ; c'eſt une branche qui s'ébranle avec le ſyſtême entier ; il ne ſauroit creer le bonheur, il ne peut que le partager.

Où eſt l'homme ſans paſſion ? Celui qui ſe vante de n'en point avoir, a du moins la paſſion de la philoſophie : la raiſon du ſtoïcien fait divorce avec ſon cœur ; mais le ſentiment en lui n'eſt pas éteint, toute ſon ame eſt dans ſon intelligence.

Mon ami, les années ont blanchi nos têtes, le drame de notre vie touche à ſon dénouement, & le tombeau s'ouvre ſous nos pas. Pourquoi accélérer par nos ſophiſmes l'inſtant de notre deſtruction ? L'inſenſibilité, bien plus que le tems deſtructeur, deſſeche nos organes, & deſ-



rer l'apathie, c'eſt deſirer le ſort d'un cadavre.

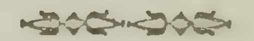
Je ne ſaurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie de nos deſtinées : vous Fontenelle, dont le génie a plané ſur toute la nature, qui avez éclairé les hommes pendant un demi-ſiecle, & dont l'envie pour la premiere fois a reſpecté les travaux, vous deſirez de mourir ; & moi qui n'ai bu que des chagrins dans la coupe empoiſonnée de la vie, dont les ouvrages ont péri de mon vivant, & qui ne ſuis connu de mes concitoyens que par mes malheurs & votre amitié, je deſire encore de vivre ; vous vous dérobez au bonheur qui vous ſuit, & je cherche à prolonger le ſentiment pénible de mon exiſtence.

Les paſſions ſont l'ame du monde moral : il n'eſt pas plus poſſible à l'homme de les anéantir, que de détruire ces loix éternelles du mouvement, qui font graviter les planetes les unes vers les autres, & empêchent l'univers de tomber dans l'empire muet & déſert du néant.

PARTIE II.

Ne résistez pas, mon ami, à l'instinct de la nature ; n'autorisez pas de votre suffrage respectable les paradoxes de l'antiquité ; qu'avez-vous besoin de copier Zénon ? n'êtes-vous pas Fontenelle ?

Les passions m'ont presque toujours été funestes ; mais l'espérance en est une, & ce motif m'empêche de les maudire. Dès ma jeunesse j'ai été passionné pour la gloire ; je voudrois l'être pour la vertu ; je le suis du moins pour l'amitié ; car mon cœur qui ne me trompe jamais, m'inspire les sentimens ardens, &c.



LETTRE III.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 8 février 1741.

. . . .

L'HOMME SEUL.

. . . J'admire beaucoup, mon cher docteur, votre enthousiasme en faveur des passions : vous écrivez vos lettres à soixante ans, comme Pindare écrivoit ses Odes à trente. Malheureusement les expressions les plus sublimes ne font que glisser sur un esprit aussi froid que le mien, & je suis plus ému d'une plaisanterie philosophique de Lucien, que de tout le merveilleux des vingt-quatre chants de l'*Iliade*.

Votre lettre est celle d'une belle ame qui a des préjugés ; mais qui sait les rendre respectables : si ces préjugés font de vous un être heureux, je n'aurai point la barbarie de vous en guérir ; j'en conclurai seulement que la nature a fait un bonheur d'illusion pour les hommes ardens qui imaginent, comme elle fait un bon-

heur solide pour les hommes froids qui raisonnent.

Vous êtes trop passionné, mon ami, pour juger sainement des passions : le rôle que vous jouez dans la société influe toujours sur vos jugemens; vous n'observez pas les hommes, vous les faites.

Comment desirerois-je un cœur sensible, puisque l'entendement lui doit toutes ses illusions? La philosophie n'a jamais entr'ouvert le rideau de la vie humaine, sans s'appercevoir que l'amour ne faisoit que des perfides, & l'amitié des ingrats: le cœur nous égare sans cesse; mais la raison jamais.

Dites-moi, mon cher docteur, quand on sent avec force, raisonne-t-on avec justesse? l'imagination fougueuse est-elle en état de mesurer la marche lente & graduée des événemens? Le monde qu'on voit alors est-il le monde de la nature?

Voyez sur-tout combien la passion fait naître de préjugés littéraires! Sans elle le méchanicien

qui symétrise des mots, se placeroit-il au-dessus du philosophe qui crée de nouvelles idées? Sans elle nos hommes de génie auroient-ils la foiblesse de se croire au-dessous des anciens, parce que ces derniers sont morts il y a deux mille ans?

S'il y a si peu d'analogie entre la passion & la vérité, c'est que la passion ne forme que des enthousiastes: pour la vérité elle est si froide, que personne n'est tenté de lui donner accès dans son entendement: les hommes la trouvent quelquefois, mais rarement ils vont à sa rencontre.

Un tempérament froid convient parfaitement à un philosophe: je remercie sans cesse la nature de m'en avoir fait part, & je ne desire de l'enthousiasme que pour des amis tels que vous. Je suis, &c.



LETTRE IV.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE,

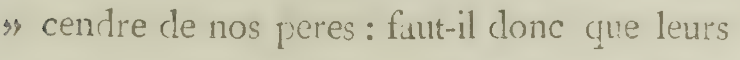
De Londres ce 20 février 1741.

PARTIE II.

MA femme recouvre enfin une ombre de santé; l'horloge de la vie n'a pas encore sonné pour elle sa derniere heure : je respire, mon ami; & puisque mes sens partagent la sérénité de mon ame, j'ai le sang-froid que vous exigez, pour me mettre au rang des philosophes & pour les réfuter.

Vous accusez l'être passionné de se créer des illusions, & de n'habiter qu'avec des fantômes; que vous connoissez peu les grandes ressources de la nature ! Tous les hommes qui ont voulu mouvoir à leur gré les nations, ont eu une imagination ardente; ce Caraïbe étoit-il aveugle, lorsqu'il dit à ses concitoyens qui vouloient s'exiler de leur patrie : « Cette terre nous a » nourris, pourquoi l'abandonner ? Qu'on la,

L'HOMME SEUL.



» faſſe creuſer, on trouvera dans ſon ſein la » cendre de nos peres : faut-il donc que leurs » oſſemens ſacrés ſe levent, pour nous ſuivre » dans une terre étrangere ? » --- Quand Homere & Milton créerent leurs poëmes immortels, l'aveuglement de leurs yeux paſſa-t-il à leur intelligence ? Non, non, les paſſions fortes ſont clairvoyantes, & la nature ne ſe voile que pour les partiſans du ſyſtême léthargique de l'inſenſibilité.

Je ſais que les paſſions nous égarent quelquefois ; ſont-elles pour cela au-deſſous de la froide apathie ? Tous les hommes ne ſont-ils pas faits afin d'agir ? Pour atteindre au dernier acte de la vie humaine, eſt-il plus avantageux de ne point marcher que de s'expoſer à faire des chûtes ?

Un cœur inſenſible ſe conſole du vuide des vertus ſociales, en diſant qu'elles ne ſont qu'un beau ſonge. --- Puiſſe ce ſonge heureux durer plus long-tems que mon inſipide réveil ! Puiſſent mes tréſors ſe multiplier au gré de ma

bienfaisance ! Puisse-je avoir la gloire de faire chaque jour mille ingrats !

Des erreurs du cœur vous passez à celles de l'esprit, & toujours les passions sont en butte à votre captieuse misantropie. --- Fontenelle, je soupçonne que le paradoxe que vous soutenez, n'est qu'un jeu de votre brillante imagination ; votre vrai caractere se décele à chaque instant : l'Europe, éclairée par votre génie, vous représentera, malgré vous, passionné pour les arts, & vos amis croiront votre ame sensible, malgré Zénon, votre tempérament & vos lettres.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que la chaleur est essentielle à tous les ouvrages faits pour nous survivre : il en est peut-être d'un livre comme d'une femme ; c'est la passion seule qui les vivifie ; sans elle une maîtresse n'est qu'une statue & un poëme une froide brochure.

Ne méprisons point l'enthousiasme ; c'est lui qui multiplie les monumens du génie : après Zeuxis, il fait Raphaël, & après Sophocle, Shakespear.

Pourquoi un homme qui ſent vivement ne raiſonneroit-il pas avec juſteſſe ? La paſſion qui ſeconde nos idées, ne multiplie-t-elle pas les lumieres autour d'elles ? Le génie verroit-il mal, parce qu'il voit plus loin que le philoſophe qui le calomnie ?

Le ſyſtême de l'apathie mutile les ames & rend ſtupide par principe ; mais un homme qui joint l'enthouſiaſme aux talens, maîtriſe le haſard, voit dans le préſent le germe de l'avenir, & ſemble né pour conquérir les mondes avec Alexandre, ou pour expliquer leur harmonie avec Newton.

Pour vous, Fontenelle, dont l'imagination brillante a tant de fois parcouru ces mondes, vous êtes récompenſé de vos travaux par l'enthouſiaſme que vous faites naître & que vous dédaignez : en vain vos lettres conduiſent à la doctrine de l'anéantiſſement ; votre nom ſera immortel comme votre ame & vos ouvrages. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 4 mars 1741.

PARTIE II.

JE vois bien, mon cher Young, qu'un bel-eſprit & un philoſophe ne ſont pas plus à portée de s'entendre qu'un peintre & un geometre : n'eſpérons plus, vous de me perſuader & moi de vous convaincre : les opinions dependent peut-être des tempéramens, comme les tailles des hommes des climats qui les ont vu naître. La nature fait de moi un partiſan de l'apathie & de vous un enthouſiaſte des paſſions, comme elle fait des nains en Laponie & des coloſſes chez les Patagons.

Je pourrois encore réfuter votre ſyſtème ; mais nos armes ne ſont pas égales : je vous attaque avec des ſyllogiſmes, & vous vous défendez avec des figures de rhétorique : je me ſers d'artillerie, & vous n'avez que des fuſées.

Voici mon dernier raiſonnement : la pente

vers

vers le bonheur eſt la premiere loi de la nature: or je ſuis plus heureux par l'apathie, que je ne l'étois dans ma jeuneſſe par les paſſions; il vous eſt impoſſible de réfuter cet enthymême: qu'y a-t-il de commun entre votre philoſophie & la mienne? Je ſuis placé ſur la terre, & vous dans la planete de Saturne.

L'HOMME SEUL.

Une femme bien aimable, bien éloquente, bien paſſionnée pour vos vers, me charge. . . . .

LETTRE VI.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 22 mars 1741.

PARTIE II.

MILADY Young vient d'expirer entre mes bras ; plus infortuné qu'elle, je meurs à chaque instant, ſans pouvoir la rejoindre ; le ſentiment s'émouſſe en moi, mes fibres perdent leur activité, mon intelligence s'altere ; cependant mon être ne peut ſe diſſoudre, & j'exiſte encore pour ſouffrir.

Ne triomphez pas, ô Fontenelle ! ce chagrin dont la violence deſſéche les ſources de ma vie, me laiſſe des intervalles de volupté que l'homme froid n'eſt pas à portée de connoître ; j'erre avec une ſorte de délices autour de la tombe de mon épouſe ; dans le ſilence de la nuit je crois entendre ſa voix touchante ; le marbre même que j'embraſſe, me rappelle ces inſtans de délire où mon ame errante ſur ſes levres ſe plaiſoit à s'enivrer d'amour & à oublier la nature.

Quelquefois je me figure cette femme que je

déshonore par mes pleurs, jouiſſant de l'immortalité; je me flatte auſſi de l'eſpoir d'être immortel à mon tour; alors mon ame s'épure, & dans ce moment d'enthouſiaſme, le bonheur qui accompagne un ſeul acte de vertu, n'eſt point trop acheté par quarante ans d'infortune.

Vous ſavez, mon cher Fontenelle, l'hiſtoire de ma vie; je n'ai jamais eu que de grands chagrins & de grandes jouiſſances; j'ai épuiſé également la coupe du bonheur & celle de l'adverſité; j'avois donc à vingt ans vécu un ſiecle entier, & le froid octogénaire qui vante ſon apathie, n'a pas encore commencé de vivre.

Vous vous dites heureux, mon ami; non, vous ne l'êtes pas; le bonheur conſiſte dans les jouiſſances, & votre ſyſtême anéantit à-la-fois le plaiſir & la douleur, ſans laquelle le plaiſir pour l'homme n'exiſte pas.

Quand même le principe de l'inſenſibilité feroit le dogme de la nature, le philoſophe devroit encore le cacher au genre humain; puiſque renverſer ſes paſſions, c'eſt abrutir l'intel-

PARTIE II. ligence, éteindre la flamme du génie & ôter l'ame à la vertu.

Oui, mon respectable ami, la vertu n'est que le sacrifice de soi-même, & sans les passions fortes, il n'y a point de grands sacrifices : ôtez ce mobile de la vie humaine, Rome n'a plus de Caton & d'Antonins, & la terre abandonnée par ses héros, n'est plus gouvernée que par des sophistes.

La vérité que je défends a tant de pouvoir sur moi que, malgré le crêpe funebre qui enveloppe mon entendement, quoique mon ame soit sans cesse déchirée par l'image d'une épouse qui n'est plus, & qu'il ne me reste d'autre consolation que de mesurer l'intervalle qui nous sépare; cependant je me crois encore plus heureux que Zénon, ses enthousiastes & son sage.

Voici, mon cher Fontenelle, la derniere lettre que vous recevrez de moi; je vais rompre tout commerce avec les hommes, m'ensevelir tout vivant dans la nuit de la tombe, & chanter la mort, jusqu'à ce qu'elle me reçoive dans son sein.

Fin du Tome troisieme.

TABLE DES CHAPITRES
DU TOME III.

Fin de la table.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart